Janvier-Février 1909 — Tome LXXVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingtième année



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMIX

N° 277 — Tome LXXVII 1er Janvier 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, JEAN BONNEROT,
R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER,
HENRI CLOUARD, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS,
GEORGES LE CARDONNEL, LOUIS LE CARDONNEL, TRISTAN LECLÈRE,
LEGRAND-CHABRIER, JEAN MARNOLD, CHARLES MORICE,
FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*), JEAN NOREL, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, STANISLAS RZEWUSKY, HENRI SCHOEN, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 277 — 1er JANVIER 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES PRINCIPALES THÉORIES DE LA LOGIQUE CONTEMPORAI

Par **P. HERMANT** et **A. VAN DE WAELE**

Un volume in-8. *(Récompensé par l'Institut)*..

L'IDÉAL DU XIXe SIÈCLE

Le rêve du bonheur d'après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre
Les théories primitivistes et l'idéal artistique du Socialisme

Par **MARIUS-ARY-LEBLOND**

Un volume in-8..

PRAGMATISME ET MODERNISME

Par **J. BOURDEAU**
Correspondant de l'Institut

Un volume in-16.. 2 fr

LES PROBLÈMES DE LA SCIENCE ET LA LOGIQU

Par **F. ENRIQUES**, Professeur à l'Université de Bologne (Italie)
Traduit de l'Italien par J. DUBOIS, Agrégé de l'Université

Un volume in-8... 3 fr

PSYCHO-PHYSIOLOGIE DE LA DOULEUR

Par **I. IOTEYKO**
Docteur en médecine, chef des travaux au laboratoire
de psycho-physiologie de l'Université de Bruxelles
et **M. STEFANOWSKA**
Docteur ès sciences
Chargé de cours à l'Université de Genève

Un volume in-8..

L'ADOLESCENC

Études de psychologie et de pédagogie

Par **G. COMPAYRÉ**
Membre de l'Institut

Un volume in-16.. 2 fr

DÉMOCRATIE, PATRIE ET HUMANITÉ

Par **J. GIROD**
Professeur agrégé de philosophie
au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand

Un volume in-16.. 2 fr

Envoi franco contre mandat-poste

LES NOUVELLES UNIVERSITÉS TECHNIQUES EN ALLEMAGNE

—

Tandis que les anciennes universités allemandes ont des traditions qui remontent au moyen âge, les universités techniques n'ont qu'un petit nombre d'années derrière elles ; quelques-unes d'entre elles n'existaient pas au commencement de ce siècle. Nées d'hier ou issues, dans le courant du dix-neuvième siècle, de modestes écoles professionnelles ou techniques, elles ont fait des efforts considérables pour se mettre au niveau des exigences les plus modernes de la science et de l'industrie ; elles se sont organisées selon les nécessités du moment présent ; elles ont cherché à répondre aux aspirations les plus légitimes de leur région ; elles ont fait appel au crédit des villes et des particuliers, aussi bien qu'à celui de l'Etat ; elles n'ont craint aucune dépense pour lutter avec la concurrence des grandes écoles polytechniques étrangères ; pourvues de laboratoires splendides, elles se sont développées rapidement ; elles ont attiré à elles des élèves de plus en plus nombreux et des professeurs d'élite ; elles sont devenues l'objet de la faveur gouvernementale et tout particulièrement de la haute protection de Guillaume II, qui, avec une rare perspicacité, a compris, l'un des premiers, l'importance de l'enseignement technique et professionnel au point de vue du développement industriel et commercial de son pays. Enfin, et c'était là le plus difficile, elles ont réussi à triompher des préjugés qui existaient en faveur des anciennes humanités et qui, chez nous, ont tou-

jours entravé le développement de l'enseignement moderne. Privilège après privilège, elles ont obtenu en peu d'années, non sans efforts et sans luttes, tous les droits des facultés séculaires ; elles ont réussi à se placer sur le même rang que leurs sœurs aînées et jouissent actuellement d'une autorité et d'une considération égales à celles des plus anciennes universités. Déjà leurs partisans enthousiastes se plaisent à opposer l'*universitas rerum technicarum* à l'*universitas rerum litterarum*. Et aujourd'hui, elles ont si bien gagné la faveur du public allemand que celui-ci a le sentiment plus ou moins net qu'à elles appartient l'avenir; il comprend parfaitement que, au point de vue économique, c'est d'elles que dépend, en grande partie du moins, la prospérité et la richesse d'une nation industrielle et commerçante, ainsi que l'influence qu'elle est appelée à exercer dans le monde.

I

LES UNIVERSITÉS TECHNIQUES ET L'INDUSTRIE ALLEMANDE

Le développement de l'enseignement technique allemand correspond au progrès de l'industrie nationale. Il est une conséquence directe du désir toujours plus vif de l'Allemagne contemporaine de déverser ses nombreux produits sur les marchés étrangers.

Depuis trente-cinq ans, nos voisins ont compris que les sciences théoriques ne suffisaient pas pour faire vivre un pays dont la population s'accroît de près d'un million d'habitants par an. Ils ont vu que, *pour vivre*, ils étaient obligés de fabriquer et de vendre à l'étranger des produits de première nécessité aussi bien que des articles de luxe. L'expérience leur a montré qu'il fallait placer ces produits au dehors *en grande quantité* et surtout *au plus bas prix possible*. D'autres nations, telles que la France, toujours appréciée pour son goût, ayant depuis longtemps la préférence pour les articles de prix, l'Allemagne a compris qu'elle devait se rabattre sur ceux que l'on peut livrer à bas prix. Et elle s'est mise à fabriquer, en quantités considérables, des objets de toute sorte, depuis les joujoux de Nuremberg jusqu'aux articles de ménage, depuis les produits chimiques jusqu'aux lampes électriques, depuis les armes meurtrières jusqu'aux machines destinées à la marine.

De là cette activité fébrile qui se manifeste, depuis trente ans, dans tous les domaines de l'industrie allemande et couvre des régions entières d'usines et d'ateliers.

Mais, dans le domaine industriel, et surtout dans celui des applications nouvelles des sciences chimique, physique et électrique, il ne s'agit pas de suivre une voie tracée. Un pays agricole peut, à la rigueur, suivre les traditions des ancêtres, en perfectionnant lentement les anciennes méthodes de culture. Un pays industriel doit toujours être à l'affût de tous les progrès de l'art technique. Il faut qu'il perfectionne et renouvelle sans cesse ses moyens de production intense. Pour lui, le *statu quo*, c'est le recul, la déchéance et la mort. La moindre découverte technique, la moindre amélioration de l'outillage, peut amener une révolution dans l'art de produire. Quelques centimes de moins à dépenser pour la fabrication d'un kilo de couleur, une déperdition un peu moins considérable dans la transmission de la force électrique représentent presque toujours des millions de bénéfices supplémentaires; c'est quelquefois plus : c'est, plus souvent qu'on ne pense, la possibilité d'évincer la concurrence étrangère sur un grand marché international.

Or, dans un pays qui doit vivre de ses produits manufacturés, l'homme important, l'homme indispensable, ce n'est plus le théoricien, le philologue ou l'historien, c'est l'ingénieur technique, l'homme pratique autant que savant, qui crée ou dirige de vastes laboratoires, qui construit des flottes ou des machines à vapeur, qui trace des voies de communication par terre ou par eau, en attendant qu'il puisse en établir à travers les airs ; c'est l'homme qui conçoit, organise, dirige ces vastes établissements dont dépend la vie et le bien-être de millions d'ouvriers.

Pour former ces hommes pratiques, les anciennes facultés ne pouvaient suffire. Cela était d'autant plus évident qu'en Allemagne les sciences physique, chimique et naturelles ne forment qu'une petite partie de la faculté de philosophie, vaste ensemble qui englobe la philologie, l'histoire, les mathématiques, la philosophie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie, l'art et même l'agriculture. Comment ajouter encore à cet organisme déjà trop vaste une série d'enseignements nouveaux ? De plus, les garanties que les facultés offraient au

point de vue scientifique, elles ne les offraient pas au point de vue pratique. Destinées surtout à former des professeurs pour l'enseignement secondaire ou supérieur, elles avaient des méthodes rigoureusement scientifiques, mais elles perdaient un peu de vue les applications techniques des sciences qu'elles enseignaient. Un docteur ès sciences chimiques peut n'être pas capable de diriger une fabrique de couleurs ou de produits chimiques. Le plus fort mécanicien d'une faculté de philosophie pourra être très habile à dessiner des machines ; il n'est pas sûr de ne pas être embarrassé au moment de lancer un pont.

De là, l'insuffisance de plus en plus notoire des facultés de philosophie pour répondre aux besoins de l'industrie allemande.

D'autre part, les petites écoles professionnelles ou polytechniques, assez nombreuses en Allemagne depuis le milieu du dix-neuvième siècle, n'avaient pas les ressources nécessaires pour répondre aux exigences de la science moderne. Ici, la situation se trouvait être l'inverse de ce qu'elle était dans les facultés ; ce qui manquait, le plus souvent, c'était la méthode réellement scientifique. La pratique était assez développée, mais les connaissances générales, la culture scientifique laissaient à désirer. De plus, les forces étaient un peu dispersées. Ainsi la Bavière, à elle seule, avait trois écoles polytechniques, l'une à Munich, les deux autres à Nuremberg et à Augsbourg, et aucune d'elles ne disposait des ressources indispensables à un grand établissement moderne.

Le but à atteindre était donc de créer un enseignement technique supérieur, qui réunît les méthodes scientifiques des universités aux exercices pratiques des écoles professionnelles et polytechniques. Il fallait former des savants qui fussent des hommes pratiques et des praticiens qui fussent des hommes de science.

Telle est l'œuvre que devaient entreprendre les nouvelles universités techniques.

Malgré l'opposition des partisans des facultés de philosophie, qui craignaient la concurrence, on se passa des universités. Quand l'Etat ne pouvait accorder des crédits suffisants, ce sont les villes et les grandes industries, les sociétés par actions et de généreux particuliers qui ajoutèrent ce qui man-

quait pour l'installation. Les municipalités offrirent de vastes terrains, les usines aidèrent à créer des laboratoires, de nombreux donateurs fournirent des bourses pour attirer des élèves de mérite privés de ressources.

Ainsi purent se créer et s'organiser ces grands établissements scientifiques et techniques qui font la gloire d'Aix-la-Chapelle, de Karlsruhe, de Munich, de Dresde, de Brunswick, de Stuttgart.

Et ces grandes cités industrielles, impatientes d'utiliser toutes les ressources que les découvertes modernes mettaient à leur disposition, ne tardèrent pas à profiter des sacrifices considérables qu'elles avaient consentis. Du sein de ces universités techniques, qu'elles avaient contribué à créer, rayonnèrent bientôt les applications les plus diverses des découvertes nouvelles.

De là, le caractère si moderne que la plupart des grandes villes allemandes ont pris depuis une vingtaine d'années et qui frappe l'étranger dès la première visite.

Voilà comment il se trouve que les besoins nouveaux de l'industrie allemande ont amené la création des universités techniques et que, à leur tour, les ingénieurs sortis de ces universités ont donné à l'industrie nationale une impulsion formidable et ont mis à sa disposition des instruments de production nouveaux et toujours plus parfaits.

Reconnaissantes envers l'industrie de leur pays, les universités techniques lui ont rendu plus encore qu'elles n'en avaient reçu.

II

LA FORMATION DES NOUVELLES UNIVERSITÉS

Voyons maintenant comment se sont formées ces universités techniques qui n'ont, jusqu'à présent, rien d'analogue dans nos pays latins.

Elles sont actuellement au nombre de onze, portant le nom des villes où elles se sont fondées. Ce sont : Aix-la-Chapelle, Berlin, Breslau, Brunswick, Dantzig, Darmstadt, Dresde, Hanovre, Karlsruhe, Munich et Stuttgart.

Les plus récentes parmi elles furent créées de toutes pièces, sur la demande instante des villes et des régions intéressées. Telles l'université technique de Dantzig, dont l'installation ne

fut terminée qu'en 1904, et celle de Breslau, dont la création fut décidée en 1904, et qui va très prochainement ouvrir ses portes aux futurs ingénieurs de sa région.

La Prusse orientale réclamait depuis longtemps une université technique à l'est de Berlin. Dès que le projet fut à l'étude, neuf villes sollicitèrent l'honneur d'être le siège du nouvel établissement, et ce fut à qui offrirait les avantages les plus considérables, tant on espérait que la création d'un enseignement supérieur technique favoriserait le développement industriel de cette contrée déshéritée. Dantzig triompha, grâce à sa situation privilégiée au bord de la mer Baltique. Plus de huit millions furent dépensés, de 1900 à 1904, pour l'installation de cette université. Le laboratoire des machines, à lui seul, coûta plus de 200.000 francs, et son installation intérieure exigea 550.000 francs. L'électricité, avec ses vastes laboratoires et ses appareils, absorba plus d'un demi-million (548.000 francs). Et Dantzig est loin d'être l'un des plus grands centres techniques de l'Allemagne.

On devine, par ces exemples, quelle est la richesse des laboratoires allemands, et l'on se demande comment nos facultés de province pourront lutter avec eux. Je me souviens qu'il y a quelques années l'un de mes amis, nommé maître de conférences de physique dans une université de province, demanda, pour installer un laboratoire à peu près vide, une modique somme de 50.000 francs. On lui accorda 6.000 francs, après plusieurs mois d'attente.

Aujourd'hui, la situation de nos facultés des sciences s'est améliorée, grâce aux droits payés par les étudiants; mais nos laboratoires de province sont encore bien loin d'avoir des ressources comparables, même de loin, à celles des universités allemandes.

A Breslau, les chefs de quelques grandes entreprises industrielles ou commerciales offrirent 750.000 marks, près d'un million de francs, pour hâter la création de l'université désirée. La ville donna de vastes terrains et se déclara prête à faire d'autres sacrifices.

On voit combien les villes et les industriels allemands tiennent à leur enseignement technique. Pour forcer la main à l'Etat, municipalités et chefs d'usines sont disposés à faire tous les sacrifices nécessaires. Nul doute que, d'ici à un avenir rap-

proché, d'autres villes ne demandent et n'obtiennent de nouvelles universités.

Les autres centres d'enseignement supérieur technique furent, pour la plupart, formés de la réunion d'établissements antérieurs, ou par la réorganisation d'anciennes écoles polytechniques, qui végétaient faute de ressources suffisantes, ou qui ne répondaient plus aux besoins toujours croissants de leur région.

Ainsi, l'université technique de Berlin fut formée de la réunion de l'*Académie royale d'architecture* et de l'*Académie industrielle* (1879), puis luxueusement installée à Charlottenbourg (1884).

Plusieurs villes du sud ou du centre de l'Allemagne avaient précédé la capitale de la Prusse dans cette voie.

Dès 1868, la Bavière réunit ses écoles polytechniques de Nuremberg et d'Augsbourg à celle de Munich, malgré les protestations des deux villes dépouillées. A peu près à la même époque Karlsruhe (1865) et Darmstadt (1869) réorganisèrent d'anciennes écoles industrielles, pour en faire de grandes écoles techniques.

L'année même de la guerre franco-allemande, sur les instances du prince impérial Frédéric-Guillaume de Prusse, la petite école polytechnique d'Aix-la-Chapelle fut réorganisée et transformée en un grand établissement d'enseignement supérieur technique.

En 1871, l'*Ecole polytechnique* de Dresde suivait cet exemple et, cinq ans plus tard, elle s'installait dans des bâtiments conformes à ses nouveaux devoirs et dignes de la réputation de la capitale saxonne.

De 1875 à 1880, c'est l'université de Hanovre qui s'organise; en 1876, l'école polytechnique de Stuttgart évolue dans le même sens et, en 1887, c'est l'université technique de Brunswick, réorganisée dès 1872, qui entre dans de nouveaux bâtiments conformes à sa mission nouvelle.

On voit que la création ou la réorganisation des universités techniques allemandes date, en général, du dernier tiers du dix-neuvième siècle. Le mouvement a commencé un peu avant les grandes guerres de conquête de la Prusse; mais, c'est surtout après la guerre franco-allemande qu'il a été rapide, ré-

pondant aux besoins toujours plus considérables de l'industrie nationale.

Quand, dans un pays, les carrières à occuper dans une branche quelconque sont nombreuses, la jeunesse studieuse se précipite dans cette voie, et les écoles s'organisent pour les recevoir. C'est là une loi économique que nous pouvons constater dans tous les pays civilisés.

III

L'ORGANISATION INTÉRIEURE DES UNIVERSITÉS TECHNIQUES

Telles qu'elles se sont organisées ou réorganisées depuis une trentaine d'années, les universités techniques allemandes comprennent, en général, cinq ou six grandes *sections* qu sont, en réalité, des *facultés* d'enseignement supérieur technique; car elles sont, par rapport à l'ensemble de l'établissement dont elles font partie, exactement ce que les quatre anciennes facultés sont actuellement par rapport aux universités traditionnelles.

Les cinq branches fondamentales représentées par une section spéciale dans toutes les universités techniques allemandes sont : l'architecture, les sciences relatives à l'art de l'ingénieur proprement dit (construction de ponts, de grandes voies de communication, etc.), la mécanique, la chimie, et enfin les sciences destinées à donner aux élèves de toutes les sections la culture scientifique générale indispensable à un ingénieur, quelle que soit sa spécialité.

Selon les besoins particuliers de chaque région, des sections ou facultés spéciales peuvent venir s'ajouter à ce groupe fondamental.

Ainsi, à Dantzig et à Berlin, nous trouvons une section de marine, correspondant au désir de la Prusse et de l'empereur d'avoir une flotte toujours plus puissante.

A Karlsruhe, ville située à proximité des régions les mieux boisées de l'Allemagne, existe une section importante des eaux et forêts.

Munich, placée au centre d'une des régions agricoles les plus fertiles de l'Allemagne, possède une section d'agriculture qui a obtenu exactement les mêmes droits que les autres branches.

Brunswick a organisé une section de pharmacie et de bota-

nique. Darmstadt, comme aussi Karlsruhe, a une section spéciale pour l'électricité, tandis que, dans les autres universités, cette branche nouvelle est encore réunie à la mécanique ou à la chimie.

La force des nouvelles universités allemandes réside précisément dans cette faculté de s'adapter aux besoins de chaque région. Les cadres adoptés par elles sont assez élastiques pour leur permettre de diviser une section en deux divisions, ou, inversement, de réunir deux divisions en une section unique, pour laisser la place libre à une science plus moderne ou plus utile à la région intéressée.

C'est là un avantage inappréciable, car cela leur permet d'être constamment en harmonie avec les progrès de l'industrie locale. Il n'est pas douteux que si, comme il est possible, la locomotion aérienne passait dans le domaine industriel, nous ne puissions voir immédiatement une ou plusieurs universités techniques allemandes créer une section spéciale pour la construction d'aviateurs ou de ballons dirigeables. Dès que l'industrie privée ou le gouvernement auront besoin d'ingénieurs spéciaux pour cette branche, les universités techniques s'empresseront d'en former, et peut-être précéderont-elles la demande.

IV

LE RECRUTEMENT DES ÉLÈVES EN VUE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR TECHNIQUE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

L'une des principales différences entre l'enseignement supérieur technique, tel qu'il est donné en France, et celui de l'Allemagne doit être cherchée dans la manière dont les futurs, ingénieurs sont recrutés dans chacun des deux pays.

Chez nous, l'Etat choisit la plupart de ses agents supérieurs au moyen de concours plus ou moins difficiles, selon les programmes et surtout selon le nombre des candidats. Cette méthode est antérieure à l'avènement de la troisième république ; elle paraît être, par son impartialité même, celle qui convient le mieux à une grande démocratie. Sans doute, un concours comporte toujours une grande part de hasard ou de chance ; mais, si l'on ne veut pas de la faveur pure et simple,

on ne voit pas bien par quel procédé d'élimination on le remplacerait.

C'est cette méthode qui a prévalu pour la formation de nos ingénieurs.

De là, la grande différence entre la préparation à cette carrière et le recrutement d'autres professions libérales, telles que le droit ou la médecine, par exemple.

Pour devenir avocat ou médecin, il suffit, après avoir terminé ses études secondaires, de se faire immatriculer dans une faculté, de suivre des cours spéciaux et de passer des examens bien gradués, échelonnés sur un nombre d'années assez élevé pour éliminer, autant que possible, l'influence du hasard.

Pour obtenir un diplôme d'ingénieur, il en est tout autrement. Il est nécessaire de passer, à un âge déterminé, par la porte étroite de l'une de nos grandes écoles techniques. A un moment où la vocation future est à peine entrevue par l'élève, il faut exposer tout son avenir aux hasards d'un concours d'admission.

Cette méthode a pour conséquence de donner à nos grandes écoles techniques des auditoires aussi homogènes que possible quant aux connaissances acquises, quant à l'âge et quant à la puissance de travail.

De là, l'esprit de corps et de bonne camaraderie qui les a toujours animées.

De là aussi la considération dont elles jouissent et l'estime où l'on tient ceux qui en sortent dans un bon rang, estime qui a été un sujet d'admiration, presque d'étonnement pour les historiens allemands qui se sont occupés de nos grandes écoles.

Mais cette méthode a aussi ses inconvénients. Le premier est que le concours, avec sa limite d'âge, pousse les parents à faire arriver leurs fils aussi jeunes que possible dans les classes supérieures, afin qu'ils puissent se présenter plusieurs fois au concours. Le second, plus grave encore, est que le nombre d'ingénieurs sérieux mis à la disposition de l'industrie nationale est relativement très restreint. Car nos grandes écoles techniques, l'*Ecole centrale*, l'*Ecole des mines*, l'*Ecole des ponts et chaussées*, — je ne parle pas de l'*Ecole polytechnique*, qui est avant tout une école militaire — n'ont qu'un nombre de places forcément limité. L'Etat se voit par conséquent

obligé de fixer annuellement le nombre maximum d'élèves à admettre et, par cela même, le nombre d'ingénieurs qui sortiront de ces grandes écoles. C'est là, actuellement du moins, une conséquence inévitable de notre système de recrutement.

Un peuple qui veut développer son industrie et son commerce, qui cherche à déverser les produits de ses manufactures sur les marchés étrangers, doit-il limiter ainsi le nombre de ceux qui sont appelés à diriger les efforts de ses travailleurs, à perfectionner les instruments multiples de la production nationale, à multiplier le nombre des objets exportés, à faire naître de nouvelles sources de richesse, ou tout au moins à découvrir des moyens plus économiques ou plus rapides de les exploiter ?

Voilà la question qui se posait à l'Allemagne après la guerre de 1870, et surtout lorsque, grâce à des traités de commerce avantageux, elle se replia sur elle-même et chercha à s'enrichir par des moyens pacifiques. Le jour où, comme le disait l'empereur dans une interview récemment publiée, « l'Allemagne eut un commerce qui s'étendait sur le monde entier et auquel l'ambition la plus légitime de tous les Allemands patriotes ne peut assigner aucune limite », la cause des universités techniques était gagnée. Car on comprit qu'il ne fallait pas limiter arbitrairement le nombre des futurs chefs de production, destinés à fournir à ce commerce les produits à transporter dans les cinq parties du monde.

L'Allemagne sentit que, pour la lutte industrielle et commerciale qui allait se livrer, il fallait préparer, non pas quelques chefs exercés, mais bien une véritable armée d'ingénieurs techniques.

Voilà pourquoi les universités techniques ont déclaré, dès l'origine, qu'elles ouvriraient leurs portes, *sans concours et sans examens*, à tous les jeunes gens qui seraient de force à suivre leurs cours. Elles admettent de droit, comme étudiants réguliers, tous les élèves qui ont passé par les classes de l'enseignement secondaire, gréco-latin ou moderne, c'est-à-dire les élèves munis du diplôme de maturité (1) des lycées classiques (*gymnases*) et des *écoles réales* complètes, c'est-à-dire à neuf classes.

(1) C'es un diplôme de fin d'études appelé *Abiturium* et qui correspond à notre asse au lycée ou à l'*école réale*.

Bien plus, tant que le nombre d'ingénieurs ne dépassera pas les demandes de l'industrie, les universités techniques des états autres que la Prusse admettront même les élèves qui n'ont fait que leur seconde supérieure, et ceux de différentes écoles industrielles ou professionnelles. Des jeunes gens ne remplissant pas ces conditions peuvent être admis comme *auditeurs*. D'autres enfin peuvent suivre les cours comme *hôtes*.

Pour les étrangers, les conditions d'admission des nouvelles universités sont très larges; pour être immatriculés comme élèves, il leur suffit de pouvoir présenter un diplôme ou un certificat d'études leur donnant le droit d'entrer dans les facultés de leur pays.

De cette façon, les universités techniques peuvent mettre, chaque année, à la disposition de l'industrie nationale, près de 4000 jeunes ingénieurs, avec ou sans le titre de docteur, au courant des plus récentes découvertes de la science, rompus à la pratique, admirablement préparés à leur rôle à l'usine, dans la spécialité qu'ils ont choisie. Il est facile de comprendre quelle impulsion puissante une telle phalange d'ingénieurs, de mécaniciens, de chimistes, peut imprimer à l'industrie et au commerce d'un pays actif et entreprenant.

V

L'ENSEIGNEMENT DES UNIVERSITÉS TECHNIQUES

Dans les différentes sections des nouvelles universités, les études durent ordinairement quatre ans. Les deux premières années sont surtout consacrées à la culture scientifique générale et se terminent par la première partie de l'examen pour l'obtention du diplôme.

Les deux années suivantes permettent à 'étudiant d'acquérir les connaissances spéciales qui lui seront nécessaires dans la carrière de son choix; elles se terminent par la seconde partie de l'examen, qui donne au candidat le titre d'*ingénieur, diplômé* dans telle ou telle partie. Il n'y a actuellement pas moins de *treize* diplômes d'ingénieur (architecture, mécanique, ingénieur-constructeur, chimie, électricité, mines, marine, eaux et forêts, agriculture, etc.).

Telle est la liberté et la faculté d'adaptation des universités

techniques, qu'il n'est pas douteux qu'elles ne demandent et n'obtiennent l'autorisation de créer de nouveaux diplômes, quand des besoins nouveaux se feront sentir dans leur région. Je ne serais pas surpris de voir créer, avant peu d'années, un diplôme d'ingénieur aviateur ou aéronaute.

Les élèves qui ne veulent pas se présenter à l'examen peuvent obtenir un certificat attestant leur assiduité aux cours ou leurs travaux scientifiques.

En général, le côté pratique de l'enseignement est beaucoup plus développé dans les différentes sections que dans nos grandes écoles. Les leçons sont plutôt des conférences familières que des cours professés *ex cathedra*. La plus grande partie des travaux pratiques se fait dans les laboratoires, où un bon étudiant passe la moitié ou les deux tiers de son temps.

De nombreuses excursions, surtout en été, permettent aux étudiants de visiter les principales usines de la région ou de lever des plans en pleine campagne. Les professeurs ne perdent jamais de vue la carrière de l'étudiant : il faut que le futur ingénieur ne craigne pas de mettre lui-même la main à la pâte, qu'il sorte de l'école rompu à la pratique et tout prêt à remplir son rôle à l'usine ou à l'atelier.

Depuis sept à huit ans, et après de longues revendications, les universités techniques ont obtenu le droit de conférer le diplôme de *docteur-ingénieur* ou de *docteur ès-sciences techniques* (Bavière) aux élèves diplômés qui présentent une thèse et la défendent devant un jury formé par les professeurs compétents de leur section.

En obtenant ce droit, auparavant réservé aux facultés des anciennes universités, les nouveaux établissements d'enseignement supérieur technique devenaient les égaux de leurs sœurs aînées.

VI

ADMINISTRATION DES NOUVELLES UNIVERSITÉS

Les nouvelles universités techniques sont administrées à peu près comme les autres universités allemandes, c'est-à-dire qu'elles sont autonomes, ont leur budget propre et la personnalité civile, avec le droit d'accepter ou de refuser des legs, donations, subventions, etc.

A leur tête se trouve le *Recteur*, correspondant au *Rector magnificus* des anciennes universités; c'est un professeur élu chaque année par ses collègues (1) et non un représentant du gouvernement, comme nos recteurs d'académie. Les universités allemandes sont donc beaucoup plus autonomes, plus indépendantes du gouvernement que les nôtres. Elles sont une véritable puissance dans l'Etat, avec laquelle celui-ci est obligé de compter. Aujourd'hui, elles sont, en général, d'accord avec le gouvernement; mais il est certain qu'elles pourraient devenir, dans d'autres circonstances qu'il serait prématuré de prévoir, un danger véritable pour un gouvernement tyrannique (2).

Aux côtés du recteur se trouve le *Prorecteur*, qui est ordinairement son prédécesseur dans ces hautes fonctions, et le *Sénat*, composé des présidents des différentes sections (facultés) de l'université.

A son tour, chaque section spéciale a son assemblée ou *Collège*, qui correspond à nos conseils de faculté, et auquel prennent part tous les professeurs titulaires (*ordinaires*) et non titulaires (*extraordinaires*). D'autres maîtres, chargés d'un enseignement complémentaire, peuvent en faire partie, mais seulement après décision spéciale du ministre dans chaque cas particulier.

C'est ce *Collège* qui s'occupe de tout ce qui touche à l'enseignement proprement dit et propose au ministère les candidats à une chaire vacante.

Comme représentant du gouvernement, il n'y a dans les nouvelles universités, et encore seulement dans quelques-unes d'entre elles, que le *Syndic*, un juriste qui s'occupe des questions budgétaires et de la caisse; il donne son avis sur les questions juridiques qui peuvent se présenter. Mais, pour tout ce qui touche à l'enseignement lui-même, aux méthodes à

(1) Tous les deux ans à Brunswick, tous les trois ans à Cologne, à Aix-la-Chapelle et à Munich.

(2) Dans un discours officiel, un recteur d'université allemande, technique ou autre, se sent absolument libre de soutenir n'importe quelle thèse qu'il considère comme la vérité scientifique. Le *Rector magnificus* de l'université de Berlin ne vient-il pas de tenir, à l'ouverture du semestre d'hiver, un discours sur la *Séparation des Églises et de l'État*, où il constate que tout le développement historique de l'Allemagne, ainsi que sa conception du droit public, aboutissent logiquement à la séparation? Ce fait, qui a suscité de nombreuses et ardentes polémiques, est un signe des temps dans la Prusse autocratique de Guillaume II et du chancelier de Bulow.

suivre, à la répartition des cours et des exercices pratiques, les universités techniques sont absolument maîtresses de leurs destinées.

Les biens qui leur sont échus sous forme de legs et de dons sont déjà considérables; ils s'accroissent chaque année et il est probable que, dans moins d'un siècle, leurs richesses seront égales à celles des universités séculaires.

VII

L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE ET NOS FACULTÉS DES SCIENCES

Telles sont les universités techniques allemandes, qui sont devenues les auxiliaires les plus puissants de l'Allemagne contemporaine, dans la lutte économique qu'elle a entreprise avec ses rivales.

En moins d'un quart de siècle, l'effectif des bataillons techniques formés par les nouvelles universités a presque décuplé, suivant les nécessités de la vie moderne.

Et nous, tandis que, dans le domaine militaire, nous faisions, et avec raison, des efforts extraordinaires et des sacrifices énormes pour conserver une armée qui ne soit pas trop inférieure en nombre aux effectifs des troupes allemandes, qu'avons-nous fait pour soutenir la lutte, non moins acharnée, non moins périlleuse, qui se livre chaque jour dans le domaine économique?

Ici, nos effectifs sont restés presque stationnaires. Aux trois ou quatre mille ingénieurs qui sortent chaque année des universités allemandes, nous pouvons opposer quelques centaines d'ingénieurs formés à l'*Ecole centrale*, à l'*Ecole des mines* ou à celle des *ponts et chaussées*, et quelques douzaines d'élèves sortant d'écoles spéciales d'électricité ou de chimie. On ne peut faire entrer ici en ligne de compte les quelques ingénieurs civils de l'*Ecole polytechnique*, qui passent ordinairement par l'une des écoles précédentes, ni les élèves sortant des *Ecoles des arts et métiers*, qui appartiennent à l'enseignement secondaire technique.

Quelle que soit la valeur personnelle et l'instruction scientifique de nos ingénieurs des grandes écoles, comment ne pas succomber avec des forces aussi inégales? Si nous ne voulons pas déchoir comme nation industrielle, il est nécessaire de faire

un vigoureux effort pour former une armée d'ingénieurs techniques bien armés pour la lutte.

Peut-être sera-ce le rôle de nos facultés des sciences, si longtemps réduites à un petit nombre d'étudiants. Mais, pour cela, elles doivent, sans perdre de vue la recherche scientifique désintéressée, se préoccuper aussi d'augmenter la puissance industrielle de la France, en orientant l'esprit de leurs élèves vers les applications pratiques.

Il semble que, depuis une dizaine d'années, un mouvement important se dessine dans ce sens, et que nos facultés des sciences entrent délibérément dans la voie de l'enseignement technique. Presque toutes nos universités ont aujourd'hui des cours de chimie industrielle, d'électricité dans ses applications pratiques, de botanique agricole.

Quelques universités régionales ont eu l'heureuse idée de créer des cours pratiques correspondant aux industries de la province où elles se trouvent. C'est ainsi que Nancy, grâce à l'initiative de M. Haller, a organisé des cours de brasserie et de laiterie ; Besançon possède une section de chronométrie et d'horlogerie ; Bordeaux et Dijon ont créé des instituts œnologiques.

De plus, la plupart de nos laboratoires de province se sont mis en rapports avec les industries de leur région, et les chefs d'usines commencent à s'adresser aux facultés des sciences quand ils ont besoin de sous-directeurs techniques, d'ingénieurs ou de chimistes.

Il y a une douzaine d'années, nous n'avions en France que neuf universités possédant des cours de science appliquée à l'industrie, et ces cours ne comptaient que 249 élèves et auditeurs. Actuellement, quinze universités françaises ont organisé des cours techniques, et environ 1.300 étudiants s'y sont fait inscrire. Le progrès est considérable. C'est peut-être dans cette voie que nous pourrons acquérir les moyens de lutter avec la concurrence étrangère.

CONCLUSIONS

On voit maintenant d'où provient l'activité industrielle et technique de l'Allemagne contemporaine, et sa supériorité incontestable dans la lutte économique qui se livre simultanément sur tous les marchés du monde.

Le grand facteur de la prospérité de l'Allemagne comme nation productrice, c'est l'enseignement supérieur que les dix, demain on pourra dire les onze grandes universités techniques offrent largement à tous ceux qui sont capables de le comprendre. En possession d'une haute culture scientifique et connaissant à fond le côté technique de leur profession future, ces jeunes gens entrent dans la vie pratique déjà préparés au rôle qu'ils sont appelés à jouer. On comprend facilement quelle puissante impulsion peut imprimer aux industries nationales une telle élite.

Autrefois, l'Allemagne était la première nation du monde pour les recherches philologiques et historiques. Depuis une douzaine d'années, nos universités l'ont rattrapée dans ce domaine ; mais tandis que nous organisions nos facultés et notre enseignement scientifique, l'Allemagne nous a devancés dans une autre voie, en consacrant tous ses efforts à la création et à l'organisation d'universités techniques.

Il est temps de suivre son exemple dans cette voie nouvelle, car ici, il ne s'agit plus seulement de sciences théoriques, de connaissances de luxe, mais de la prospérité matérielle de la nation entière.

Le grand danger commencera pour nous quand les milliers de travailleurs formés par les universités techniques ne trouveront plus de débouchés dans leur propre pays. Il suffit que l'industrie allemande chôme pendant quelques années — et déjà certaines branches sont en pleine crise — pour que des milliers d'ingénieurs et des millions d'ouvriers soient sur le pavé. Et alors il est à craindre qu'une diversion ne devienne nécessaire. Peuple affamé n'a pas d'oreilles. C'est là que, dans un avenir plus ou moins éloigné, pourrait être le danger pour les voisins immédiats de l'Allemagne.

HENRI SCHOEN.

PAUL-LOUIS COURIER VIGNERON

ET

JULES RENARD MAIRE

—

C'est un vieil artifice de rhétorique que le parallèle, et rien n'est plus suranné qu'un tel genre de critique. Je sais fort bien qu'il n'est pas à la mode littéraire de notre temps, qu'il a donc tous les défauts, et je concède qu'il doit les mériter. Mais je sais aussi que pour transformer un défaut en qualité il n'y a qu'à changer de point de vue. Cela me réconcilie sûrement, et vous réconcilie peut-être, avec le parallèle.

Evidemment le parallèle sera toujours factice en ce sens qu'il méconnaît l'unité. Il applique un système mécanique de commune mesure sur la vie, l'œuvre intellectuelle, l'action politique de deux hommes qu'il revêt d'une sorte d'uniforme. Il ne s'accommode point de la recherche de l'originalité, puisque son idéal est par définition de pouvoir rendre interchangeables ses deux objets. Et cependant l'idée d'un parallèle entre Paul-Louis Courier et Jules Renard me hante, depuis que j'ai lu de ce dernier les *Mots d'Ecrit* que *les Cahiers Nivernais* — nouvelle publication à l'exemple des *Cahiers de la Quinzaine*, mais exclusivement régionale — ont recueillis et publiés dans leur premier numéro (novembre 1908).

Remplaçons le mot parallèle, qui a un sens trop géométrique et par conséquent trop tyrannique, par les mots juxtaposition, opposition, comparaison, de sens tout aussi défini sans doute, mais qui ne me contraignent pas à mettre les pas dans les pas, les phrases dans les phrases, Courier et Renard. Confrontons le vigneron tourangeau, auteur de la *Gazette du Village*, et le maire nivernais, rédacteur à *l'Echo de Clamecy*. Mes impressions de double lecture m'ont fait conclure que ce ne serait point accomplir un rapprochement outré. J'espère que le rapport fidèle de ces impressions en persuadera d'autres que moi.

§

On sait comment Paul-Louis Courier devint vigneron tourangeau. Quand je dis « on sait », je ne veux pas trop présumer de votre mémoire ni de la mienne. Je veux indiquer qu'on peut facilement le savoir en ouvrant quelque encyclopédie. Rien n'est moins mystérieux que la vie de Courier, s'il n'en fut pas de même de sa mort, puisqu'elle devint matière à une de ces énigmes criminelles auxquelles le public français n'a pas attendu pour se complaire la contemporaine littérature policière d'Outre-Océan et d'Outre-Manche (1). Nul besoin d'établir des hypothèses sur documents nouveaux (comme il faut toujours faire sa part à l'inconnu, en bonne conscience de la relativité de la raison humaine, je n'affirmerai point qu'un document inédit ne pourra quelque jour futur modifier notre connaissance de la vie de Courier) pour expliquer son retour, sinon au pays natal, Courier est né à Paris — et Renard non plus n'est pas Nivernais d'acte de naissance, — du moins au pays d'enfance, dans le domaine familial.

Mais s'il y a des gens paresseux — pardon, nonchalants — qui préfèrent que je résume ici même ce qu'ils trouveront en le cherchant, je leur causerai le plaisir de lire cette biographie de Courier... en trois lignes et quelques autres supplémentaires dont on voudra bien m'excuser, car si je m'efforce au style concis, je ne tiens point à l'avoir télégraphique.

De 1772 à 1793, Courier naît, grandit, est destiné par son père à la vocation militaire, a surtout le goût des auteurs grecs, devient cependant lieutenant d'artillerie.

De 1793 à 1809, c'est la vie des camps, dont il sent la servitude plus que la grandeur. Il la supporte si mal qu'en 1795 il déserte devant Mayence afin d'aller consoler sa mère veuve, qu'en 1807, ayant reçu l'ordre de quitter Naples pour Vérone, s'il ne déserte pas, il s'attarde aux délices de Rome et ne rejoint son poste qu'après ce long retard qui témoigne de son esthétique. D'ailleurs il crut aussi en sentir la grandeur, puisque l'an suivant il reprend du service et court au Danube où il assiste plus qu'il ne prend part à la sanglante bataille de

(1) A ce propos, M. Laurent Tailhade, récemment, notait que les procédés de Sherlock Holmès avaient été indiqués par Voltaire. Que l'on se reporte en effet au chapitre III de *Zadig*, qui en est un étonnant pastiche anticipé.

Wagram. Il en est dégoûté au point qu'il s'en évanouit, les privations d'ailleurs l'avaient épuisé. On le conduit à Vienne. Il y arrive mourant, se reprend aussitôt à vivre, et, sans se demander s'il ne déserte pas encore une fois, s'enfuit pour se retrouver helléniste dans sa chère Italie.

De 1809 à 1814, Courier mène sa vie probablement préférée : littérature et voyage. C'est l'époque de la tache d'encre infligée par malice autant que par mégarde au manuscrit de *Daphnis et Chloé* de la Bibliothèque Laurentine à Florence.

Enfin en 1814, rentré en France, Courier se marie et pense à s'occuper de ses biens en Touraine. Il séjourne dans le domaine de famille, il veut vivre désormais en paysan, le proclame dans une suite de pamphlets villageois que l'on classe généralement chefs-d'œuvre de littérature française, mais le proclame avec verve satirique contre autrui et plus spécialement contre le gouvernement royal qui lui répond par le pensum d'une courte prison. Jusqu'à sa mort — et c'est cette dernière partie de sa vie qui nous intéresse particulièrement — il mène sinon une vie paysanne au moins une vie de propriétaire résident.

A en croire les épithètes de Brunetière, il y fut « exigeant, impitoyable, dur ». Mais Brunetière le détestait pour son esprit païen et sa phrase vive à la façon voltairienne, donc antibrunetièresques. D'ailleurs que Courier ait été en son privé exigeant, impitoyable, dur — Voltaire lui-même, si sensible à tant de misères humaines, fut parfois, comme nous tous, un assez méchant bonhomme — cela ne l'empêcherait point de demeurer un vigoureux observateur rustique. Il n'a point jugé les hommes qui vivaient aux champs à ses côtés comme inférieurs à lui. Il ne les a pas méprisés, dédaignés, oubliés ou caressés, diverses manières de les méconnaître. Il a voulu être l'un d'eux, et parler d'eux, à eux, au milieu d'eux. Il ne les a point trop prêchés. Mais si ses expressions, délices des lettrés, sentent beaucoup le livre et les traditions littéraires, du moins sont-elles précises et claires, du bon cru de langage français dont l'emploi est naturel en un pays où l'on ignore tout patois.

Certes, Jules Renard, maire en Nièvre, se dépouillera bien plus des allusions trop uniquement littéraires (il en restera quelques-unes qui prouveront aux érudits de la postérité sa

forte culture intellectuelle) et parlera une langue moins élégante, je ne dis pas moins savante. Mais Courier s'adressait au moins autant qu'à ses amis républicains de Veretz (républicains sous les espèces de la monarchie quasi-prévue et si désirée par lui de Louis-Philippe) à ses ennemis royalistes de Veretz — et de Paris. Tandis que Renard, dans ses *Mots d'Ecrit*, est uniquement rédacteur à *l'Echo de Clamecy*, et, sans humilier ce journal plus estimable à mon gré que bien des journaux parisiens puisqu'il publie du Jules Renard, il parle exclusivement pour les Nivernais.

Mais il serait dommage que nous autres, gens de Paris et des autres lieux où pénètre cette revue, nous leur laissions le privilège de connaître seuls le petit livre d'une si belle simplicité que forme la publication des *Cahiers Nivernais*. Du moins est-ce pour lutter contre notre négligence et notre faiblesse de curiosité que j'ai voulu parler ici des *Mots d'Ecrit* de Jules Renard et les apparier avec la *Gazette du Village*, les *Pétitions*, le *Simple Discours* de Paul-Louis Courier.

Je ne me permettrai point d'intercaler une Vie de Jules Renard symétrique à la Vie de Courier, telle que je l'ai esquissée — ni même autrement. Que Jules Renard soit né en 1864 à Châlons-sur-Mayenne..., etc., ce sont renseignements biographiques qui ne me servent à rien pour aimer ou détester son œuvre. Ce qu'il y a mis de lui ouvertement me suffit. Ai-je le droit, parce que j'ai acheté ses livres chez le libraire, de m'introduire dans sa maison, d'enquêter sur sa vie privée, sa situation sociale, ses mœurs et ses manies, ses habitudes et ses maladies? Ce sont besognes qui sont plus de pipelets, de policiers et de cambrioleurs que d'un critique... du moins d'un critique contemporain de l'écrivain. Car, après la mort, que cessent les scrupules, j'y consens, afin qu'une légende se crée, auréole et soutien des œuvres complètes. Mais entre contemporains, pour garder notre absolue sincérité, notre franc-parler, sans l'amollir sous la banalité de la politesse, ne nous attaquons qu'à l'ouvrage de l'esprit, et préservons le plus possible l'esprit même, tant qu'il est logé en un cerveau vibrant.

Quoi! vous exclamerez-vous peut-être, pouvons-nous ne pas voir de quelques-uns de nos hommes et femmes de lettres mille photographies et mille réclames dans cent magazines? Ce spectacle incite à la mensuration.

Oui, mais réservons cette iconographie et ces détails pittoresques pour l'avenir. Cela fera le bonheur d'ingénieux termites de bibliothèque qui republieront ces documents.

D'ailleurs, ces réflexions sont d'une portée générale, et d'avoir pu les formuler si naïvement je suis bien reconnaissant à Jules Renard, car l'on sait que c'est un sage qui comme tous les sages habite une maison de verre. Courier a fait remarquer que cette habitation n'a pas réussi à Socrate, et je crois bien que cela ne réussirait pas plus dans l'état d'hypocrisie de notre société actuelle à la plupart de ses grands hommes et de ses vertueux patentés. Mais l'exception confirme la règle. Et Jules Renard, sage en sa maison de verre, est d'un trop cordial accueil à quiconque est ardent et sincère pour que j'insiste.

D'autant que je pourrai paraître m'être éloigné de mon sujet double — je revendique le devoir du détour où l'on risque d'apprendre autant que par la ligne droite, car je suis bien sûr que les enseignements de l'école buissonnière sont inoubliables. Mais non, puisque, indiquant ma raison de ne pas conduire de ses premiers ans à la mairie de Chitry-les-Mines l'auteur des *Mots d'Ecrit*, je place matériellement un « pendant » de la biographie de Courier. C'est un inconvénient du parallèle que je nommerai : la fausse fenêtre.

§

Il y a, parmi les Français, comme dans toutes les autres nations, agglomérations et fédérations d'hommes civilisés, un certain nombre d'hommes qui se figurent, de droit divin ou de droit naturel, être des directeurs de foules : ils se disent, on les appelle hommes politiques. Un moyen linguistique de les reconnaître est qu'ils s'expriment par mots abstraits. Et quand ils se servent de mots concrets, remarquez que le plus souvent ils ne s'en servent pas en les prenant dans leur sens net et précis, mais y mêlent quelque sentiment, quelque jugement personnel, quelque considération morale. Il y a ainsi un certain nombre de termes dont il est devenu bien difficile d'user sans faire une profession de foi alors qu'on ne voudrait établir qu'une définition matérielle. L'école romantique a blagué avec un entrain furieux les mots nobles du dix-septième, et Hugo a dressé contre eux un réquisitoire bien amusant par sa sonorité (*les Contemplations*, I, 7), mais s'il a mis

... un bonnet rouge au vieux dictionnaire

ce ne fut qu'une modification de cocarde, et non la fin du mot noble. On en changeait, voilà tout. Le vocabulaire d'Hugo est un répertoire d'autres mots nobles, abstraits et vagues. Au contraire l'école réaliste, sous l'influence scientifique, a amorcé une vraie révolution : l'emploi du mot dans son sens de définition d'une chose. Il n'y a plus de mots moraux ou immoraux (il ne devrait plus y en avoir), il n'y a que des mots signes des choses. Conçoit-on qu'un chiffre ait, attachés à son émission ou à son dessin, des vices et des vertus? Non ; alors pourquoi en attribuer aux mots?

Or, le style de Jules Renard est un des plus sûrs que je connaisse sous ce rapport. Il est d'une pureté de langue qui donne cette joie sereine que l'on éprouve devant une expérience de physique absolument réussie. Il impose l'idée de perfection et par la précision des termes et par la concision des phrases. Il dégoûterait d'écrire si l'on ne le prenait en exemple. Et bien peu, hélas! le savent faire. Prendre en exemple n'est pas imiter, ainsi que tant de disciples le croient ingénûment et instinctivement dans leur faiblesse. La monnaie littéraire de Jules Renard est en circulation, comme il arrive toujours autour d'un génie, mais si ses imitateurs de trop bonne volonté admirative saisissent plus ou moins extérieurement et artificiellement le procédé personnel de vision ou le procédé personnel de disposition typographique, ils sont vite reconnus à l'impropriété de leur style, qui demeure approximatif.

Oui, Renard appelle un chat un chat — et il se garde d'appler Rolet un fripon, du moins en tant que synonyme et autrement que par simple appréciation d'un homme sur un homme. Courier appelait aussi un chat un chat. Il disait dans son procès :

... Ce moyen, c'est la prostitution. La cour l'appelait galanterie. J'ai voulu me servir du mot propre et nommer la chose par son nom.

Il se serait plus volontiers laissé aller à traiter les autres de fripons sans sourdine, parce qu'il était d'un tempérament coléreux.

Non, ni Courier ni Renard ne se gargarisent de mots insensés — insensés, qui sont privés de leur sens précis. Et c'est pourquoi, en dépit de ses efforts, Courier ne put jouer un

rôle politique. Et c'est pourquoi je ne souhaite pas trop que Renard — cependant le rédacteur à *l'Echo de Clamecy*, de conseiller municipal qu'il est aux premières pages de *Mots d'Ecrit* devient maire au dénouement — soit un jour député de la Nièvre. Cet hypothétique collègue de Maurice Barrès pourrait-il rédiger des affiches électorales à l'instar de ses concurrents ? Dans un gros recueil, blanc officiel, que la Chambre des Députés publie à chaque législature, on peut lire une suite de professions de foi des élus. Toutes proportions gardées, une seule — non, pas même celle, sobre cependant, du grand homme de lettres que j'ai nommé — est-elle aussi simple et aussi naturelle que la suivante :

Voici la liste exacte des candidats républicains :

MM. Bertin Jean, maire sortant ; Page Léonard, adjoint-sortant ; Rignault Victor, conseiller sortant ; Page François, c. s., Vorel Pierre, c. s. ; Rousseau Pierre, c. s. ; Gauthier Léonard, c. s. ; Benoit-Léonard, c. s. ; Borneau Louis, c. s. ; Renard Jules.

Je prie les électeurs de ne pas s'amuser au petit jeu des noms effacés et remplacés. Ce serait déraisonnable et même dangereux. Il n'y a jamais rien à faire, nulle part, sans sérieux et sans franchise. Si vous voulez, à la mairie, un conseil qui travaille bien d'accord, commencez par lui donner l'exemple de l'union. Votez, comme un seul honnête homme, pour cette liste tout entière, c'est-à-dire pour le bien de notre commune et pour le progrès de la République.

Elle paraîtra même trop simple et trop naturelle à ceux qui ont l'habitude de détourner et d'enfler les mots et qui ne savent plus les peser. Aussi est-il superflu d'avertir que l'on ne trouvera dans les *Mots d'Ecrit* aucune déclamation démocratique, patriotique, religieuse. Dès le premier article :

Je dirai à ceux qui voudront bien me lire : « Voilà ce qui se passe à la mairie, à l'école, voilà quelle est la vie publique de notre petit pays, qu'en pensez-vous ? »

Dans ce même article :

Nul ne peut prévoir quel homme public sera M. D... Pour le juger, il faut attendre.

Notez, n'est-ce pas, que ce M. D... est l'adversaire du parti politique de Jules Renard — et vient d'être élu maire. Peut-on indiquer en moins de mots et avec plus de clarté pourquoi

il faut retenir son jugement, alors que tant d'autres le laisseraient éclater au risque de quelque injustice.

Renard est d'ailleurs un vrai libertaire par la modération de ses propos. Il y a cinquante ligues en France contre l'alcoolisme, toutes promptes à la malédiction et au prêche. Deux lignes de Renard persuadent sans tant de statistique et de morale :

Je n'aime pas boire, ça me fait mal au cœur, et je n'aime pas faire boire, parce qu'il me répugne de dégrader un homme.

Ces citations donnent le ton du livre. Il n'y a point là d'œuvre littéraire — l'œuvre littéraire, c'est la *Ragotte* de *Nos Frères Farouches* — il y a œuvre humaine. Ou plutôt, défions-nous de cette séparation de corps et d'âme, de ce dualisme apparent. M. Jules Renard n'a pas plus un double visage qu'un double esprit, ni qu'un double style. Il ne se vêt pas en paysan à Chaumot, en citadin à Paris. Pour l'éditeur de Nevers, il ne donne pas du brut, pour celui de la capitale, il ne passe pas au vernis Goncourt. Henri Bachelin, dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1908, au cours d'une étude générale sur Jules Renard, remarquait qu'il n'y avait en aucun de ses livres une seule phrase de patois, selon l'insupportable manière de Balzac, de Maupassant — et des poètes de café-concert. Cette juste remarque nous met en garde contre une précipitation critique qui différencierait trop la *Ragotte* et les *Mots d'Ecrit*. Ce sont œuvres de même veine intellectuelle, de même courage humain.

Et puis, dans les *Mots d'Ecrit*, il y a tout de même quelque apprêt littéraire. C'est un trait essentiel de comparaison avec Courier. Regardez ce croquis :

On ne le (le *Journal officiel*) lit pas assez dans nos campagnes. A Chaumot, par exemple, personne, ou presque personne, ne lit l'édition des communes affichée au mur de la mairie.

J'exagère et j'oublie les chèvres. L'une d'elles ne rate pas un numéro. Elle se dresse sur ses pattes de derrière, appuie celles de devant sur l'affiche, remue ses cornes et sa barbe, agite la tête de droite et de gauche, comme une vieille dame qui lit, et rien ne nous autorise à croire qu'elle ne sait pas lire.

Sa lecture finie, comme cette feuille officielle sent la colle fraîche,

notre chèvre la mange. Après la nourriture de l'esprit, celle du corps. Ainsi rien ne se perd dans la commune (1).

Lisez encore ce début d'article :

« La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie, » comme dit Cléante à Orgon, dans *Tartufe*.

Courier eût fait avec plaisir la citation. Seulement chez Courier tout est plus ou moins apprêté. Mais cet apprêt est si diaphane qu'il n'est guère besoin de le gratter ; à peine devons-nous écarter certaines apostrophes, moyen de rhétorique dont Courier se sert parfois, dont il se moque aussi :

C'est, comme vous savez, une figure au moyen de laquelle on a trouvé le secret de parler aux gens qui ne sont pas là, de lier conversation avec toute la nature, d'interroger au loin les morts et les vivants.

Au contraire, dans la *Pétition aux deux Chambres* (1816), quelle vivacité limpide, et comme, lui aussi, il dit beaucoup en peu de mots :

Messieurs, je suis tourangeau ; j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable, que la révocation de l'édit de Nantes a réduit à mille habitants, et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre.

J'imagine bien que la plupart d'entre vous, Messieurs, ne savent guère ce qui s'est passé à Luynes depuis quelques mois. Les nouvelles de ce pays font peu de bruit en France, et à Paris surtout.

Continuez de lire, je vous prie. A cent lignes de là, c'est :

Celui-là avait mal parlé, disait-on, du gouvernement. Dans le fait la chose est possible ; peu de gens chez nous savent ce que c'est que le gouvernement.

S'ils le savent mieux aujourd'hui, demandez à la vieille Honorine, compagne de Ragotte, et si un conseiller municipal lui-même connaît le maniement des lois, demandez-le donc à Renard (cf. *Ragotte*, p. 143 ; *Mots d'Ecrit*, p. 95).

Il y aurait d'autres citations à tirer de la *Gazette du Village* et des *Mots d'Ecrit* et à faire se côtoyer. On trouverait bien de la malice appuyée chez Courier, avec un tour épigram-

(1) Voir, dans *Ragotte*, p. 296, une réplique-variante de cette chèvre. — Pour les amateurs de coïncidences littéraires, je rappellerai une chèvre broutant les affiches dans *De la Colombe au Corbeau*, de Saint-Pol-Roux.

matique heureusement en défaut chez Renard, où l'on trouverait surtout une force de logique concentrée et dépouillée. Mais des deux on aurait, je le crois parce que je l'ai eue, une même impression d'observation sûre de soi, exprimée avec une vigueur qui atteint tout lecteur attentif.

Ceux qui savent, par expérience, avec quelle facilité le mot juste nous échappe... Les gens pour qui j'écris n'entendent point à demi mot et veulent à la chose le nom, le nom français.

La première phrase est de Renard, la seconde est de Courier — et c'est le même souci, et c'est la même victoire sur les grands mots vides et hypocrites.

Quand Courier fait l'éloge de la paisible Touraine, il en dégage immédiatement l'idée que cette province est également éloignée de la capitale (discordes civiles) et des frontières (guerres) et il se réjouit de ce que « Jamais les femmes de Tours n'ont vu la fumée d'un camp ». Il ne parle point d'honneur militaire, de défense de la patrie, d'héroïsme. « On cultive ses champs : on ne se mêle d'autre chose. »

Jules Renard parle aux habitants de Clamecy de la guerre russo-japonaise :

« En 1813, écrit le général Bonnal, qui n'est pas un général pour rire, tous les fruits de la bataille de Dresde ont été perdus, parce que, le lendemain de la victoire, Napoléon fut pris de coliques. »

A cause de cette colique, il fallut recommencer.

C'est charmant !

Que le Napoléon russe ou japonais ait demain la colique, et des milliers de ventres peuvent être étripés.

Vive le pauvre soldat russe ou japonais — dans ses foyers — et à bas la guerre (1) !

On s'imagine sans peine qu'un Courier et qu'un Renard ne puissent vivre en bonne intelligence avec le curé de leur village. Ils n'ont pas la foi, mais ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas la foi. Les paysans n'ont guère que des superstitions que la tradition et l'habitude accommodent à la doctrine catholique... eux et le curé s'entendent. Les petits bourgeois, croyants

(1) *Echo de Clamecy*, 19 mars 1904. Dans *le Matin* du 21 novembre 1908, Jules Renard écrit sur le paysan : « Mais il ne s'habitue pas, bien que verbalement patriote et tres dur pour l'étranger, aux menaces de guerre. Il répète souvent : L'empire, un roi, la république, ce qu'on voudra, ça m'est égal, mais pas de guerre ! oh ! monsieur pas de guerre ! »

ou non, et quand ils sont croyants plus ou moins hérétiques, ont uniformément du respect pour les idées, choses et gens d'église, car il est « comme il faut » de leur en témoigner. Mais Courier et Renard réfléchissent, raisonnent, ne jugent point si vite, et ne s'inclinent pas devant l'épithète de la chère sœur, de la bonne mère, et du bon curé de campagne. Et il leur arrive même de se résoudre à arracher l'épithète.

« Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde... » Vous connaissez le portrait que trace Lamartine avec douce émotion de pensée et certain charme de style fluide — bien opposé à celui de nos auteurs. Ce curé, qui était le curé tel que le poète le concevait ou plutôt tel qu'il se concevait lui-même curé, n'est pas du tout le curé d'Azai, lequel empêchait les villageois de danser. Aussi Courier, qui rend justice au vieux curé de Veretz, car il assistait aux danses, n'épargna-t-il pas le curé d'Azai dans le plus célèbre de ses pamphlets, pas plus qu'il n'épargna le curé de Luynes, qui se plaignit de François Fouquet et le fit emprisonner parce qu'il l'avait croisé en conduisant un mort au cimetière et que le paysan ne les avait pas salués tous deux.

Les histoires de curé, dans les *Mots d'Ecrit*, sont du même genre, mais si M. le curé est toujours personnage influent, il n'a plus l'autorité de ses ancêtres du temps de Courier. Il doit se contenter de vitupérer en chaire contre le radical-socialiste Renard. Il n'y manque point. Renard répond, dans son journal, sans injure, avec le calme et la précision qui exaspèrent, exaspéreront toujours et démonteront les violents. La polémique est réjouissante. J'y souligne cette idée, qui dépasse Chitry-les-Mines et que d'aucuns pourraient méditer ailleurs : parents qui envoyez vos enfants au catéchisme, pourquoi ne relisez-vous pas ce petit livre ? « Aucun de vous ne se doute de ce qu'il renferme. »

Et pour en finir avec le sujet religieux, je recommande la lecture de cette anecdote pieuse et émouvante, où l'on reconnaîtra les divers sentiments qui animent Renard, et aussi tout son art contenu :

Deux ou trois personnes charitables, et il faut les en louer, ont fait des visites à toutes les malades excepté à une seule, la Rondotte, qui était malade chez moi pendant mon absence... Pourquoi cette

exception ?... De sorte que la Rondotte n'a reçu les consolations de personne. Je n'étais pas prévenu. Elle s'est guérie toute seule. Chaumot doit s'en réjouir, car c'est une brave femme qui reste dans son coin et ne médit jamais des autres... Elle croit au paradis, mais un paradis spécial qui est quelque chose comme le paradis des honnêtes gens... Elle prétend que j'irai... Et moi, en échange, je lui affirme qu'elle l'a bien gagné et qu'elle ira tout droit s'il existe, tandis que M. le curé fera peut-être huit jours de purgatoire pour n'avoir pas, sous un prétexte qui n'était point le vrai, porté la bonne parole secourable à la Rondotte.

§

Comme conclusion, je ne prétends pas que les points de ressemblance entre Courier et Renard coïncident absolument, et même j'aperçois mille points de dissemblance. Aussi, je l'avoue franchement, mon essai de parallélisme ne fut guère qu'un prétexte — aussi plausible qu'un autre — pour raviver un souvenir qui tombe, rendre un hommage à Jules Renard, signaler aux avides de lecture un livre contemporain que son genre de publication ne rendra point fort commun et qui risque d'être un peu écrasé au milieu des acclamations de *Ragotte* chef-d'œuvre, et tracer le moins maladroitement possible une double silhouette de Paul-Louis Courier vigneron et Jules Renard maire.

LEGRAND-CHABRIER.

MAURICE DE GUÉRIN
ET LE SENTIMENT DE LA NATURE

—

On a souvent signalé l'apparition tardive du sentiment passionné de la nature dans l'âme des civilisations. Sans rechercher ici les causes profondes de ce phénomène et ne voulant prendre souci que de sa face littéraire, il faut du moins remarquer que toutes les grandes époques esthétiques ne retinrent toujours du vaste monde que l'Humain, le strictement humain. Parmi tous les alentours alors négligés, on aperçoit précisément cette vie de la nature que la littérature française, aussi lente sur ce point que ses mères antiques, n'a consenti à prendre pour objet de premier ordre, égal aux plus hauts, qu'au quatrième de ses grands siècles.

Or, voici un écrivain de ce même temps qui, tout en faisant du sentiment passionné de la nature un objet dominant et autonome de l'effort littéraire, reste pourtant fidèle à la grande ligne essentielle de nos lettres et ajoute même un chaînon au classicisme occidental. A peu près inconnu jusqu'ici (ce qui est d'une étrangeté ineffable), salué à sa mort par Sainte-Beuve et par George Sand, mais absent de tout manuel de littérature, il retrouve en ce moment, grâce à M. Abel Lefranc, une actualité qui est une résurrection. Il paraît donc opportun de présenter ici la nouveauté incomparable que nous apporta Maurice de Guérin, au printemps de 1840, dans le poème en prose du *Centaure* (1).

§

L'idée du *Centaure* lui vint, dit Sainte-Beuve, « à la suite de plusieurs visites qu'il avait faites au musée des Antiques... Il suppose le dernier des centaures interrogé au haut d'un mont, au bord de son antre, et racontant, dans sa mélancolique vieillesse, les plaisirs de ses jeunes ans à un mortel curieux,

(1) Puisque aucun commentateur ne s'est acquitté de cette tâche, ni Sainte-Beuve lui-même, ni Em. Montégut, ni Scherer, ni M. Edmond Pilon.

à ce diminutif de centaure qu'on appelle homme ». Le récit nous fait assister à la naissance d'un de ces demi-dieux qui unissent le génie humain à la puissance des règnes inférieurs, puis à son adolescence, à ses chevauchées inouïes à travers une nature abondante, à ses repos méditatifs, enfin au déclin des dernières années. Ce beau récit centralise dans l'être du centaure les plus notables impressions qui se puissent recevoir des splendeurs naturelles. Il s'achève sur un ton las et découragé, l'esprit du centaure, en qui ont passé les eaux mortes et mortelles qui dormaient au fond de Maurice de Guérin, ayant ressenti en ses parties supérieures notre misère de dieux déchus.

On fait communément honneur de la découverte du sentiment de la nature, comme source suffisante des émotions d'art les plus pures, à un Chateaubriand, à un Hugo, à une Sand. Or, relisez tous les grands écrivains du XIX[e] siècle : si puissants soient-ils dans la traduction de ce sentiment nouveau, il est remarquable qu'ils n'ont fait de la nature que le corollaire de leur moi et qu'ils n'en ont rendu que des aspects particuliers.

Hugo, Sand décrivirent de beaux détails : le premier voulut-il s'élever jusqu'à saisir quelques traits du grand Pan, il n'atteignit qu'à l'emphase chaotique. Pour Lamartine, qui n'a jamais composé, au cours de ses longues descriptions, quelque figure achevée, la nature n'est guère qu'un prétexte : un pressentiment de Dieu. Après lui, tous ceux qui découvrirent de très subtiles correspondances entre les mondes physique et spirituel ont écrit des pages délicieuses, mais n'ont vu que des « parcelles d'âmes », flottant sur la face du monde, dispersées. Enfin Chateaubriand, ayant noué l'alliance de la description lyrique de Rousseau avec la description picturale de Bernardin de Saint-Pierre, anime et humanise de très beaux paysages et même s'efface afin qu'ils se détachent, se déploient librement, existent pour eux-mêmes : le grand Etre commence de rassembler ses forces dispensées ; et l'on se souvient alors des grandes figures d'André Chénier (« l'océan éternel où bouillonne la vie »). Toutefois ni Chénier, ni Chateaubriand, ni Rousseau, ni aucun autre n'ont essayé de saisir la nature en son tout, d'en retirer un sentiment assez profond pour mériter d'être appelé philosophique, enfin d'atteindre à la force

invisible mais centrale, permanente, réglée par des lois.

Telle fut précisément la réussite de Guérin, et c'est pourquoi l'on ne peut davantage lui assimiler Théocrite, qui exprima en perfection aisée la « royale et plantureuse abondance » des fleurs, des moissons et des fruits. On lit volontiers les *Idylles*, couché parmi l'herbe haute d'un verger, dans la transparence des ombres et la fraîcheur des eaux voisines : mais ce que Guérin nous pourrait faire désirer, c'est un beau cirque de collines assombri par la nuit, aux saisons où le disque d'une lune molle et voluptueuse se lève tardivement dans la profondeur du ciel.... L'auteur du *Centaure* a exprimé la nature dans son unité et dans sa plénitude, il a surpris cette respiration de l'être universel que dégageait avant lui, par endroits, l'œuvre du seul Gœthe, cette vie mystérieuse d'un organisme gigantesque, fait définitif et absolu, suprême divinité.

§

Pour l'intensité du sentiment, Maurice ne se connaît, parmi ces grands auteurs, aucun rival. La nature, au travers du *Centaure*, prend un attrait magique. Il y a de l'ivresse dans ce poème; on y sent l'allégresse et la mélancolie héroïque d'un hymne triomphal, la griserie des espaces. Guérin entraîne notre âme, notre désir, notre être entier, à la cime des collines, sous la couronne des forêts, dans l'enfoncement des eaux des fleuves. Il a surpris les fraîcheurs furtives des brises, les souffles troublants des nuits noires, les plus subtiles impressions de l'air. Jusque dans le poème monte la sève des arbres et se répandent, avec les parfums des fleurs, les senteurs mêmes de la terre. Ce poème embaume, on dirait qu'il y tombe des fruits mûrs, comme dans la tiédeur automnale des vergers.

Et l'on y voit courir la ronde des Journées et des Heures. Une musique émouvante s'éveille de telle phrase : « Quand je descendis de votre asile dans la lumière du jour... » Les tristesses du soir ne sont point oubliées, ni l'apaisement du crépuscule, ni le spectacle des ombres nocturnes. Mais la force de Guérin ne s'affirme nulle part avec plus d'évidence que dans son évocation de la splendeur de midi. Elle est sublime :

C'était l'heure du jour qui montre le plus puissant éclat : tout s'ar-

rêtait sur la montagne, le sein profond des forêts ne respirait plus, les flammes fécondes embrasaient Cybèle, et Bacchus enivrait jusqu'à la racine les îles dans les entrailles de l'océan (1).

Tout a vie, en effet. Les éléments d'une âme ardente palpitent sur toute l'étendue du monde. De la minute d'une naissance, le poète dit qu'*elle tombe :* « Le premier instant de ma vie tomba dans les ténèbres d'un séjour reculé et sans troubler son silence. » Les arbres, prisonniers du sol, gémissent sous les brises ; les ombres sont comme les gardiennes du charme secret de la vie ; la mer goûte dans les tempêtes une volupté indicible ; et le calme des fleuves est ennobli de conscience, de volontaire monotonie, de sagesse bienfaisante. Puis des souffles insaisissables errent dans le silence des nuits. Au soir, les bois sont inspirés. Des secrets se pressentent derrière toute chose ; et l'on s'inquiète, sous les étoiles, d'une conspiration universelle pour égarer le mortel, pour suspendre son désir à des sons qui se dissolvent et à des rêves qui fuient...

Par véhémence de passion, Maurice de Guérin veut se confondre avec la nature, et il parvient à s'identifier avec elle, puis à nous faire sentir la force de cette union. La croissance d'un être, c'est pour lui la suite des « degrés de vie » qui montent, et c'est aussi le bienfait des dieux : le même que la nuit distribue aux vallées. L'être vivant qui se baigne dans un fleuve en emporte des dons enivrants et inexprimables si profonds et subtils que, demeurant longtemps en lui, ils ne s'évanouissent qu'insensiblement, « à la manière des parfums ». Voyez à quelle hardiesse magnifique et troublante peut atteindre l'union de l'homme avec la nature :

La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage.

Les feuillages composent donc la substance de la jeunesse ; ce que la froide raison rattache aux uns, la volonté passionnée de l'auteur s'est aidée de la grammaire pour le rattacher à l'autre. Et ne voilà-t-il pas suggérée la volupté de « se baigner » dans la nature, d'entrer dans sa somptuosité et sa magnificence ?

(1) Ceci est emprunté au poème inachevé *la Bacchante*, sorte de prolongement du *Centaure*.

Elle est toutefois trop belle et il est, lui, trop passionné pour qu'en dépit d'unions si accomplies elle ne le tourmente pas de son mystère. L'amant en face de l'aimée ne se désespère-t-il pas de tant d'instants qui ne purent lui appartenir, mais surtout de la distinction irréductible des êtres ? Interrogée amoureusement, la nature reste muette, ou sa voix ne semble être que le scellement solennel du silence.

Alors apparaissent, sur toute la face du monde, des empreintes divines. Pareil à quelque Galatée tragique, un dieu sous la chevelure du moindre arbuste trouble le mortel. Attente perpétuelle d'une imminente apparition! « Au milieu des courses les plus violentes, il m'arrivait de rompre subitement mon galop, comme si un abîme se fût rencontré à mes pieds, ou bien un dieu debout devant moi. » Ces antiques mythes du paganisme qui excitent le mépris de nos contemporains, mais dont un Taine ou un France n'ont pas craint de dire la bienfaisance, Maurice de Guérin les a repris avec bonheur. Jamais leur jeunesse impérissable ne brilla d'une fleur aussi significative. Avec quel libre génie sont créés, en certains paysages, de pures formes divines qui semblent n'en avoir été jamais absentes, tant elles s'harmonisent avec eux ! La voix du poète appelant de jeunes déesses, celles-ci se lèvent du sens secret des choses : dans les pâles clartés retenues malgré la nuit à la pointe des sommets, le centaure Macarée voit descendre « tantôt le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque nymphe des montagnes enivrée par la nuit... » Et quand il fait voir dans le phénomène de la naissance ces premiers jours de l'existence qui sont « remplis par les dieux », quand il appelle la nuit « influence nocturne des dieux » (ces mots étant baignés dans l'atmosphère mystérieuse du poème), Guérin se porte aux limites du possible pour traduire la force obscure qui dort au cœur de tout objet. Aussi ne puis-je dire la suggestion infinie de ces dieux évoqués. Elle nous fait avancer dans le poème comme sur le sol d'une terre sacrée.

Mais on voit que la raison cachée du monde, dont Guérin ne cessa d'être inquiet, ne se dérobe jamais plus malignement que lorsqu'elle nous attire tout près d'elle. Le poète ne touche au seuil du vrai que pour hausser sa nostalgie; et de vingt endroits du *Centaure* sourdent ses vieilles tristesses nihilistes.

La page où il a exprimé l'irrévocable abandon des hommes par les dieux fait songer à une voix douloureuse, désespérée, d'ailleurs fière, qui retentirait dans le vide infini et éternel.

§

Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on prononça, dès 1840, les noms de Werther, d'Obermann, de René. Les intentions s'affirmaient identiques. La famille, certains amis protestèrent, voulant que leur cher mort gardât une figure strictement chrétienne. Il fallait donc brûler le *Centaure*.

Mais en quoi l'art de Guérin différait de celui d'un Senancour, même dans l'expression de leur commune philosophie, il importe à mon dessein de l'indiquer. Chateaubriand, ou Senancour, ou Amiel, ces Narcisses des lettres, ont minutieusement noté les nuances de leur moi. Le *Centaure*, au contraire, nous présente une création autonome, objective. Ce petit poème si évocateur a la résistance de l'airain. Bien distinct de Jean-Jacques et de Werther, de Senancour et de René, Guérin se tient néanmoins sur le même plan. Il accomplit la synthèse sobre et pleine de leurs analyses infinies. C'est un sculpteur. A la pensée d'un siècle, il donne, outre le charme du rêve, le définitif des statues. Cela est unique.

Voici donc son grand trait original : l'objectivité. Or, cette objectivité accroît toute émotion de ce qu'elle y met de ferme, de solide, d'éternel. C'est ainsi qu'elle a établi au premier plan du poème un être de force et de mâle beauté qui porte le meilleur de la splendeur des choses. On ne peut désormais sentir ce que la nature enferme de passion sans évoquer la figure du demi-dieu, aussi fier et grand au repos qu'en ses fougues et qui concrétise bien les plus fortes impressions de l'homme au sein de la nature. Comme on comprend dès lors que Maurice de Guérin ait échappé au panthéisme! Il a seulement allié, sans nulle contradiction et comme le fait la nature elle-même, le sentiment profond de l'unité universelle au sentiment des différences des choses. Il a fait des dieux, tour à tour, les figures achevées d'une harmonie et les ombres incertaines d'un mystère. Les choses restent dans son poème trop distinctes et irréductibles pour qu'on y voie les formes éphémères d'un être unique et éternel ; mais à la vérité elles déploient, liées entre elles dans l'immensité du temps et de

l'espace, un chœur si magnifiquement ordonné qu'on les dirait conduites par la mesure d'un dieu secret. Et c'est à quoi, très précisément, il faut restreindre le prétendu panthéisme esthétique de Maurice de Guérin.

Or, ces figures nettes et fermes auprès desquelles le poète se distrait du panthéisme, elles se voient même chargées d'exprimer le mystérieux, le troublant et l'indéfini. Je n'en citerai que deux exemples, d'abord cette phrase, qui se passe de commentaire :

... Mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air, car je les élève dans les nuits aveugles et calmes pour qu'elles surprennent des souffles et en tirent des signes pour augurer mon chemin.

Puis celles-ci, qui se suffisent pareillement :

Quelquefois aussi ma mère rentrait, environnée du parfum des vallées ou ruisselante des flots qu'elle fréquentait. Or, ces retours qu'elle faisait sans m'instruire jamais des vallons ni des fleuves, mais suivie de leurs émanations, inquiétaient mes esprits, et je rôdais tout agité dans mes ombres... Ma mère rentrait, tantôt animée d'une joie profonde, et tantôt triste et traînante et comme blessée...

De semblables bonheurs d'expression prouvent bien que la suggestion la plus troublante peut se lever de lignes très précises; et c'est peut-être un geste énergique qui évoque le mieux la fuite d'un infini. Aussi le poème de Guérin est-il peuplé de marbres vivants. Les attitudes éloquentes du *Centaure*, véritables statues de chair, éternisent le sentiment. Les thèmes les plus connus viennent à retrouver dans ce raccourci un accent tout nouveau. Remarquez, par exemple, comme est rendu le reflet qu'une âme reçoit du crépuscule :

Les cavales aimées par les vents dans la Scythie la plus lointaine ne sont ni plus farouches que vous, ni plus tristes le soir, quand l'Aquilon s'est retiré.

De même cette idée qu'auprès de la nature l'homme n'est qu'atome négligeable n'est pas traduite à l'aide d'accumulations descriptives ou d'éloquence poétique, mais suggérée par invention, par création d'une figure saisie en ses lignes dominantes ; et ce large trait de vie substitué aux litanies des élégiaques, c'est la réviviscence du grand classicisme. Admirons

comme l'objectivité lyrique de Guérin se hausse à la généralité permanente dans cette rencontre soudaine du premier homme aperçu par le jeune centaure : « Ses yeux, dit-il, semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute, c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi. » Définition digne de Dante, où tous les mots sont autant de blessures.

§

La seule force de ces beautés montrera, je pense, qu'elles n'eussent pu naître sans une entière liberté de l'auteur à l'égard de son objet ni sans une incomparable fermeté de l'esprit : il faut sentir ce qu'une telle originalité a de réfléchi et de voulu jusque dans le plus fort de l'exaltation. C'est cette volonté qui a permis que la plus violente des courses s'achevât sur cette vision : « Ainsi, tandis que mes flancs agités possédaient l'ivresse de la course, plus haut j'en ressentais l'orgueil, et, détournant la tête, je m'arrêtais quelque temps à considérer ma croupe fumante. » Guérin avait rencontré souvent, dans ses promenades passionnées, l'idée de la liberté de l'homme; il avait admiré la beauté de son aventure errante parmi tant d'autres beautés assujetties à un plus rigide destin; il concevait que l'homme pût ramasser en lui le plus précieux de cette magnificence et, par l'esprit, rester supérieur encore à soi-même et au monde.

La langue, d'autre part, est révélatrice. Ce nerf que le langue française perdait par la faute des romantiques, le secret en était gardé chez le plus obscur d'entre eux. Dans des pages dont la plupart veulent exprimer l'emportement et la passion éperdue, le style de Guérin demeure vigoureux et ordonné, bien que soulevé encore de cette violence d'émotion. En outre, la maîtrise dont voilà le témoignage ne va point sans l'appui d'une concision éminente. Mais cette concision est d'une rare richesse de sens, pleine d'une force qu'elle concentre comme pour la projeter. Voulant faire sentir toutes les puissances d'un être ramassées dans la furie d'un élan, Guérin a telle audace : « Je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. » Et remarquons encore la qualité des images, dont on dirait qu'elles sont des éléments de connaissance et que, de la seule force de la connaissance, elles appellent en cortège à l'homme

les plus belles forces de l'univers : « Pour moi, ô Mélampe, je décline dans la vieillesse, calme comme le coucher des constellations... » Tant de facilité à ouvrir par quelques mots l'immensité des horizons a préparé ce miracle : la nature infinie évoquée en dix pages sans que rien de sa grandeur ne se soit évanoui. Il y a dans ce bref chef-d'œuvre une sorte de divination de mondes voilés. Et la source de la suggestion ineffable est là sans doute, dans ces brusques échappées, dans ces effluves subtils, dans ce résidu essentiel d'on ne sait quels parfums. Le coquillage même n'a-t-il pas recueilli, pour nous la rendre au secret de l'oreille, la voix même de la mer ?

Un si courageux maintien des droits de l'âme, une telle autorité proprement spirituelle, qui donne au poème de Guérin cette particularité troublante d'être à la fois mystérieux et précis, mystérieux comme la pure lumière, ces forts mérites s'unissent pour un accord magnifique à la richesse de passion que l'on notait tout à l'heure. Aussi le poème atteint-il aux limites de l'art classique, au maximum de passion et d'intelligence accordées. Et l'on dirait que cet art a reçu de Guérin en personne sa formule symbolique, dans cette réflexion du centaure qui vient de rompre un galop : « Mes flancs animés luttaient contre les flots dont ils étaient pressés intérieurement, et goûtaient dans ces tempêtes la volupté qui n'est connue que des rivages de la mer, de renfermer sans aucune perte une vie montée à son comble et irritée. »

§

Quoi d'étonnant qu'en possession d'un tel art Guérin ait donné de la nature une vision parfaitement originale? Quelle qu'ait été la fougue de son sentiment, et telle que bien d'autres s'y fussent noyés sous le prétexte d'en rendre compte, l'esprit lui permit toujours de comparer et de classer. C'est pourquoi, n'espérant s'égaler aux choses qu'en les comprenant, Guérin saisit leur ordre d'insertion et la composition universelle.

Dans la nature pourtant si abondante qu'il a dessinée, rien n'apparaît qui ne semble l'élément d'une harmonie. Après l'ondée, par exemple, « les débris de la pluie attachée aux feuillages *font leur chute* et regagnent les eaux », et n'ima-

gine-t-on pas que tels substantifs abstraits (« vivant avec l'abandon des fleuves »... « quand son sein, par la persuasion de la nuit... ») servent à marquer la fonction, l'attribut d'une existence immortelle? Ici, dans cet embrassement d'un tout si organisé, la lucidité de l'auteur (lucidité effrayante, dit Sainte-Beuve) s'aide de la violence de la sensibilité : car Maurice de Guérin répandait son âme sur le monde ; il ne se laissait pas retenir par l'une quelconque des créatures, mais son âme s'élançait à tous les horizons. On le rêve errant éternellement sur le rivage de la mer... Lui-même écrit dans son *Journal :* « Mon amour des choses naturelles ne va pas au détail, mais à l'universalité de ce qui est. » C'est pourquoi le centaure dressant vers le ciel le plus vif du corps et de l'âme des choses, le reste se range autour, semblable à un vaste chœur, mais emporté dans la passion de cet être central ou quelquefois ennobli par la majesté de son calme. Une merveille s'accomplit donc. Tant de mouvement, de richesse vitale et d'ivresse trouvant leur équilibre, le monde s'emporte en sa passion ou se berce en son rêve avec harmonie.

A la première page, là où l'on n'attendrait que : « ma croissance », Guérin écrit : « ma croissance et les degrés de vie qui montaient dans mon sein. » Or, par là, il est tout de suite évident qu'il rend compte remarquablement de l'ascension de la vie en l'être grandissant, de la part de vie universelle qui le doit combler, et donc de la nature poussant jusque dans chaque créature son développement ordonné.

Si l'on admire le rythme des phrases, il faut observer qu'il est la juste récompense d'une soumission à la nature comprise dans sa plénitude. Chacune d'elles veut évoquer, dirait-on, un aspect, une attitude, une action en tant que contribuant à cette plénitude, ou marquer tout au moins dans quelle mesure ils en restent distants. Toutes choses, au travers des phrases du *Centaure*, dessinent un effort vers la perfection de leur être, puis commencent de se ranger à l'ordre universel. Et ce style nous est ainsi le signe d'un ordre divin. Dans le vieil Océan, dans la Terre — père et mère des dieux — le monde déploie son immensité, sa perfection, son harmonie. Lorsque, du haut de son rocher, le centaure contemple la nuit, il voit monter dans le ciel les hyades pluvieuses, les pléïades et le grand Orion : ces constellations majestueuses lui ont fait éprouver

le calme de leur coucher, et elles lui doivent apparaître comme le rythme de l'univers.

Le souci d'eurythmie est, chez Guérin, si ardent, ou l'eurythmie lui est si naturelle qu'il imagine ce que serait la marche d'un mortel réglée sur celle des signes célestes : il écrit une page aussi originale que belle sur cette cadence d'un être humain ordonnée selon la cadence des astres :

Maïa, Cassiopée, le grand Chiron et les tristes hyades sont entrés dans la marche silencieuse des constellations. Guidés par les destins, ils gravissent dans le ciel et déclinent sans écart ni suspens, et sans doute cette poursuite d'une marche qui s'élève et retombe et reprend sur elle-même, institue un état de bonheur s'étendant à des limites incertaines, empruntant de la monotonie des chemins et mêlé de quelques pavots. Je voulais qu'une marche lente, appliquée aux escarpements des monts, engendrât en moi une disposition pareille à celle que les astres tirent de leur cours, mon chemin me portant vers le comble des montagnes ainsi qu'ils s'élèvent dans les degrés de la nuit.

Ce paganisme, ce naturalisme, on voit que ce n'est pas notre abaissement, ni notre dispersion, ni un avantage qu'obtiendrait la nature aux dépens de la personnalité humaine. C'est l'empire agrandi de notre esprit sur le monde.

Même alors qu'il nous propose comme maîtres certains aspects de la nature, Guérin publie toujours notre royauté, ne faisant que nous adjoindre un domaine nouveau. Les fleuves, par exemple, paisibles la plupart et monotones, « suivent leur destinée avec plus de calme que les centaures et une sagesse plus bienfaisante que celle des hommes ». Mais une pareille remarque nous enseigne à saisir les choses au plus net de leur essence intelligible, au point par où elles rentrent dans notre univers humain. Il semble bien que Maurice de Guérin ait annexé la nature au département de l'esprit et qu'il l'ait fait ainsi rentrer dans les « Humanités ».

Réjouissons-nous. Par là, Guérin ne maintient pas seulement, en l'enrichissant, le patrimoine helléno-latin de la civilisation occidentale. Il affirme encore la suprématie française en même temps qu'il confirme un caractère intellectuel de notre race. Lavoisier, Cuvier, Lamarck, Claude Bernard, Auguste Comte nous étaient déjà témoins de ce que les larges vues d'en-

semble, les grandes généralisations appartiennent décidément au génie de la France. Voici que, grâce au poème français du *Centaure*, le sentiment de la nature se confie désormais aux soins de ce que nos vieux esthéticiens appelèrent la Raison. Plus de pittoresque, plus d'éphémères couleurs. Ici demeure seul maître, et dans sa dignité entière, le langage de l'homme, signe sensible de l'intelligence. La lecture du poème achevée, on se répète tout bas la formule d'Anaxagore :

« Toutes choses étaient confondues; puis vint l'esprit, le νοῦς, qui les organisa. »

HENRI CLOUARD.

LE LIVRE DE MAITRISE

—

A M. Henri de Régnier.

MOINE ENLUMINEUR

Esclave de la règle et des lois canoniques,
Et ne sachant tenir la charrue à la main,
Sur les sillons tracés au sol du parchemin
J'ai copié la Bible et transcrit les Chroniques.

Pour mériter du ciel les extases uniques,
J'ai creusé, dans la marge, en or un long chemin,
Et mêlé dans la lettre et sur fond de carmin
A la blancheur des lys l'azur des véroniques.

J'ai voulu sur ce livre enluminé par moi,
A défaut d'une gloire interdite à ma foi,
M'éviter de l'oubli la dernière souffrance ;

Et j'ai mis simplement sur un feuillet mon nom,
Comme un signe de croix : Gilles de Mauléon
Moine bénédictin de Saint-Denys en France.

COPISTE

Je n'ai pas, dans un cloître et loin des aventures,
Pour un riche bourgeois ou pour un prieuré,
Transcrit, en lettres d'or sur parchemin pourpré,
L'éternelle onction des Saintes Ecritures.

Las! J'ai voué mon âme à des peines futures
En copiant, sans bref dûment enregistré,
Les œuvres en latin d'Aristote abhorré
Sur gros papier de chiffe, en sigle et sans ratures.

La gloire ou le profit ne m'ont jamais tenté;
Mes jours furent heureux comme un rêve enchanté,
Et l'amour de l'étude est ma seule hérésie.

Mais je crois que tout livre est bon à défricher,
Et, comme l'a voulu saint Benoît de Nursie,
Que chaque lettre efface et pardonne un péché.

LIBRAIRE

Hièrosme de Marnef, capitaine d'éclat
Et libraire juré selon le privilège,
Vend aux écoliers, clercs et maîtres de collège,
Le doctrinal et les rudiments de Donat.

Il veut comme son père exercer même état,
Et c'est la même enseigne en fer qui le protège;
Les livres aux rayons se tiennent en cortège
Neufs et vieux, de tous prix et de divers format.

Il garde la science humaine en son échoppe,
Mais la gloire, montant des feuillets, l'enveloppe
Comme un saint de vitrail sous son nimbe éployé.

Car il sait, dans son rêve où nul ne peut le suivre,
Qu'il n'est pas de plus doux et plus noble métier
Que d'être le grand roi du royaume du livre.

AMATEUR IMPRIMEUR

Calme et vieux dans ce champêtre séjour
Que l'horizon clôt d'une noble ligne,
Je préfère mes halliers et ma vigne
Au bruit des cours et des salons d'amour.

Et j'imprime moi-même tour à tour,
— Car nul travail de mes mains n'est indigne, —
Traité, poème ou chanson que je signe
Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt.

Comme un ancien maître d'imprimerie,
Sur champ d'azur, je porte en armoirie
Un livre ouvert d'argent à trois lys d'or.

Aussi je veux, sans honte et sans détresse,
Que vienne un soir me surprendre la Mort,
Las de labeur et courbé sur ma presse.

DOREUR

Moi, Marc Nyon, doreur au faubourg Saint-Marcel,
Pour le riche chef-d'œuvre exigé par l'usage,
J'ai tordu la rosette et ployé le feuillage
Au dos et sur les plats de ce pieux missel.

Voûté comme une châsse et petit comme un scel,
J'ai, dans un médaillon, fait bomber en image
Saint Jean-l'Evangéliste ainsi qu'un vieux Roi Mage
Sur le grain sinueux du maroquin bleu ciel.

J'ai parsemé la tranche en fleurs de lys si vives
Que l'on croirait toucher des étoiles captives
Au fond d'une guipure en fils d'or et d'argent.

Voici pourquoi mon nom d'apprenti s'éternise,
Orgueilleux de son titre et de gloire émergeant
Aux pages de vélin du livre de maîtrise.

RELIEUR

Grâce à mon art l'humble livre éphémère
Sous ses habits de cuir ou de linon
Plus merveilleux qu'un prince et plus mignon,
Brave le temps et rit de la poussière.

Et l'on verrait s'abattre, pierre à pierre,
Tous les temples sous les coups du démon,
Avant qu'aux plats ne s'efface mon nom,
Louis Balthazar de la Chevardière.

Je travaille sans gloire et sans éclat,
Et mon orgueil est de suivre ceux-là
Dont le génie en mainte œuvre s'atteste,

Car vélin blanc ou soie pourpre de Tyr
La reliure est la robe prétexte
Qu'un livre vêt pour ne jamais mourir.

JEAN BONNEROT.

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST [1]

—

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

HUMAIN, TROP HUMAIN

4.

A ce moment-là, mon instinct s'est décidé implacablement contre l'habitude que j'avais prise de céder, de suivre, de me tromper sur moi-même. N'importe quel genre de vie, les conditions les plus défavorables, la maladie, la pauvreté — tout cela me semblait préférable à ce « désintéressement » indigne, où j'étais tombé d'abord par ignorance, par excès de *jeunesse*, où je m'étais accroché ensuite par indolence, par je ne sais quel « sentiment du devoir ».

C'est alors que me vint en aide, d'une façon que je ne saurais assez admirer, et précisément au bon moment, ce *mauvais* héritage que je tiens de mon père et qui est en somme une prédisposition à mourir jeune. La maladie *me dégagea lentement* de mon milieu ; elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et scabreuse. A ce moment je n'ai perdu aucun des témoignages de bienveillance dont on m'entourait, j'en ai même gagné de nouveaux. La maladie me conféra en outre le droit de changer complètement toutes mes habitudes ; elle me permit, elle m'*ordonna* de me livrer à l'oubli ; elle me fit hommage de l'obligation de demeurer couché, de rester oisif, d'attendre, de prendre patience... Mais c'est là précisément ce qui s'appelle penser !... Mes yeux seuls suffirent à mettre fin à toute préoccupation livresque, à toute philologie. Je fus délivré des « livres » ; pendant des années je ne lus plus rien et ce fut *le plus grand* bienfait que je me sois jamais accordé !

Ce « moi » intérieur, ce moi en quelque sorte enfoui et rendu silencieux, à force d'entendre sans cesse un autre moi (— et lire n'est pas autre chose), ce moi s'éveilla lentement,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 274, 275 et 276.

timidement, avec hésitation, mais il finit enfin par *parler de nouveau*. Jamais je n'ai eu autant de bonheur à regarder en moi-même que durant les périodes les plus malades et les plus douloureuses de ma vie. Il suffit de lire *Aurore* ou, par exemple, *le Voyageur et son ombre* pour comprendre ce qu'était ce « retour à moi-même » : une forme supérieure de la guérison. L'autre guérison ne fit que sortir de celle-ci. —

5.

Humain, trop humain, ce monument d'une rigoureuse discipline de soi, par laquelle je mis brusquement fin à tout ce qui s'était infiltré en moi de « délire sacré », d' « idéalisme », de « beaux sentiments » et autres féminités, *Humain, trop humain*, fut rédigé pour l'essentiel à Sorrente ; il reçut sa conclusion et sa forme définitives pendant un hiver passé à Bâle, dans des conditions bien plus défavorables qu'à Sorrente. Au fond c'est M. Peter Gast, lequel faisait alors ses études à l'université de Bâle et m'était très dévoué, qui a ce livre sur la conscience. Je dictais, la tête douloureuse et emmaillottée de compresses ; il transcrivait, il corrigeait aussi ; il fut, en réalité, le véritable « écrivain », tandis que moi je n'étais que l'auteur.

Quand enfin le volume achevé fut entre mes mains — au profond étonnement du malade que j'étais, — j'en envoyai aussi deux exemplaires à Bayreuth. Par un trait d'esprit miraculeux du hasard, je reçus, à ce même moment, un bel exemplaire du livret de *Parsifal* avec cette dédicace de Wagner : « A mon cher ami Frédéric Nietzsche, avec ses vœux et souhaits les plus cordiaux. Richard Wagner, conseiller ecclésiastique. » — Les deux livres s'étaient croisés. Il me sembla entendre comme un bruit fatidique : n'était-ce pas comme le cliquetis de deux épées qui se croisent ?... Vers la même époque parurent les premiers numéros des *Feuilles de Bayreuth* ; je compris alors *de quoi* il était grand temps. — O prodige : Wagner était devenu pieux...

6.

Comment je pensais alors à mon sujet (1876), avec quelle prodigieuse certitude je tenais en main ma tâche et ce qu'elle a d'universel, le livre tout entier en témoigne, et particulièrement un passage très significatif. Pourtant, avec l'instinctive astuce

qui m'est coutumière, je pris soin d'y éviter de nouveau le mot « moi », non point pour écrire cette fois-ci encore Schopenhauer et Wagner, mais pour prêter un rayonnement de gloire historique à l'un de mes amis, l'excellent docteur Paul Rée... C'était heureusement une bête beaucoup trop maligne pour tomber dans le panneau. *D'autres* furent moins subtils. J'ai toujours reconnu ceux de mes lecteurs dont il faut désespérer — par exemple le caractéristique professeur allemand — à ceci qu'en s'appuyant sur ce passage ils croyaient pouvoir interpréter le livre tout entier comme du *Rée*alisme supérieur. A vrai dire, il était en contradiction avec cinq ou six propositions de mon ami. Que l'on lise à ce sujet la préface de *la Généalogie de la Morale.*

Voici le passage dont je veux parler :

« Qu'est-ce après tout que le principe auquel est arrivé un des penseurs les plus audacieux et les plus froids, l'auteur du livre *De l'origine des sentiments moraux* (lisez : Nietzsche, le premier *immoraliste*), grâce à son analyse incisive et tranchante des actions humaines ? « L'homme moral n'est pas plus près du monde intelligible que l'homme physique — car il n'y à pas de monde intelligible... » Cette proposition, née avec sa dureté et son tranchant, sous le coup de marteau de la science historique (lisez *Transmutation de toutes les valeurs*), pourra peut-être enfin, dans un avenir quelconque, être la hache qui sera mise à la racine du « besoin métaphysique » de l'homme, — si c'est plutôt pour le bien que pour la malédiction de l'humanité, qui pourra le dire ? mais en tout cas elle reste une proposition de la plus grande conséquence, féconde et terrible tout à la fois, regardant le monde avec ce double visage qu'ont toutes les grandes sciences... (1). »

AURORE, RÉFLEXIONS SUR LES PRÉJUGÉS MORAUX

I.

Avec ce livre commence ma campagne contre la *morale.* Non point que l'on y sente le moins du monde l'odeur de la poudre. On lui trouvera, au contraire, de tout autres senteurs, un parfum bien plus agréable, pour peu que l'on ait quelque délicatesse de flair. Il n'y a pas là de fracas d'artille-

(1) *Humain, trop humain*, aph. 37.

rie, pas même de feu de tirailleurs. Si l'effet de ce livre est négatif, ses procédés ne le sont en aucune façon, et de ees procédés l'effet se dégage comme un résultat logique, mais non pas avec la logique brutale d'un coup de canon. On sort de la lecture de ce livre avec une défiance ombrageuse à l'endroit de tout ce qu'on honorait et même de tout ce que l'on adorait jusqu'à présent sous le nom de morale ; et pourtant on ne trouve dans le livre tout entier ni une négation, ni une attaque, ni une méchanceté, — bien au contraire, il s'étend au soleil, lisse et heureux, tel un animal marin qui prend un bain de soleil parmi les récifs. Aussi bien étais-je moi-même cet animal marin : presque chaque phrase de ce livre a été pensée et comme capturée dans les mille recoins de ce chaos de rochers qui avoisine Gênes, et où je vivais tout seul, échangeant des secrets avec la mer. Maintenant encore, si par aventure je reprends contact avec ce livre, chaque phrase presque est pour moi comme un bout de fil à l'aide duquel je ramène des profondeurs quelque merveille incomparable ; sur sa peau courent partout des frissons délicats de souvenir.

L'art qui distingue ce livre n'est point à dédaigner, il sait surprendre les choses qui passent légèrement et sans bruit, des instants que je compare à de divins lézards, et les fixer un instant, — non pas avec la cruauté de ce jeune dieu grec qui embrochait simplement les pauvres petits lézards, — mais pourtant à l'aide d'une pointe acérée — la plume... « Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui », cette inscription *hindoue* se dresse au seuil de ce livre. Où l'auteur cherche-t-il cette aube nouvelle, cette rougeur délicate, invisible encore, qui annonce un jour nouveau, — oh ! toute une série, tout un monde de jours nouveaux ? Dans une *transmutation de toutes les valeurs*, par quoi l'homme s'affranchira de toutes les valeurs morales reconnues jusqu'alors, dira « oui » et osera croire à tout ce qui, jusqu'à présent, fut interdit, méprisé, maudit. Ce livre, tout d'*affirmation*, répand sa lumière, son amour, sa tendresse, sur toutes sortes de choses mauvaises, et il leur restitue leur « âme », la bonne conscience, leur droit souverain, supérieur à l'existence. La morale n'est pas attaquée, elle ne compte plus... Ce livre se termine par un : « Ou bien ! », — c'est le seul livre au monde qui finisse par : « Ou bien ! »...

2.

Ma tâche de préparer à l'humanité un instant de suprême retour sur elle-même, un *grand Midi*, où elle pourrait regarder en arrière et regarder dans le lointain, où elle se soustrairait à la domination du hasard et des prêtres et où elle se poserait, pour la première fois, *dans son ensemble*, la question du pourquoi et du comment, — cette tâche découle nécessairement de la conviction que l'humanité ne suit pas d'elle-même le droit chemin, qu'elle n'est nullement gouvernée par une providence divine, que, bien au contraire, sous ses conceptions des valeurs les plus saintes, se cachait d'une façon insidieuse l'instinct de la négation, l'instinct de la corruption, l'instinct de décadence. Le problème de l'origine des valeurs morales est pour moi une question de tout *premier ordre*, parce que l'avenir de l'humanité en dépend. L'obligation de *croire* que toutes choses se trouvent dans les meilleures mains, qu'un seul livre, la bible, rassure définitivement au sujet du gouvernement divin et de la sagesse dans les destinées de l'humanité, si on la transcrit dans la réalité, équivaut à la volonté d'étouffer la vérité qui démontrerait exactement le contraire, à savoir cette conviction lamentable que jusqu'à présent l'humanité a été en de mauvaises mains, qu'elle a été gouvernée par les déshérités qu'anime la ruse et la vengeance, par ceux que l'on appelle les « saints », ces calomniateurs du monde qui souillent la race humaine.

La preuve décisive, d'où il ressort que le prêtre (— sans en excepter les prêtres *masqués*, les philosophes) est devenu le maître non seulement dans les limites d'une communauté religieuse déterminée, mais d'une façon générale, que la morale de décadence, la volonté de la fin, passe pour la morale par excellence, c'est la valeur absolue dont on investit partout les actes non-égoïstes et l'inimitié dont on poursuit tout ce qui est égoïste. Celui qui n'est pas d'accord avec moi sur ce point, je le considère comme *infecté*... Mais c'est le monde entier qui n'est pas d'accord avec moi... Pour un physiologiste une telle contradiction de valeurs ne laisse plus aucun doute. Quand, dans l'ensemble de l'organisme le moindre organe se relâche, fût-ce même en une très petite mesure, et cesse de faire valoir avec une sûreté parfaite sa conserva-

tion de soi, son énergie propre, son « égoïsme », l'ensemble aussitôt dégénère. Le physiologiste exige l'*ablation* de la partie dégénérée, il nie toute solidarité avec ce qui dégénère, il est loin de le prendre en pitié. Mais le prêtre *veut* précisément la dégénérescence de l'ensemble, de l'humanité. C'est pour cette raison qu'il conserve ce qui dégénère; c'est à ce prix qu'il domine l'humanité...

Quel sens ont ces conceptions mensongères, les conceptions *auxiliaires* de la morale — « l'âme », « l' esprit », « le libre arbitre », « Dieu », — si ce n'est de ruiner physiologiquement l'humanité ?... Lorsque l'on détourne le sérieux de la conservation de soi, de l'accroissement de la force corporelle, *c'est-à-dire de la vie*, lorsque l'on fait de la chlorose un idéal, du mépris du corps le « salut de l'âme », qu'est-ce autre chose, sinon une *recette* pour aboutir à la décadence ? — La perte de l'équilibre, la résistance contre les instincts naturels, en un mot le « désintéressement », c'est ce que l'on a appelé jusqu'à présent la *morale*... Avec *Aurore* j'ai entrepris pour la première fois la lutte contre la morale du renoncement à soi. —

LE GAI SAVOIR (LA GAYA SCIENZA)

Aurore est un livre affirmatif, un livre profond, mais clair et bienveillant. Il en est de même, mais à un degré supérieur, de la *Gaya Scienza*. Presque dans chaque phrase la profondeur et la pétulance se tiennent tendrement par la main. Une strophe qui exprima ma reconnaissance pour le merveilleux mois de janvier que j'ai vécu — le livre tout entier est un présent de ce mois — laisse deviner suffisamment du fond de quelle profondeur la « science » s'est faite *gaie* ici :

Toi qui d'une lance de flamme
De mon âme as brisé la glace,
Et qui la chasses maintenant vers la mer
De ses plus hauts espoirs :
Toujours plus clair et mieux portant,
Libre dans une aimante contrainte :
Ainsi elle célèbre tes miracles,
Toi le plus beau mois de janvier ! —

Ce que je veux dire en parlant des « plus hauts espoirs »

personne ne saurait en douter qui, à la fin du quatrième livre, voit apparaître, dans un rayonnement, la beauté diamantine des premières paroles de Zarathoustra! Personne qui lit les phrases de granit à la fin du troisième livre, où la destinée pour la première fois et pour *tous les temps* est mise en formules!

Les *Chants du prince « Vogelfrei »*, composés pour une bonne partie en Sicile, rappellent très expressément la conception provençale de la *Gaya Scienza*, avec cette unité du *ménestrel*, du *chevalier* et de l'*esprit libre* qui différencie cette merveilleuse civilisation précoce des Provençaux de toutes les cultures équivoques. Le dernier poème, en particulier, *Pour le Mistral*, une exubérante chanson à danser, où, avec votre permission, on danse par-dessus la morale, est parfaitement dans l'esprit provençal.

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA
UN LIVRE POUR TOUS ET POUR PERSONNE

I.

Je veux raconter maintenant l'histoire de *Zarathoustra*. La conception fondamentale de l'œuvre, l'idée de l'*éternel Retour*, cette formule suprême de l'affirmation, la plus haute qui se puisse concevoir, date du mois d'août de 1881. Elle est jetée sur une feuille de papier avec cette inscription : « A 6.000 pieds par delà l'homme et le temps. » Je parcourais ce jour-là la forêt, le long du lac de Silvaplana ; près d'un formidable bloc de rocher qui se dressait en pyramide, non loin de Surlei, je fis halte. C'est là que cette idée m'est venue.

Si, à compter de ce jour, je me reporte à quelques mois en arrière, je trouve, comme signe précurseur de cet événement, une transformation soudaine, profonde et décisive de mes goûts, surtout en musique. Peut-être faut-il ranger mon *Zarathoustra* sous la rubrique « Musique ». Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il supposait au préalable une « régénération » totale de l'art d'*écouter*. Dans une petite ville d'eau en pleine montagne, près de Vicence, à Recoara, où je passai le printemps de l'année 1881, je découvris en compagnie de mon maëstro et ami Peter Gast — un « régénéré » lui aussi, — que le phénix musique volait près de nous, paré d'un plumage plus léger et plus brillant qu'autrefois. Si, pourtant, à compter de ce jour, je me

transporte en pensée jusqu'à la date de l'enfantement, qui se fit soudainement et dans les conditions les plus invraisemblables au mois de février 1883 — (la partie finale, celle dont j'ai cité quelques passages dans la préface, fut achevée précisément à l'heure sainte où Richard Wagner mourait à Venise) — je constate que l'incubation fut de dix-huit mois. Ce chiffre d'exactement dix-huit mois pourrait donner à penser — entre bouddhistes tout au moins — que je suis au fond un éléphant femelle. L'intervalle appartient à la composition du *Gai savoir*, qui contient déjà cent indices annonçant l'approche de quelque chose d'incomparable ; en fin de compte, on y trouve même le début de *Zarathoustra*, car l'avant-dernière pièce du quatrième livre en contient l'idée fondamentale.

A cette période intermédiaire appartient également la composition de cet *Hymne à la vie* (avec chœur mixte et orchestre) dont la partition a paru il y a deux ans chez E.-W. Fritsch, à Leipzig. Et ce n'était peut-être pas là un symptôme sans importance pour l'état d'esprit de cette année, où l'émotion *affirmative* par excellence, appelée par moi émotion tragique, m'animait à son suprême degré. On le chantera plus tard un jour en mémoire de moi. — Le texte, je tiens à le dire expressément parce qu'il y a eu malentendu à ce sujet, le texte n'est pas de moi. Il est dû à l'étonnante inspiration d'une jeune Russe avec qui j'étais alors lié d'amitié, Mlle Lou de Salomé.

Pour qui est capable de saisir le sens qui s'attache aux derniers vers de ce poème, il sera facile de deviner pourquoi je leur accordai ma préférence et mon admiration. Ils ont de la grandeur. La douleur n'y est point présentée comme une objection contre la vie : « S'il ne te reste plus de bonheur à me donner, eh bien ! *tu as encore ta peine !...* »

Peut-être qu'en cet endroit ma musique n'est pas non plus dépourvue de grandeur.

L'hiver suivant je vécus dans cette baie riante et silencieuse de Rapallo, près de Gênes, qui s'incurve entre Chiavari et le cap de Porto fino. Ma santé n'était pas des meilleures ; l'hiver était froid et pluvieux au delà de toute expression. La petite auberge où j'étais descendu était située tout près de la mer, de telle sorte que le bruit des flots rendait la nuit le sommeil impossible. Elle offrait donc, en toutes choses, à peu près

exactement le contraire de ce qui m'eût été nécessaire. Malgré cela, et, en quelque sorte pour démontrer que tout ce qui est décisif naît « malgré » les circonstances, ce fut durant cet hiver et dans ces circonstances défavorables que mon *Zarathoustra* prit naissance.

Le matin je montais généralement la superbe route de Zoagli, en me dirigeant vers le sud, le long d'une forêt de pin ; je voyais se dérouler devant moi la mer qui s'étendait jusqu'à l'horizon ; l'après-midi je faisais le tour de toute la baie, depuis Santa Margherita jusque derrière Porto fino. Ce lieu, ce paysage s'est encore rapproché de mon cœur par le grand amour qu'éprouvait à son égard l'empereur Frédéric III. Le hasard voulut qu'en automne 1886 je me trouvai de nouveau sur cette côte, lorsqu'il visita pour la dernière fois ce petit univers de bonheur, oublié à l'écart. C'est sur ces deux chemins que m'est venue l'idée de toute la première partie de *Zarathoustra*, avant tout Zarathoustra lui-même considéré comme type ; mieux encore j'ai été *surpris* (1) par Zarathoustra...

2.

Pour comprendre ce type, il faut d'abord se rendre compte de sa première condition physiologique : elle est ce que j'appelle la *grande santé*. Je ne saurais mieux expliquer cette idée, l'interpréter d'une façon plus personnelle que je ne l'ai déjà fait dans l'un des derniers morceaux du cinquième livre du *Gai Savoir :*

« Nous autres hommes nouveaux et innommés, hommes difficiles à convaincre — y est-il dit, — nous qui sommes nés trop tôt pour un avenir dont la démonstration n'est pas encore faite, nous avons besoin, pour une fin nouvelle, d'un moyen nouveau, je veux dire d'une nouvelle santé, d'une santé plus vigoureuse, plus aiguë, plus endurante, plus intrépide et plus joyeuse que ne furent jusqu'à présent toutes les santés. Celui dont l'âme est avide de faire le tour de toutes les valeurs qui ont eu cours et de tous les désirs qui ont été satisfaits jusqu'à présent, de visiter toutes les côtes de cette « méditerranée » idéale, celui qui veut connaître, par les aventures de sa propre expérience, quels sont les sentiments d'un conquérant et d'un explorateur de l'idéal, et, de même, quels sont les senti-

(1) Jeu de mot sur *er fiel ein* et *er überfiel mich.*

ments d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un devin, d'un divin solitaire d'autrefois : celui-là aura avant tout besoin d'une chose, de la *grande santé* — d'une santé que l'on possède non seulement, mais qu'il faut aussi conquérir sans cesse, puisque sans cesse il faut la sacrifier !... Et maintenant, après avoir été ainsi longtemps en chemin, nous, les Argonautes de l'Idéal, plus courageux peut-être que ne l'exigerait la prudence, souvent naufragés et endoloris, mais mieux portants que l'on ne voudrait nous le permettre, dangereusement bien portants, bien portants toujours à nouveau, — il nous semble avoir devant nous, comme récompense, un pays inconnu, dont personne encore n'a vu les frontières, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité, autant que notre soif de posséder, sont sorties de leurs gonds, — hélas ! que maintenant rien n'arrive plus à nous rassasier !...

« Comment pourrions-nous, après de pareils aperçus et avec une telle faim dans la conscience, une telle avidité de science, nous satisfaire encore des *hommes actuels* ? C'est assez grave, mais c'est inévitable, nous ne regardons plus leurs buts et leurs espoirs les plus dignes qu'en tenant mal notre sérieux, et peut-être ne les regardons-nous même plus. Un autre idéal court devant nous, un idéal singulier, tentateur, plein de dangers, un idéal que nous ne voudrions recommander à personne, parce qu'à personne nous ne reconnaissons facilement le *droit* à cet idéal : c'est l'idéal d'un esprit qui se joue naïvement, c'est-à-dire sans intention, et parce que sa plénitude et sa puissance débordent de tout ce qui jusqu'à présent s'est appelé sacré, bon, intangible, divin ; pour qui les choses les plus hautes qui servent, avec raison, de mesure au peuple signifieraient déjà quelque chose qui ressemble au danger, à la décomposition, à l'abaissement ou du moins à la convalescence, à l'aveuglement, à l'oubli momentané de soi ; c'est l'idéal d'un bien-être et d'une bienveillance humains-surhumains, un idéal qui apparaîtra souvent *inhumain*, par exemple lorsqu'il se place à côté de tout ce qui jusqu'à présent a été sérieux, terrestre, à côté de toute espèce de solennité dans l'attitude, la parole, l'intonation, le regard, la morale et la tâche, comme leur vivante

parodie involontaire — et avec lequel, malgré tout cela, le *grand* sérieux commence peut-être seulement, le véritable problème est peut-être seulement posé, la destinée de l'âme se retourne, l'aiguille marche, la tragédie *commence*... »

3.

Quelqu'un a-t-il, en cette fin du XIX[e] siècle, la notion claire de ce que les poètes, aux grandes époques de l'humanité, appelaient l'*inspiration ?* Si nul ne le sait, je vais vous l'expliquer ici.

Pour peu que l'on ait gardé en soi la moindre parcelle de superstition, on ne saurait en vérité se défendre de l'idée qu'on n'est que l'incarnation, le porte-voix, le médium de puissances supérieures. Le mot révélation, entendu dans ce sens que tout à coup « quelque chose » *se révèle à notre vue* ou à notre ouïe, avec une indicible précision, une ineffable délicatesse, « quelque chose » qui nous ébranle, nous bouleverse jusqu'au plus intime de notre être, — est la simple expression de l'exacte réalité. On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne se demande pas qui donne. Tel un éclair, la pensée jaillit soudain avec une nécessité absolue, sans hésitation ni recherche. Je n'ai jamais eu à faire un choix. C'est un ravissement où notre âme démesurément tendue se soulage parfois par un torrent de larmes, où nos pas, sans que nous le voulions, tantôt se précipitent tantôt se ralentissent ; c'est une extase qui nous ravit entièrement à nous-mêmes, en nous laissant la perception distincte de mille frissons délicats qui nous font vibrer tout entiers, jusqu'au bout des orteils ; c'est une plénitude de bonheur où l'extrême souffrance et l'horreur ne sont plus éprouvés comme un contraste, mais comme parties intégrantes et indispensables, comme une nuance *nécessaire* au sein de cet océan de lumière. C'est un instinct du rythme qui embrasse tout un monde de formes (la grandeur, le besoin d'un rythme ample est presque la mesure de la puissance de l'inspiration, et comme une sorte de compensation à un excès d'oppression et de tension).

Tout cela se passe sans que notre liberté y ait aucune part, et pourtant nous sommes entraînés, comme en un tourbillon, par un sentiment plein d'ivresse, de liberté, de souveraineté, de toute-puissance, de divinité. Ce qu'il y a de plus étrange,

c'est ce caractère de nécessité par quoi s'impose l'image, la métaphore : on perd toute notion de ce qui est image, métaphore ; il semble que ce soit toujours l'expression la plus naturelle, la plus juste, la plus simple, qui s'offre à vous. On dirait vraiment que, selon la parole de Zarathoustra, les choses elles-mêmes viennent à nous, désireuses de devenir symboles (— « et toutes les choses accourent avec des caresses empressées pour trouver place en ton discours, et elles te sourient, flatteuses, car elles veulent voler portées par toi. Sur l'aile de chaque symbole tu voles vers chaque vérité. Pour toi s'ouvrent d'eux-mêmes tous les trésors du Verbe ; tout Être veut devenir Verbe, tout Devenir veut apprendre de toi à parler » —). Telle est mon expérience de l'inspiration ; et je ne doute pas qu'il ne faille remonter à des milliers d'années en arrière, pour trouver quelqu'un qui ait le droit de dire : « C'est aussi la mienne. » —

4.

Je fus malade à Gênes, successivement pendant quelques semaines. Ensuite vint un printemps mélancolique à Rome, où j'acceptai la vie — ce ne fut pas facile. Au fond, j'étais excédé au delà de toute mesure par ce lieu, le plus inconvenant du monde pour le poète de *Zarathoustra* et que je n'avais pas choisi. J'essayai de me libérer. Je voulus me rendre à Aquila, cet endroit qui incarne l'idée contraire de Rome et qui fut fondé par inimitié contre Rome, de même que je fonderai un jour un lieu, en souvenir d'un athée et d'un ennemi de l'église comme il faut, à qui me lie une parenté très proche, le grand empereur de Hohenstaufen Frédéric II. Mais, dans tout cela, il y avait une fatalité. Je fus forcé de revenir. En fin de compte, je me contentai de la *piazza Barbarini*, après que la recherche d'une contrée *anti-chrétienne* m'eut fatigué. Je crains bien que pour échapper autant que possible aux mauvaises odeurs il ne me soit arrivé de m'enquérir, dans le palais même du Quirinal, d'une chambre silencieuse pour un philosophe.

Dans une *loggia* qui domine la *piazza* en question, d'où l'on aperçoit tout Rome et d'où l'on entend mugir au-dessus de soi la *fontana*, ce chant solitaire fut composé, ce chant le plus solitaire qu'il y eut jamais, *le Chant de la Nuit*. A cette époque une mélodie d'une mélancolie indicible hantait mon

esprit. J'en retrouvai le refrain dans ces mots : « Mort d'immortalité... »

Revenu en été à ce lieu sacré où j'avais été touché par le premier éclair lumineux de l'idée de *Zarathoustra*, j'en trouvai la seconde partie. Dix jours suffirent. Dans aucun cas, ni pour le premier, ni pour le troisième et le dernier je n'ai mis davantage.

L'hiver suivant, sous le ciel alcyonien de Nice, qui, pour la première fois, rayonna alors dans ma vie, j'ai trouvé le troisième *Zarathoustra* — et j'avais ainsi terminé. Beaucoup de coins cachés et de hauteurs silencieuses dans le paysage de Nice ont été sanctifiés pour moi par des moments inoubliables. Cette partie décisive, qui porte le titre : *Des vieilles et des nouvelles Tables*, fut composée pendant une montée des plus pénible de la gare au merveilleux village maure Eza, bâti au milieu des rochers. L'agilité des muscles fut toujours la plus grande chez moi lorsque la puissance créatrice était la plus forte. Le *corps* est enthousiasmé. Laissons l'« âme » hors du jeu... On m'a souvent vu danser. Je pouvais alors, sans avoir la notion de la fatigue, être en route dans les montagnes, pendant sept ou huit heures de suite. Je dormais bien, je riais beaucoup. J'étais dans un parfait état de vigueur et de patience.

5.

Abstraction faite de ces œuvres de dix jours, les années de la composition de *Zarathoustra* et surtout les années qui suivirent furent des années de détresse sans égale. On paye chèrement d'être immortel : il faut mourir plusieurs fois durant que l'on est en vie.

Il y a quelque chose que j'appelle la rancune de la grandeur ; tout ce qui est grand, une œuvre, une action, se tourne immédiatement après l'achèvement contre son auteur. Par le fait même qu'il l'a accompli, il devient *faible*, il n'est plus capable de supporter son action, il ne la regarde plus en plein visage. Avoir quelque chose *derrière* soi que l'on n'a jamais pu vouloir, quelque chose où s'attache le nœud dans la destinée de l'humanité... et être dès lors forcé à en supporter le poids !... On en est presque écrasé... La rancune de la grandeur !

Autre chose est l'épouvantable silence que l'on entend

autour de soi. La solitude est enveloppée de sept voiles, rien ne les traverse plus. On vient parmi les hommes, on salue des amis : ce n'est qu'un nouveau désert, car aucun regard ne vous fait signe. Au meilleur cas, on rencontre une sorte de révolte. J'ai constaté une pareille révolte, en une mesure très variable, mais presque de la part de chacun de ceux qui me touchaient de près. Il semble que rien n'offense plus que de faire observer brusquement qu'il y a une distance. Les natures *nobles* qui ne savent pas vivre sans aussi vénérer sont rares.

Il y a une troisième chose encore, c'est cette absurde irritabilité de la peau à l'égard des petites piqûres. On éprouve une sorte de détresse devant toutes les petites choses. Cela semble tenir à cet énorme gaspillage de toutes les forces défensives qui est une des conditions de toute action *créatrice*, toute action qui tire son origine de ce qu'il y a de plus particulier, de plus intime, de plus profond. Les *petites* capacités défensives sont ainsi abolies en quelque sorte ; elles ne sont plus alimentées.

J'ose encore indiquer que l'on digère plus mal, que l'on n'aime pas à se mouvoir, que l'on est exposé aux sensations de froid et aux sentiments de méfiance, — car la méfiance n'est dans beaucoup de cas qu'une erreur étiologique. Me trouvant un jour dans un état semblable, l'approche d'un troupeau de vaches provoqua chez moi le retour de sentiments plus doux et plus humains, avant même qu'il ne fût possible de l'apercevoir. *Cela* communique de la chaleur...

6.

Cette œuvre est absolument à part. Ne parlons pas ici des poètes. Il se peut que jamais rien n'ait été créé avec une pareille abondance de force. Ma conception du « dionysien » devint ici un *acte d'éclat*. Evalué à sa mesure tout le reste des actions humaines apparaît comme pauvre et sans liberté. Qu'un Gœthe, un Shakespeare ne sauraient respirer seulement un instant dans cette atmosphère de passion formidable et d'altitude vertigineuse ; que Dante, si on le compare à Zarathoustra, n'est qu'un croyant, et non point quelqu'un qui *crée* d'abord la vérité, un esprit *qui domine le monde*, une fatalité — ; que les poètes des *Veda* sont des prêtres, indignes même de

dénouer les cordons des sandales de Zarathoustra : tout cela n'est pas encore grand'chose et ne donne pas une idée de la distance, de la solitude *azurée* où vit cette œuvre.

Zarathoustra possède un droit éternel à dire : « Je forme des cercles autour de moi et des frontières sacrées ; le nombre diminue sans cesse de ceux qui montent avec moi sur des montagnes toujours plus hautes, — j'élève une chaîne de montagnes avec des sommets toujours plus sacrés. » Que l'on réunisse le souffle et la qualité des âmes les plus hautes, à elles toutes elles n'auraient pas été capables de produire un seul discours de Zarathoustra. L'échelle est immense, où il monte et descend, il a vu plus loin, il a voulu aller plus loin, il a *pu* aller plus loin qu'aucun homme au monde. Il contredit, avec chacune de ses paroles, cet esprit le plus affirmatif qu'il y ait ; en lui toutes les contradictions sont liées pour une unité nouvelle. Les forces les plus hautes et les plus basses de la nature humaine, ce qu'il y a de plus doux, de plus léger et de plus terrible, jaillit d'une seule source avec une immortelle certitude. Jusque-là on ne savait pas ce que c'était que la hauteur, ce que c'était que la profondeur : on savait encore moins ce que c'était que la vérité. Il n'y a pas un instant, dans cette révélation de la vérité, qui ait déjà été deviné, par anticipation, par un de ceux qui sont les plus grands. Avant *Zarathoustra*, il n'existait pas de sagesse, pas de recherche de l'âme, pas d'art de la parole ; ce qui paraît le plus proche, ce qui paraît le plus vulgaire parle ici de choses inouïes. La sentence tremble de passion, l'éloquence est devenue musique ; des foudres sont lancés vers des avenirs qui n'ont pas encore été devinés. La plus puissante force imaginative qui a jamais existé est pauvreté et jeu d'enfant, si on la compare à ce retour de la langue à la nature même de l'image.

Voyez comme Zarathoustra descend de sa montagne pour dire à chacun les choses les plus bienveillantes ! Voyez de quelle main délicate il touche même ses adversaires, les prêtres, et comme il souffre avec eux, d'eux-mêmes. — Ici, à chaque minute, l'homme est surmonté, l'idée du « Surhumain » est devenu ici la plus haute réalité. Dans un lointain infini, tout ce qui jusqu'à présent a été appelé grand chez l'homme, se trouve *au-dessous* de lui. Le caractère alcyonien, les pieds légers, la coexistence de la méchanceté et de l'impétuosité et

tout ce qu'il y a encore de typique dans la figure de Zarathoustra, n'a jamais été rêvé comme attribut essentiel de la grandeur.

Zarathoustra se considère précisément, dans ces limites de l'espace dans cet accès facile pour les choses les plus contradictoires, comme l'*espèce supérieure de tout ce qui est;* et si l'on veut écouter comment il définit cela, on renoncera à vouloir chercher son égal :

L'âme qui a la plus longue échelle et qui peut descendre le plus bas,

— l'âme la plus vaste qui peut courir, au milieu d'elle-même s'égarer et errer le plus loin, celle qui est la plus nécessaire, qui se précipite par plaisir dans le hasard,

— l'âme qui est, qui plonge dans le devenir ; l'âme qui possède, qui veut *entrer dans le vouloir et dans le désir,*

— l'âme qui se fuit elle-même et qui se rejoint elle-même dans le plus large cercle; l'âme la plus sage que la folie invite le plus doucement,

— l'âme qui s'aime le plus elle-même, en qui toutes choses ont leur montée et leur descente, leur flux et leur reflux. — —

Mais ceci est précisément l'idée même de Dionysos. Une autre considération conduit également à cette idée. Le problème psychologique dans le type de Zarathoustra est formulé de la façon suivante: comment celui qui s'en tient à un suprême degré de négation, qui *agit* par négation, en face de tout ce qui jusqu'à présent a été affirmé, peut être malgré cela le plus léger et le plus lointain, — Zarathoustra est un danseur —; comment celui qui procède à l'examen le plus dur et le plus terrible de la réalité, qui a imaginé les « idées les plus profondes » n'y trouve néanmoins pas d'objection contre l'existence et pas même contre l'éternel retour de celle-ci, comment il y trouve même une raison pour *être lui-même* l'éternelle affirmation de toutes choses, « dire *oui* et *amen* d'une façon énorme et illimitée »... « Je porte dans tous les gouffres mon affirmation qui bénit... » *Mais, ceci, encore une fois, c'est l'idée même de Dionysos.*

7.

Quel langage parlera un pareil esprit, lorsqu'il se parle à lui-même? Le langage du *dithyrambe.* Je suis l'inventeur du

dithyrambe. Que l'on écoute donc comment Zarathoustra se parle à lui-même, *avant le lever du soleil* (III, p. 234). Un pareil bonheur d'émeraude, une pareille tendresse divine, avant moi n'avait pas encore trouvé son expression. Même la plus profonde tristesse, chez un pareil Dionysos, se transforme en dithyrambe. Je veux en donner pour preuve *le Chant de la Nuit*, — la plainte immortelle d'être condamné par l'abondance de la lumière et de la puissance, par sa propre nature *solaire*, à ne pas aimer.

Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.

Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever la voix. Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même le langage de l'amour.

Je suis lumière : ah ! si j'étais nuit ! Mais ceci est ma solitude d'être enveloppé de lumière.

Hélas ! que ne suis-je ombre et ténèbres ! Comme j'étancherais ma soif aux mamelles de la lumière !

Et vous-mêmes, je vous bénirais, petits astres scintillants, vers luisants du ciel ! et je me réjouirais de la lumière que vous me donneriez.

Mais je vis de ma propre lumière, j'absorbe en moi-même les flammes qui jaillissent de moi.

Je ne connais pas la joie de ceux qui prennent ; et souvent j'ai rêvé que voler était une volupté plus grande encore que de prendre.

Ma pauvreté, c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; ma jalousie, c'est de voir des yeux pleins d'attente et des nuits illuminées de désir.

O misère de tous ceux qui donnent ! O obscurcissement de mon soleil ! O désir de désirer ! O faim dévorante dans la satiété !

Ils prennent ce que je leur donne : mais suis-je en contact avec leurs âmes ? Il y a un abîme entre donner et prendre ; et le plus petit abîme est le plus difficile à combler.

Une faim naît de ma beauté : je voudrais faire du mal à ceux que j'éclaire ; je voudrais dépouiller ceux que je comble

de mes présents : — c'est ainsi que j'ai soif de méchanceté.

Retirant la main, lorsque déjà la main se tend ; hésitant comme la cascade qui dans sa chute hésite encore : — c'est ainsi que j'ai soif de méchanceté.

Mon opulence médite de telles vengeances : de telles malices naissent de ma solitude.

Mon bonheur de donner est mort à force de donner, ma vertu s'est fatiguée d'elle-même et de son abondance !

Celui qui donne toujours court le danger de perdre la pudeur ; celui qui toujours distribue, à force de distribuer, finit par avoir des callosités à la main et au cœur.

Mes yeux ne fondent plus en larmes sur la honte des suppliants ; ma main est devenue trop dure pour sentir le tremblement des mains pleines.

Que sont devenus les larmes de mes yeux et le duvet de mon cœur ? O solitude de tous ceux qui donnent ! O silence de tous ceux qui luisent !

Bien des soleils gravitent dans l'espace désert : leur lumière parle à tout ce qui est ténèbres, — c'est pour moi seul qu'ils se taisent.

Hélas ! telle est l'inimitié de la lumière pour ce qui est lumineux ! Impitoyablement, elle poursuit sa course.

Injustes au fond du cœur contre tout ce qui est lumineux, froids envers les soleils — ainsi tous les soleils poursuivent leur course.

Pareils à l'ouragan, les soleils volent le long de leur voie ; c'est là leur route. Ils suivent leur volonté inexorable ; c'est là leur froideur.

Oh ! c'est vous seuls, êtres obscurs et nocturnes, qui créez la chaleur par la lumière ! Oh ! c'est vous seuls qui buvez un lait réconfortant aux mamelles de la lumière.

Hélas ! la glace m'environne, ma main se brûle à des contacts glacés ! Hélas ! la soif est en moi, une soif altérée de votre soif !

Il fait nuit : hélas ! pourquoi me faut-il être lumière ! et soif de ténèbres ! et solitude !

Il fait nuit : voici que mon désir jaillit comme une source, — mon désir veut élever la voix.

Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fon-

taines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux. —

8.

De pareilles choses n'ont jamais été écrites, jamais été senties, jamais été souffertes : ainsi souffre un dieu, un Dionysos. La réponse à un pareil dithyrambe de l'isolement où se trouve le soleil en pleine lumière pourrait être donnée par Ariane... Qui donc sait en dehors de moi ce que c'est qu'Ariane !... De toutes ces énigmes personne ne pouvait jusqu'à présent donner la clef; je doute même que quelqu'un y vit jamais une énigme.

Zarathoustra détermine une fois avec sévérité sa tâche et c'est aussi la mienne! Il ne faut pas se tromper au sujet de la signification précise de cette tâche : Zarathoustra est *affirmatif* jusqu'à justifier aussi tout le passé, jusqu'à faire le salut du passé.

Je marche parmi les hommes, comme parmi les fragments de l'avenir, de cet avenir que je vois.

Et à cela se réduit mon effort que je parvienne à réunir et à recomposer ce qui est fragment, et énigme et épouvantable hasard ?

Et comment supporterai-je d'être homme, si l'homme n'était pas aussi poète et devineur d'énigme et sauveur du hasard ?

Sauver tout le passé *et transformer tout « ce qui était » pour en faire « ce qui devrait être », c'est cela seul que je pourrais appeler le salut.*

En un autre passage Zarathoustra détermine aussi sévèrement que possible ce qui, pour lui, pourrait seul être « l'homme », — non point un objet d'amour ou même de pitié — Zarathoustra s'est aussi rendu maître du *grand dégoût* que lui inspire l'homme : l'homme est pour lui une chose informe, une matière, une laide pierre qui a besoin du statuaire :

Ne plus vouloir, *et ne plus* évaluer, *et ne plus* créer! *ô que cette grande lassitude reste toujours loin de moi.*

Dans la recherche de la connaissance, ce n'est encore que la joie de la volonté, la joie d'engendrer et de devenir que je

sens en moi, et s'il y a de l'innocence dans ma connaissance, c'est parce qu'il y a en elle de la volonté d'engendrer.

Cette volonté m'a attiré loin de Dieu et des Dieux; qu'y aurait-il donc à créer, s'il y avait des Dieux?

Mais mon ardente volonté de créer me pousse sans cesse vers les hommes; ainsi le marteau est poussé vers la pierre.

Hélas! ô hommes, une statue sommeille pour moi dans la pierre, la statue des statues! Hélas! pourquoi faut-il qu'elle dorme dans la pierre la plus affreuse et la plus dure?

Maintenant mon marteau frappe cruellement contre cette prison. *La pierre se morcelle: que m'importe?*

Je veux achever cette statue: car une ombre m'a visité — la chose la plus silencieuse et la plus légère est venue auprès de moi!

La beauté du Surhumain m'a visité comme une ombre. Hélas, mes frères! Que m'importent encore — les Dieux!...

Je fais ressortir un dernier point de vue. Le passage que j'ai souligné m'en fournit le prétexte. Pour une tâche dionysienne, la dureté du marteau, *la joie même de la destruction*, font partie, de la façon la plus décisive, des conditions premières. L'impératif « devenez durs! », la certitude fondamentale *que tous les créateurs sont durs*, voilà le véritable signe distinctif d'une nature dionysienne. —

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

(*A suivre.*)

RUDOLPH EUCKEN

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

—

I

Le Prix Nobel de littérature vient d'être attribué à un philosophe allemand très célèbre dans les pays germaniques, mais parfaitement inconnu chez nous, ayons le courage de le dire. Je crois même que le nom d'Eucken n'avait jamais été prononcé dans notre presse parisienne. C'est là cependant un des plus profonds penseurs de ce temps-ci, un philosophe dans toute l'acception de ce mot, dont on fait parfois un si étrange abus. Et c'est aussi un admirable écrivain dont les œuvres bénéficieraient sans aucun doute, en France comme en Allemagne, de la sympathie et des suffrages du public lettré. Car le trait caractéristique de son talent, c'est qu'il demeure accessible à tous, d'une clarté qui n'exclut nullement la profondeur, d'un agrément qui ne diminue en rien sa haute valeur spéculative. Ce métaphysicien d'un génie authentique, et qui continue la tradition des Maîtres de la philosophie allemande, l'œuvre sublime et bienfaisante de Kant, l'immortel fondateur de la philosophie moderne, de Hegel, de Fichte, de Schelling, de Herbert, de Schopenhauer, de Hartmann, de Lotze, de Paulsen, de tant d'autres penseurs de célébrité universelle — ce disciple fervent de la haute spéculation est en même temps un poète, un moraliste d'une rare éloquence, un littérateur du talent le plus fin et le plus délicat.

Chez Eucken, pas trace de pédantisme, d'obscurité prétentieuse : rien de cette phraséologie qui rend si difficile et si aride aux profanes la lecture de bien des chefs-d'œuvre philosophiques. Le noble rêveur qui a écrit sur le but et le sens de la vie tant de pages inoubliables, toutes frémissantes de lyrisme et d'émotion sincère, est un de ceux qui voudraient réconcilier la science de l'Absolu avec les exigences de la réalité et les tendances de l'âme moderne ;il voudrait vivifier, mo-

derniser cette admirable aspiration de l'esprit humain vers les Premiers Principes qui s'appelle la métaphysique et que la foule ignore. Ignorance qui n'est pas sans excuses. Car telle que l'ont pratiquée bien des philosophes de tout premier ordre, elle demeure inabordable aux profanes, aux lecteurs non initiés à ses sublimes et un peu mystérieuses beautés.

Mais chez Eucken, comme chez Schopenhauer en Allemagne ou chez Alfred Fouillée en France, la philosophie s'adresse à tous, et elle se sert d'autres moyens d'expression; elle aspire à un autre idéal. Sans s'abaisser aux procédés oratoires, à la sensiblerie un peu niaise de certaine école du bon sens, ou d'un éclectisme de mauvais aloi, elle prête de l'intérêt aux problèmes dont la métaphysique cherche la solution depuis des siècles, elle les étudie en répandant dans ces hautes régions spéculatives des flots de clarté et d'éloquence, en y apportant de la passion, de l'émotion, du pittoresque, le frisson même et la séduction de la vie réelle, avec ses joies si brèves et ses douleurs infinies.

II

Eucken est un philosophe de très grande valeur, un véritable métaphysicien. Comme tout penseur digne de ce nom, il a édifié un nouveau système de l'Univers, il a construit une doctrine de l'Absolu, une de ces vastes synthèses qui embrassent la Totalité de l'Etre et de la Pensée et où les problèmes importants entre tous, ceux des origimes et des fins ultimes, des destinées et des causes premières, reçoivent une solution originale. Le philosophe, grand ou petit, y aspire tout au moins, et l'Universel étant sa spécialité, on ne saurait jamais lui reprocher de trop vastes ou trop grandes ambitions. Surtout lorsque celles-ci sont justifiées, comme chez Eucken, par les qualités les plus rares de pénétration philosophique. Oui, certes, le regard pénétrant de cet illustre penseur est de ceux qui peuvent embrasser les perspectives illimitées de l'Infini et de l'éternité — il est vraiment un de ces élus de la pensée humaine qui contemplent les choses sous l'aspect de l'éternité, *sub specie æterni*, comme disaient les philosophes du bon vieux temps.

Nous ne tenterons même pas toutefois d'étudier ici le système philosophique de Eucken, ni d'en indiquer les lignes

essentielles à nos lecteurs. Ce serait presque impossible dans cet article de revue; que le lecteur se rassure, il ne trouvera donc pas ici un examen, forcément superficiel, de l'activisme, c'est sous ce nom que le système de M. Eucken est connu dans le monde de la spéculation métaphysique. Remarquons cependant, car ce détail n'est point sans intérêt que l'éminent philosophe a trouvé lui-même, très récemment, ce mot d'activisme, et qui, avouons-le, n'apporte pas de bien vifs éclaircissements aux profanes, dans un ouvrage intitulé : *Esquisse d'une nouvelle conception de la destinée* (Die Grundlinien einer neuen Lebensanschaung). Ce terme d'activisme résume en effet, à un point de vue de synthèse très vague, l'essence même de sa philosophie, celle-ci étant avant tout une éthique, une morale, une doctrine de vie se confondant avec la synthèse métaphysique qui en est l'armature et le fondement.

Et le volume en question, qui date vraiment d'hier, puisqu'il a paru en 1907, exprime les idées, les tendances et le but du philosophe. C'est une œuvre capitale, une des plus fortes et des plus remarquables productions de la philosophie moderne en général.

Cette doctrine fondamentale a été développée avec plus de détails encore dans un volume publié cette année même et intitulé : *Introduction à une philosophie de la vie spirituelle*. Mais avant ces ouvrages qui fixent d'une manière définitive la pensée du Maître, il avait écrit déjà de nombreux essais d'une très grande valeur littéraire et philosophique. Parmi les plus importants nous citerons :

L'Unité de l'action et de la pensée, un des premiers livres de M. Eucken, qui date de 1888, car l'éminent écrivain exerce son activité de professeur et de philosophe depuis un quart de siècle, *les Tendances morales du temps présent*, *la Vérité de la Religion*, *la Lutte pour la conquête d'une vie spirituelle*, et surtout son plus célèbre ouvrage, celui qui l'a rendu populaire dans toute l'Allemagne et qui a bénéficié d'un immense succès de vente, tel que bien peu de livres philosophiques, même au pays de Kant, peuvent s'en enorgueillir; nous voulons parler de cet admirable travail : *la Conception de la vie chez les grands penseurs*, véritable monument d'érudition, de sagesse profonde, d'éloquence et de talent créateur.

Le succès de ce chef-d'œuvre, car il a droit à ce titre, a été

aussi légitime qu'intéressant et l'on aurait dû nous le faire connaître depuis longtemps.

III

A tous les points de vue, on le voit, le choix de ceux qui distribuent les prix Nobel, dont la liste annuelle est impatiemment attendue comme un événement européen, doit être hautement approuvé. Tout d'abord, pour la première fois un philosophe en bénéficie et c'est là une victoire dont la science suprême qui enseigne à ses adeptes le mépris des biens périssables et des choses extérieures n'avait nullement besoin, mais qui réjouira quand même tous ceux qui trouvent dans ces régions supérieures de contemplation et de labeur intellectuel un refuge contre les peines de la vie et l'injustice des destinées. Nous espérons que l'année prochaine M. Alfred Fouillée, qui représente avec tant d'autorité et de génie la tradition philosophique française au jugement du monde entier, bénéficiera à son tour du prix que vient d'obtenir M. Eucken et si la victoire de ce dernier nous fait obtenir enfin une traduction des œuvres maîtresses du célèbre philosophe allemand, nous aurons vraiment toutes les raisons possibles de partager la joie désintéressée que manifestent en ce moment les élèves et les admirateurs de l'illustre professeur d'Iéna.

Il est impossible, si l'on veut rendre justice aux efforts et aux résultats acquis d'une aussi belle carrière de penseur et d'écrivain, il est impossible, même dans une brève étude, de ne pas en signaler tout au moins deux tendances essentielles. Elles suffisent à caractériser le talent de M. Eucken, à lui assigner une place particulière dans le mouvement des idées contemporaines et surtout à nous faire comprendre en quoi et pourquoi l'action morale qu'il exerce sur l'élite de la société européenne fut bienfaisante au possible. Nous attachons, pour notre part, une importance très grande à ces deux tendances initiales de la méditation et du labeur intellectuels d'un admirable idéaliste et qui a mieux servi la cause de la haute spéculation que les critiques dont l'ardeur platonicienne se manifeste surtout dans les injures qu'ils prodiguent à Hæckel, le plus illustre représentant du matérialisme moderne, car le monisme, encore très à la mode dans certains milieux, n'est pas autre chose sous une étiquette nouvelle qu'un matérialisme

des plus vulgaires, ce qui n'empêche point l'auteur de ces lignes, en condamnant les doctrines de Haeckel et de son école, d'admirer son talent; nous sommes pourtant des partisans résolus du dualisme et le monisme nous a toujours semblé un aberration métaphysique déplorable, mais les insultes adressées à un adversaire ne servent que sa cause et discréditent la nôtre : Eucken, qui est le collègue de Haeckel à l'université d'Iéna, l'a compris et avec un tact parfait a toujours soigneusement évité cette faute.

IV

L'auteur de *l'Introduction à une vie spirituelle* est un des rares philosophes qui aient eu le courage de revendiquer nettement les droits et la suprématie de la métaphysique. Et l'ontologie, la recherche des causes premières et des fins ultimes, de l'essence du monde et de l'énigme de l'univers, toute doctrine de l'absolu, la métaphysique, pour l'appeler de son nom démodé, n'est-ce point la philosophie elle-même ? La confondre avec une synthèse des résultats acquis par les sources particulières, ou bien avec une aride critique de nos facultés de connaître et des lois de l'intelligence humaine, ainsi que l'exigent certains néo-kantiens qui dénaturent d'ailleurs les intentions, sinon la doctrine officielle du Maître suprême (Kant, en effet, n'a jamais nié la raison d'être ni la grandeur bienfaisante de la métaphysique, au contraire), c'est limiter arbitrairement le domaine de la méditation philosophique ; ayons même le courage de le dire, c'est prononcer l'arrêt définitif qui condamne la philosophie. Non, mille fois non, la science admirable qui, seule, peut nous donner une explication de l'Univers, n'est pas et ne doit pas être tributaire du point de vue partiel des sciences isolées. Elle a son royaume, son empire, qui est celui de l'infini, et de l'éternité, et c'est en vain que l'agnosticisme contemporain prétend nous en interdire l'accès. Guidée par la pure et glaciale lumière de l'impérissable philosophie, l'âme humaine peut pénétrer encore dans les régions mystérieuses de l'Absolu; c'est à l'instinct métaphysique qu'il appartient d'accomplir cette tâche définitive qui couronne et achève l'édifice grandiose, toujours inachevé, du génie humain. Et certes en réalisant ce labeur gigantesque, l'âpre et sublime philosophie tient compte et se souvient des résultats

obtenus par les sciences, mais elle ne leur emprunte rien, pas un procédé intellectuel, pas un motif d'inspiration, pas une arme dans le redoutable combat pour la conquête de la vérité. Car le dilemme se pose et s'exprime, chez Rudolph Eucken, avec une admirable et inquiétante netteté : ou bien la philosophie doit apporter au monde quelque chose d'essentiellement nouveau,ou bien elle doit disparaître à jamais, cédant la place, une fois pour toutes, au génie scientifique qui saura bien,avec ses ressources nombreuses,coordonner les résultats acquis des méthodes expérimentales. Mais celles-ci reconnaissent leur impuissance, aussitôt qu'on les met en demeure de remplacer la noble souveraine d'autrefois, l'antique philosophie sans cesse exilée, persécutée et proscrite, mais qui seule peut nous conduire encore au pays merveilleux des choses éternelles.

Elle en franchit toujours le seuil redoutable comme au temps de Platon, de Plotin, des mystiques d'Alexandrie ou des grands philosophes allemands du dix-neuvième siècle; avec des penseurs comme Rudolph Eucken elle retrouve enfin les traditions glorieuses léguées, jadis, à l'humanité captive par le grand idéaliste qui guidait les intelligences affranchies du monde antique vers de nouveaux destins. La philosophie a sa méthode, ses principes, ses procédés d'investigation ; son génie propre de dialectique et d'intuition pénétrant au delà du monde des phénomènes et des vaines apparences jusqu'à ces régions fantastiques des choses en soi, des vérités premières, des noumènes de Kant. Et si l'illustre fondateur du criticisme a cru que ce monde supérieur n'était pour nous qu'une vérité transcendantale, et par cela même nous demeurait inaccessible, il s'est trompé, ou plutôt il exprima mal sa pensée. Il s'agit de mieux la comprendre, de la réaliser. La philosophie digne de ce nom n'a pas et ne peut pas avoir d'ambition, l'existence même de l'instinct métaphysique en est la meilleure preuve. Ces constatations n'impliquent aucune méfiance à l'égard des sciences particulières, et Eucken dédaigna toujours les vaines déclamations sur la prétendue faillite de la science. La science ne peut faillir à ses promesses, puisqu'elle n'étudiera jamais que des fragments de la réalité, puisqu'elle ne s'engage jamais à en fournir le synthèse et l'image totale.

La deuxième caractéristique de la philosophie d'Eucken, en tant que système de l'univers et doctrine de vie, demeure cepen-

dant en une corrélation évidente avec la théorie que nous avons essayé de résumer brièvement. De même que la métaphysique s'inspire d'une intuition de l'Absolu inaccessible au contrôle superficiel des sciences expérimentales, de même qu'elle doit échapper aux lois d'airain du déterminisme universel, indéniable dans le monde d'apparences où nous vivons notre exil, mais qui ne saurait atteindre les régions lumineuses de l'au-delà, de même, pour tout idéalisme conséquent et lucide, toutes les formes de l'activité et de la vie humaine ne peuvent être comprises que comme la manifestation d'un esprit qui les anime, qui les conçoit en les réalisant. Dans toutes les conquêtes du genre humain, la religion, les lettres, la science, l'industrie, la vie politique, les mœurs et les institutions, dans la méditation du génie individuel ou dans le bruit de la cité, une réalité supérieure dont nous subissons tous l'influence invisible, s'exprime et prête aux phénomènes sociaux une unité et une sanction qui seule permet de comprendre et d'absoudre le mystère des destinées humaines.

Il n'y a pas, et il ne peut pas y avoir de morale positiviste, de droit naturel ou d'éthique scientifique. Dans le domaine, important entre tous, de la vie morale, de ce que Kant appelait la primauté de la raison pratique, cette faillite totale, non pas de la science, mais du positivisme, du matérialisme et du monisme moderne, apparaît indéniable et certaine. Du moment que le monde matériel n'a pas son origine dans une réalité supérieure, du moment que le mirage de l'histoire et l'évolution des siècles ne sont pas le reflet d'une vie de l'esprit qui développe ses idées éternelles, au sens platonicien du mot, sous le vivant symbole des faits et des événements extérieurs, si vous n'admettez pas les thèses initiales de l'idéalisme, tout s'écroule, dans l'ordre social aussi bien que dans les profondeurs de la conscience individuelle. Il n'y a plus, dès lors, ni droit positif, ni progrès véritable, ni moralité possible. Quelle autorité attribuerez-vous à des impératifs catégoriques dont vous avouez vous-même le caractère purement relatif et temporaire d'utilité sociale : sur quelle base pourra s'appuyer l'influence qu'ils exercent, l'autorité qu'ils revendiquent ?

Il faut choisir, dans ce grand débat ouvert depuis tant de siècles, il faut prendre parti. Ou bien admettre l'anarchie, le nihilisme absolu, le bien fondé de l'égoïsme le plus féroce,

l'existence unique, dans les abîmes de l'Etre, à la source même de la vie, d'une force aveugle qui se manifeste déjà tout entière aux jeux décevants et cruels de la Nature ennemie. Ou bien, s'élevant au-dessus du monde de souffrances et d'épreuves, au-dessus du déterminisme et de la civilisation purement humaine, retrouver en tout et partout, dans le monde matériel comme dans le monde moral, dans l'Ame ou dans la Nature, dans l'Esprit libre ou l'univers visible, un élément surnaturel, vraiment Divin où tout ce qui est la grandeur, la fierté, la noblesse et l'espoir de l'humanité possède son fondement et sa raison d'être. Ce monde nouménal, comme le désignait Kant, ce royaume des idées éternelles de Platon, dont les harmonies secrètes des mondes innombrables poursuivant leur pèlerinage cosmique aux routes de l'Infini attestent l'existence aussi bien que le miracle de la loi morale et de l'instinct social palpitant dans une pauvre âme humaine, demain évanouie — ce monde des causes premières, de l'Esprit créateur, la philosophie nous en enseigne le chemin désappris, et l'activité du genre humain sous toutes ses formes, même dans son aspiration invincible au Bonheur, image de l'absolu, y cherche sa justification et ses motifs d'espérance.

Le postulat sur lequel repose tout le système de Rudolphe Eucken, et dont il se déduit avec toute la netteté d'une dialectique digne de Hegel, ce génie philosophique jadis triomphant, si injustement oublié aujourd'hui, cette découverte d'éléments absolus au sein de l'existence, cette croyance en un Idéal de perfection que dérobent à nos yeux les tristesses innombrables du monde d'ici-bas, mais que l'humanité doit prendre pour modèle, n'est-ce point, d'autre part, une des vues immuables, un des principes fondamentaux du mysticisme? Et ne faut-il pas voir en lui tout simplement un mystique dont la doctrine de vie peut produire l'impression d'un vivant anachronisme?

La réponse que l'on doit faire à cette objection des adversaires de Eucken ne peut être qu'affirmative, mais elle n'implique dans notre esprit nul blâme, aucune réserve méprisante.

Oui, certes, l'éminent philosophe d'Iéna est un mystique comme tous ceux qui proclament la réalité transcendante d'un principe spirituel dans les fondements de l'univers et dans l'évolution de l'humanité, reflet de l'Esprit divin qui a créé le

monde et que le monde cherche en vain, qu'il retrouvera peut-être un jour.

Mais depuis quand le mysticisme est-il donc exclu de la philosophie?

N'y a-t-il point droit de cité depuis des siècles ; n'exprime-t-il pas à la fois une des tendances initiales de l'esprit humain et une des solutions essentielles du problème philosophique? Oui, certes, encore une fois, Eucken est un mystique, comme le grand penseur qui conduisait jadis les âmes avides de vérité au Banquet éternel, comme Plotin, cet incommensurable génie, et tant d'illustres métaphysiciens de l'Ecole d'Alexandrie, comme Boehme et Malebranche, comme Kant enfin, le célèbre fondateur de la philosophie moderne, en qui l'on s'obstine à ne voir qu'un génie catégoriste et qui, par sa distinction profonde des phénomènes et des choses en soi, par le dualisme admirable qu'il implique, désigna une fois pour toutes à la Science et à la Foi les limites de leur empire et de leur influence réciproque. Ce titre de croyant, de mystique sincère, l'éminent professeur le revendique avec orgueil. — Pour s'en convaincre, on n'a qu'à relire les pages d'une définitive beauté consacrées par lui à la religion chrétienne. Eucken respecte et glorifie le christianisme comme la plus sublime des croyances, précisément parce qu'elle nous enseigne que Dieu se fit homme, afin que l'homme fût sauvé et se rapprochât, un jour, au terme de l'évolution universelle, de la Divinité. Toute la philosophie de Eucken, avec les éléments nombreux et divers dont elle se compose, est non seulement religieuse et mystique, mais chrétienne d'inspiration.

Le monde idéal vers lequel nous conduit le philosophe, ce monde dont l'affirmation est chez Eucken le résultat logique du développement de sa pensée, des prémisses d'un système de l'univers parfaitement homogène et rationnel dans son mysticisme même (l'Allemagne, depuis les grandes constructions métaphysiques de la première moitié du XIXe siècle, n'en avait pas produit de plus grandiose), ce monde à venir n'est-il point en somme le paradis mystique des chrétiens dignes de ce nom? La vie mystique, le bonheur ineffable que promet M. Eucken aux races futures offre de frappantes analogies avec la béatitude accordée aux élus de l'Eglise triomphante. Et que le philosophe platonicien, le célèbre idéaliste d'Iéna ait obtenu

le prix Nobel, cette aumône bruyante que le monde moderne réserve aux grands artistes ou aux savants dont leurs contemporains apprennent souvent l'existence en même temps que l'éphémère victoire, Eucken et non pas son rival et adversaire, Ernest Haeckel, voilà qui est un signe des temps.

STANISLAS RZEWUSKI

LES SOUTIENS DE L'ORDRE [1]

—

VI

Comme l'abbé Picquenet regagnait son appartement, fort troublé par les événements de la matinée, il entendit des rires dans une pièce voisine, et le bruit de pieds retombant rythmiquement sur le parquet. Les demoiselles de La Musardière, en pensant à la prochaine fête de nuit, manifestaient leur contentement : elles levaient la jambe.

M. l'abbé Picquenet ouvrit tout grands les yeux, puis les ferma, et courut s'enfermer dans sa chambre, où il demeura jusqu'à l'heure du déjeuner, dans la colère et dans la honte.

Il se dit qu'il lui faudrait, quelque jour, se décider à causer sérieusement avec le comte de l'éducation que se donnaient ses filles. Il s'était déjà, mais en vain, étendu le long de deux sermons à la chapelle sur les devoirs de la femme chrétienne. A la sortie, ces dames l'avaient même complimenté :

— Vous êtes, s'était écriée Mme de La Musardière, un prêtre édifiant. Si nous suivions vos conseils, nous deviendrions saintes.

Mme de La Musardière avait prononcé ces paroles avec l'accent de la plus sincère conviction, tandis que les demoiselles de La Musardière paraissaient elles-mêmes l'approuver de tous leurs regards.

Cependant, le lendemain, elles recommençaient à mener une vie frivole. La comtesse, étendue sur sa chaise longue, continuait de feuilleter des romans, tandis que ses filles s'ébattaient au tennis.

Il n'existait pas de jeu de tennis, dans les environs, aussi fréquenté que celui des La Musardière. Là, venaient les demoiselles de La Goize, dont la mère était musicienne, et composait des polkas pour les soirées de Vince ; les du Rosset, qui habitaient à un quart d'heure du château, et dont le chef de famille, le marquis du Rosset, collectionnait des timbres-poste.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 276.

Les parties de tennis finissaient par des goûters auxquels participaient toujours des officiers du régiment de cavalerie de Vince, qui s'arrêtaient au château pour serrer la main de M. de La Musardière et saluer Madame.

Les deux plus assidus étaient le lieutenant Fouilloux et le lieutenant de Larmance. Le premier, petit et maigre, d'une taille non sans élégance, possédait un visage de valet. Le second, grand et élancé, avait de belles moustaches noires, avec cette beauté d'homme à aventures, qui considère l'amour qu'il donne comme paiement de celui qu'il reçoit. Si le nom du premier était vulgaire et inharmonieux, sa fortune lui permettait du moins de fréquenter son camarade de Larmance, qui n'avait d'autres richesses que la beauté du sien.

Les de La Musardière recevaient le lieutenant de Larmance parce qu'il portait une couronne de vicomte, et le lieutenant Fouilloux était gracieusement admis, parce qu'il se trouvait être l'ami du lieutenant de Larmance. Madame et Monsieur de La Musardière ne disaient jamais : « Le lieutenant de Larmance et le lieutenant Fouilloux sont venus. » Mais quand ils disaient : « Le lieutenant de Larmance est ici », cela signifiait que le lieutenant Fouilloux s'y trouvait également.

Entre tous les jeunes hommes qui fréquentaient au château, les demoiselles de La Musardière n'avaient pas tardé à considérer, chacune de façon particulière, chacun des deux officiers. Bien que Fouilloux eût un visage vulgaire, il affectait de la distinction dans les manières, savait ramasser avec grâce une balle, et la souplesse de ses mouvements témoignait de celle de ses reins. De Larmance avait des gestes d'une paresse voluptueuse et promenait sur toutes choses des yeux fatigués d'amour.

Un jour, il dit à Christine de La Musardière qu'il voulait se marier. Ils se comprirent. Le soir, tandis que M. de La Musardière et l'abbé causaient politique, et que Madame, un roman dans les mains, s'endormait, Lucile et Christine s'entretenaient des qualités des deux lieutenants. Quelquefois, l'après-midi, après une partie de tennis chaudement disputée, elles se reposaient avec eux de la fatigue du jeu, par une promenade pleine de lenteur dans les allées du parc. Ils se confiaient quelles fleurs ils préféraient, ou bien de Larmance faisait des tirades héroïques sur la cavalerie et l'ivresse ressentie dans

les charges. Fouilloux se montrait plus sentimental. Quand il quittait son sentimentalisme, c'était pour prouver sa grande force physique. Alors, il soulevait des pierres grosses comme des rochers. Une fois, il fit toucher ses biceps à Mlle Lucile de La Musardière, qui en éprouva de l'admiration. Chez ces guerriers restés collégiens, subsistait un grand enfantillage. Un jour, Fouilloux et Lucile imaginèrent de correspondre ; il lui écrivait des lettres qu'il cachait sous une pierre, et chaque fois qu'elle en allait cueillir une, elle en mettait pour lui une autre à la place. Cela rappelait au lieutenant Fouilloux ses premières amours avec une modiste alors qu'il terminait sa rhétorique, et aimait la poésie.

L'abbé Picquenet ne connaissait pas ces intrigues, mais il pensait que, du moins, elles étaient possibles.

Un matin, il rencontra M. de La Musardière qui considérait les carpes de l'étang, C'était par un matin doux, calme et bleu. Un frisson agitait la surface de l'eau où des bulles montaient. Le comte, une cigarette aux lèvres, regardait les poissons s'ébattre par bandes, dans une traînée de soleil.

— Monsieur l'abbé, dit-il au prêtre, aussitôt après qu'ils se furent salués, je considérais ces animaux. Je pensais qu'ils ont de l'intelligence, parce qu'ils possèdent le sens de la société et de la défense mutuelle. Ainsi, les jeunes demeurent avec les jeunes, car leurs intérêts sont les mêmes, et ils se doivent, j'imagine, protéger contre les gros.

— Comme toutes les bêtes, les poissons sont mus, à mon avis, par des appétits, répondit l'abbé. Leur intelligence se réduit à l'instinct. Dire, monsieur le comte, que les Romains jetaient leurs esclaves aux murènes. Voilà pourquoi je ne peux partager l'admiration Mlle Alice Pasdevielle pour les temps païens. Cependant, elle me traita d'éteignoir en présence de Mme de La Musardière.

Les temps païens intéressaient le comte moins que les poissons.

— Monsieur l'abbé, reprit-il, ces animaux n'ont pas le sens de la famille. Les poissons ne reconnaissent pas leurs enfants. Je crois en avoir découvert la raison profonde. Cela tient à la manière dont ils se reproduisent. Vous savez, n'est-ce pas, que les poissons femelles déposent leurs œufs, et ensuite les poissons mâles passent, et laissent leur frai. Ainsi, les mâles

et les femelles procréent sans se voir. Le poisson, comme vous voyez, monsieur l'abbé, est un animal essentiellement chaste, et il possède seulement la notion de la fraternité.

— En cette matière, exposa l'ecclésiastique, le poisson devrait servir d'exemple à l'homme, auquel il est supérieur. Il est bien supérieur à ces animaux impudiques, comme le chien, et surtout le chat. Avez-vous entendu les cris que poussent chaque nuit ces bêtes furieuses? Le poisson accomplit strictement les intentions de la nature, sans cris inutiles, et sans mouvements vains. C'est un animal plein de sagesse.

— Le vice engendré par la recherche de l'amour, déclara le comte, est de tous celui qui cause dans le monde le plus de désordres. Dire que, sans une femme, monsieur l'abbé, Boulanger aurait réussi, et nous ne serions plus en République.

— Cela signifie, monsieur le comte, que nous ne nous surveillons jamais trop.

M. Picquenet parut un instant réfléchir, puis, sans doute, il pensa le moment venu d'entretenir M. de La Musardière du sujet de ses méditations inquiètes.

Ils quittèrent le bord de l'étang, et cheminèrent le long de la pelouse. Le soleil éclairait les feuillages humides; les oiseaux chantaient.

— Nous ne surveillerons jamais assez, continua l'ecclésiastique, l'éducation des enfants. Ecartons sans cesse de leur vue tout ce qui ressemble à des impuretés, et en peut faire naître l'idée en eux. Veillons même sur les entraînements de la solitude.

— Je constate, monsieur l'abbé, interrompit le comte, que nous avons des idées communes, et je ne regrette pas de vous avoir confié l'éducation de mon fils.

M. Picquenet parut troublé; sa voix s'altéra; il toussa par deux fois, et, les bras croisés, les mains dans les manches, il reprit :

— Monsieur le comte, il y a longtemps que je désirais avoir avec vous un entretien des plus délicats sur ces questions. Si je me permets de les aborder en votre compagnie, c'est que mon caractère de prêtre, non seulement m'y autoriser mais m'en fait même un devoir. Monsieur le comte, ne voyez-vous pas un danger pour vos filles, dans leur fréquentation de tant de jeunes gens, à l'occasion de ce jeu plein d'accidents

qu'on appelle tennis? Non point que j'aie pour leur pureté la moindre crainte; je ne me permettrais même pas un soupçon à ce sujet; mais enfin, ce mélange des sexes, à une époque où la corruption règne, offre, il me semble, quelque péril. Imaginez, parmi ces officiers, une brebis galeuse...

— Monsieur l'abbé, reprit M. de La Musardière, je vous remercie; votre sollicitude de prêtre me touche. Je réfléchirai à cette question. Mais je crois que vos craintes sont exagérées. Parmi ces messieurs les plus assidus au tennis, il y a le vicomte de Larmance, à qui j'accorderais volontiers la main de l'une de mes filles. J'ai la plus grande confiance en lui.

— Il y a aussi, un nommé Fouilloux...

— Fouilloux, le petit Fouilloux, oui, un aimable jeune homme. Il vient chez moi parce que le vicomte de Larmance y est reçu. Oui, mais cela n'a aucune importance. Je crois toujours, monsieur l'abbé, que vous exagérez. Rien n'est charmant comme de voir jouer ensemble d'élégants jeunes gens et de délicieuses jeunes filles. Mais, pour ce qui est de la corruption du siècle, vous n'en direz jamais trop. Malheureusement, elle se trouve à la portée de toutes les bourses. Autrefois, du moins, il n'y avait que les riches dont la vie était insolente et dévergondée.

L'abbé Picquenet parut tout honteux que M. de La Musardière n'acquiesçât point à ses craintes; il redouta de ne s'y être pas pris avec assez d'adresse; aussi suivit-il volontiers le chemin vers lequel la conversation du comte le sollicitait.

— Il faut attribuer, dit-il, cet affaiblissement de la moralité à celui de la foi. Nous sommes envahis, monsieur le comte, par le matérialisme et le positivisme officiels. Le peuple dit : « Que je vive bien ou mal, c'est la même chose; » et il vit mal, si cela lui paraît agréable.

Ils firent le tour de l'étang; leur conversation ne tarda pas à atteindre des hauteurs métaphysiques.

— Moi, monsieur l'abbé, je continue humblement à croire que Dieu est juste, et donne à chacun selon ses mérites. Car, enfin, Dieu est évidemment intelligent.

— Certes, répondit l'abbé : il suffit, monsieur le comte, d'admirer tout ce qu'il a fait pour s'en convaincre.

— Oui, monsieur l'abbé, Dieu, cela ne fait aucun doute, est plus intelligent que le plus intelligent des hommes. Cer-

tains, il est vrai, disent : « Mais comment saurait-il s'occuper de toutes ses créatures? » On peut leur répondre : « Qui l'empêche d'avoir des suppléants? »

— Il en a, monsieur le comte, croyez-le, reprit l'abbé.

— Mon avis, monsieur l'abbé, est que tous ces philosophes n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, et, en attendant, ils font un grand mal. Cela veut dire qu'il faut agir dans la politique. A ce propos, je dois voir tout à l'heure Binet. Il est de plus en plus disposé à se présenter aux prochaines élections. Binet, certes, n'est pas mon idéal, mais il vaudra toujours mieux que Gambade.

Dix heures sonnèrent. C'était l'heure à laquelle l'abbé donnait sa leçon au jeune Alain. Il prit congé de M. de La Musardière qui continua de contempler les poissons.

VII

La semaine suivante, M. de La Musardière convia à la fête qu'il donnait chaque année la noblesse des environs et la haute bourgeoisie de Vince, avec laquelle il frayait au cercle.

Un déjeuner, à midi, réunit les intimes. Binet coudoya M. de La Goize, M. du Rosset, le vicomte de Larmance et son inséparable Fouilloux, et aussi un ancien magistrat, M. Larrivet.

L'abbé Judule et l'abbé Picquenet y assistaient.

Binet apparut comme le candidat futur de ces messieurs. Il comprit, à leur attitude, que ceux-ci voteraient pour lui, malgré la divergence de leurs opinions.

Mais la conversation prit aussitôt un ton triste et grave, à cause d'une exécution capitale qui avait eu lieu le matin à Vince. C'était celle d'un nommé Fourrageot, reconnu coupable, aux dernières assises, de l'assassinat de la veuve Trappier.

M. de La Goize été allé, par curiosité, à l'exécution, et le lieutenant de Larmance avait dû y participer par devoir militaire. Ils donnèrent des détails.

— Alors, le misérable est mort courageusement? interrogea Mme de La Musardière.

— Fort crânement, répondit M. de La Goize, et sans cesser de protester de son innocence.

L'affaire Fourrageot passionnait depuis longtemps l'opinion publique, à Vince et dans les environs.

Un parti nombreux se formait, qui considérait Fourrageot comme innocent. La veuve Trappier avait été trouvée, un matin, auprès de son coffre-fort éventré, étendue, demi-nue, la gorge ouverte, la chemise relevée, les jambes écartées. Deux jours après, la police arrêtait Fourrageot, parce qu'il portait une bague au doigt et des haillons sur le corps. Cette bague fut reconnue appartenir à la vieille femme. Il n'en fallait pas davantage pour que Fourrageot fût condamné. Il prétendait en vain avoir ramassé le bijou dans l'asile de nuit où il couchait. Cette bague figurait un serpent d'or aux yeux d'agate. Il pensait, disait-il, qu'elle lui porterait bonheur, car il croyait aux amulettes; c'est pourquoi il conservait sur sa poitrine velue un fer à cheval pendu à une corde crasseuse.

Ce Fourrageot ignorait ses parents, la ville de sa naissance et jusqu'à son âge. Si haut que les magistrats fussent remontés dans sa vie, ils avaient seulement découvert qu'il traînait une existence misérable. Quand il n'exerçait pas le métier de plongeur dans les restaurants des villes, il errait sur les routes, couchait dans les granges et les halliers. A Lyon, il avait, durant trois mois, fait le commerce des excréments de chiens, qu'il ramassait avec ses doigts et vendait aux tanneries. Jamais, à son dire, il ne s'était estimé aussi heureux, au point qu'il songeait déjà à se marier pour fonder une famille. Malheureusement, sa profession ne fut pas reconnue suffisante par la police, et Fourrageot, condamné pour vagabondage, dut chercher ailleurs le moyen de continuer une vie honorable. C'est ainsi qu'il vint à Vince, où il fut arrêté et accusé de de l'assassinat de la veuve Trappier.

— Cette affaire, dit Binet, me paraît obscure. Il serait effroyable qu'une erreur judiciaire eût été commise. On ne peut expliquer, à moins que Fourrageot n'ait eu un complice, la présence de deux coupes de champagne sur la table d'une pièce voisine de celle où la veuve Trappier fut trouvée morte. De plus, une somme importante avait été dérobée à cette femme; or, Fourrageot était, quand on l'arrêta, sans un sou, comme vous savez.

— Tout cela prouve simplement, dit M. Larrivet, que Fourrageot devait, en effet, n'être point seul, ainsi que paraît l'avoir suffisamment établi M. le procureur général Demort. Son complice disparut, sans doute, avec l'argent volé; il est

possible aussi que Fourrageot, fort malin, ait voulu, pour égarer les soupçons, laisser croire à une complicité.

Binet objecta encore que l'ouverture du coffre-fort avait exigé des instruments perfectionnés que ne posséda jamais Fourrageot, et aussi une pratique des serrures qui révélait un professionnel. Il ajouta que, si Fourrageot était le coupable, il n'aurait pas conservé à son doigt la bague révélatrice. Fourrageot, selon lui, n'était qu'un simple d'esprit.

— C'est toujours, fit observer M. de La Goize, une imprudence de ce genre, qui permet aux assassins et aux voleurs d'être découverts. Les uns vont dépenser chez les filles l'argent qu'ils ont volé ; les autres, comme Fourrageot, se parent des dépouilles de leur victime.

M. de La Goize était petit, sec, avec un nez pointu ; il portait des lunettes d'or sur des yeux de rat ; son visage faisait penser à un homme de loi. Comme il se rappelait que ses ancêtres siégeaient au Parlement, il semblait se plaire dans les récits de justice.

M. Larrivet dressait sa haute taille. Il était myope et sans moustaches, mais ses joues s'ornaient d'une barbe abondante, taillée de telle sorte qu'elle faisait dire qu'il portait des pattes de lapin.

— Si vous ne considérez pas, dit M. Larrivet, Fourrageot comme coupable, il faut conclure qu'il est imposible à un jury de jamais condamner. Il est rare, en effet, que des preuves plus convaincantes puissent jamais être invoquées contre un accusé. Je me souviens, quand j'étais procureur général, d'avoir fait condamner un nommer Vinoy, accusé de l'empoisonnement de sa femme. Les preuves manquaient. La conviction de sa culpabilité n'en demeurait pas moins, pour moi, inébranlable. Que pensez-vous que j'aie fait? Je produisis des témoins autour des circonstances du crime ; je reconstituai la vie de Vinoy, de façon à rendre solide mon système de déductions. Le jury condamna. Je peux dire, Madame, dit M. Larrivet en se tournant du côté de Mme de La Musardière, que ce fut un des plus beaux succès de ma vie de magistrat.

Mme de La Musardière parut admirer, et M. Larrivet eut un petit rire d'homme heureux. Il ajouta :

— M. le procureur Demort pratiqua avec adresse et talent.

— Cependant, objecta Mlle Lucile de La Musardière, imaginez que ce pauvre Fourrageot soit innocent.

Sa sœur approuva.

— Tranquillisez-vous, Mademoiselle, répondit M. de la Goize, il ne l'est point, ou plutôt il ne l'était point.

M. du Rosset, qui parlait peu quand la conversation ne roulait pas sur les timbres-poste, manifesta que tel était son avis.

Les lieutenants de Larmance et Fouilloux en profitèrent pour admirer la bonté d'âme des demoiselles de La Musardière.

— Il importe avant tout, déclara M. Larrivet, qu'un crime ne demeure jamais impuni. Si Fourrageot était innocent, ce qui ne saurait être, le crime n'en serait pas moins châtié aux yeux du peuple. D'ailleurs, un homme qui vit comme Fourrageot, à la manière d'un fauve humain, dans une société organisée, ne peut manquer, un jour ou l'autre, d'assassiner.

— Evidemment, dit M. de La Musardière, de tels êtres doivent être mis dans l'impossibilité de nuire.

Cette parole de M. de La Musardière indigna ses filles. Les deux abbés se montraient partisans de la moralisation de tous les Fourrageot de la terre, avec le secours de la religion. Mme de La Musardière fut de cet avis. Comme elle était curieuse de récits tragiques, elle insista pour obtenir des détails plus précis sur la mort de l'assassin de la veuve Trappier. Le lieutenant Fouilloux lui conta qu'un flot de sang avait jailli, au moment où le couteau était tombé avec un bruit sourd. Mme de La Musardière et ses filles mirent leurs mains devant leurs yeux, en poussant de petits cris d'effroi, et déclarèrent qu'elles ne pourraient plus manger.

L'exécution de Fourrageot occupait à tel point les esprits que la causerie sur la peine de mort continua après le repas, dans la salle de billard.

— Je gage, dit M. de La Goize à Binet, que vous n'en êtes pas partisan.

Binet avoua qu'il en était en effet l'adversaire. Cela lui valut d'être appelé idéaliste par M. de La Musardière. Il promit cependant qu'il ne parlerait pas de la suppression de la peine de mort dans son programme.

— Je ne reconnais pas au jury, dit-il, le droit de tuer qu'on dénie à l'assassin.

M. Larrivet lui fit cette réponse : « L'homme est parfaitement autorisé à tuer son semblable, dans un cas particulier : celui de la légitime défense. Si vous admettez ce droit, vous conclurez que les hommes réunis ne peuvent posséder moins de pouvoirs que l'homme isolé.

Mais Binet objecta que ce n'était pas la même chose.

M. Larrivet considérait que la peine de mort est indispensable à l'exercice d'une justice exacte, car il faut distinguer le meurtre de l'assassinat. L'homme qui tue dans un accès de colère passionnelle ne doit pas être puni comme le bandit qui, poussé par la cupidité, assassine pour voler.

— Evidemment, dit le lieutenant de Larmance, la société a le droit de se défendre. La crainte est encore la meilleure moralisatrice; sans elle, la discipline militaire n'existerait pas.

M. du Rosset parlait peu, mais avec solennité. Un collier de barbe blanche entourait son visage; il roulait des yeux durs sous des sourcils épais, et il possédait un nez étrangement tordu.

— L'opinion publique, déclara-t-il, doit être raffermie dans son horreur du crime, moralisée par le sombre appareil de l'expiation.

Les deux abbés approuvèrent cette phrase, prononcée d'un ton solennel.

— Que messieurs les assassins commencent, fit observer l'abbé Judule.

Cette boutade eut, une fois de plus, du succès.

M. Binet répondit qu'il ne consentirait jamais à reconnaître à l'homme faillible le droit de prononcer une peine irréparable.

— Qu'est ce que cela prouve ? s'écria M. Larrivet, la guerre n'est-elle pas, dans certains cas, sacrée ? et cependant elle implique la peine de mort pour des innocents.

— Voilà qui est fort bien dit, déclara le lieutenant de Larmance. On ne saurait nier que la guerre soit nécessaire. Les nations guerrières sont les grandes nations.

Fouilloux en profita pour expliquer à l'abbé Judule, en faisant de grands gestes, que tous les vrais soldats sont religieux. Il cita des exemples; le prêtre lui en offrit d'autres qu'il jugeait plus concluants.

La causerie devenait générale. La voix aiguë de M. Larrivet dominait les autres :

— Ecoutez-moi, monsieur Binet, écoutez-moi ; vous revien-

drez de vos idées humanitaires. La collectivité importe plus qu'un homme. D'ailleurs, les erreurs judiciaires sont des plus rares. Les partisans de l'abolition de la peine de mort en sont réduits, pour légitimer leurs prétentions, à nier jusqu'au crime ; ils admettent que les assassins sont des déments.

— Je ne suis pas loin de partager cette opinion, dit Binet.

— Cette théorie, reprit M. Larrivet, est une arme contre nos idées religieuses. Prenons à témoin les siècles passés. Ne voyons-nous pas l'homme, responsable; il a une conscience, et il est libre. Il me paraît indigne que la société songe même à prodiguer des soins à un criminel, quand elle les refuse à un bon père de famille.

— Evidemment, c'est idiot, s'écria de Larmance. Imagine que je te tue tout de suite, Fouilloux, cela prouverait-il ma démence ?

Et Fouilloux affirma que non.

— Je sens fort bien, pour ma part, affirma M. de La Musardière, que j'ai une conscience; je peux faire le mal ou le bien.

Binet était débordé.

— Rien n'est plus passionnant, dit-il, que ces controverses.

— Il y a longtemps, déclara M. du Rosset, que je n'avais participé à une conversation aussi intéressante.

Et M. de La Goize s'en montrait tout ému.

Mais Larrivet continuait avec une éloquence intarissable. Il semblait requérir contre Vinoy; son bras s'agitait, et sa main faisait le geste de trancher.

— Et ils osent, disait-il, parler de moraliser, comme si on moralisait les inconscients. Moralisons, en effet, messieurs, moralisons celui que le vice conduit au crime. Moralisons ; disons au pauvre d'aller au devoir avec résignation, et d'espérer dans une vie meilleure.

— C'est là précisément, monsieur Binet, ce que je ne cessais de vous répéter il y a peu de jours, fit observer M. de La Musardière à son maire. Ces pensées consolantes aidaient autrefois les malheureux à supporter une existence difficile.

— Ce M. Larrivet parle très bien, déclara M. Picquenet à M. Judule, et il a des principes. Pourquoi ne le présente-t-on pas à la place de ce Binet, qui me semble un farceur?

— Il paraît qu'il est trop clérical, insinua l'abbé Judule à l'oreille de son confrère.

— Ah ! fit ce dernier, c'est bien dommage.

A la fin du jour, des équipages et des fiacres amenèrent de nouveaux invités. Le soleil déclinant inondait d'or les massifs. Des voix et des rires de femmes heureuses s'élevaient. Les demoiselles de La Musardière avaient pour chacun un mot gracieux aux lèvres. Les toilettes jetaient leur note claire sur les verdures profondes. Mais on regrettait unanimement l'absence de M. l'abbé Deville, qui, l'année précédente, avait écrit une revue : « M. l'abbé Picquenet, le nouveau précepteur, est trop saint homme, disaient ces demoiselles, pour avoir de l'esprit. »

M. le curé Judule et M. l'abbé Picquenet décidèrent qu'ils n'assisteraient pas au dîner, où les dames seraient décolletées. Ils demandèrent à être servis dans une chambre du premier étage, d'où ils verraient la fête. Avec la venue de la nuit, le parc s'illumina ; des guirlandes de feu entourèrent les pièces d'eau, et, dans les feuillages, des lanternes s'allumèrent.

Après le dîner servi parmi les fleurs, et que rehaussa le luxe des argenteries, on dansa sur la terrasse et la pelouse ; des couples évoluèrent parmi les massifs.

Bientôt la salle de jeu, malgré la chaleur, se remplit. Des causeries graves se tinrent dans le cabinet de travail de M. de La Musardière. Binet allait de groupe en groupe, soucieux de conquérir les sympathies. Il rencontra des avocats, des avoués, des industriels de Vince, tous connus comme républicains. Cela lui fit plaisir : « Si je me compromets, pensait-il, je serai, du moins, en bonne compagnie. »

L'excellence des vins inclinait les esprits à l'optimisme.

— De telles réunions, assurait M. Larrivet, sont pour donner bon espoir ; ici, se coudoient des hommes dont les idées sont les plus différentes.

M. Larrivet voyait déjà s'ébaucher le parti futur. Son opinion avait du succès.

Par contre, ce n'était pas vers la politique qu'allaient les préoccupations des demoiselles de La Musardière. Elles demeuraient dans la compagnie des deux lieutenants, plus qu'il n'aurait certes fallu pour sauvegarder les convenances.

Le vent du soir apportait aux deux prêtres, cachés dans l'ombre, les effluves de la fête et le chant des violons. Ils avaient

dîné abondamment. M. l'abbé Judule estimait que M. de La Musardière faisait bien les choses.

— Il vaut mieux, disait M. Picquenet, que nous ne soyons pas avec les gens du monde. Notre dignité y gagne.

— C'est mon avis, répondait l'abbé Judule. Je constate avec plaisir que vous avez, touchant ces questions, des opinions que je partage. Elles n'étaient point celles de M. l'abbé Deville, du temps où il demeurait au château. Ce prêtre commit, l'année dernière, une action que je désapprouve, quand il composa une revue où jouèrent des jeunes femmes en toilette de soirée.

M. l'abbé Picquenet déclara qu'il comprenait seulement le théâtre où tous les acteurs sont des hommes. Il avait assisté au petit séminaire de Vince, l'année précédente, à la représentation du « Fils de Roland ». Il assura que c'était très beau.

— Dans la vie, on se passe fort bien des femmes, affirma l'abbé Judule; je ne vois pas pourquoi on ne s'en passerait pas au théâtre. Les pièces en deviendraient plus morales, et ne représenteraient pas toujours la passion humaine.

Quand ils eurent fini de dîner, ils se tinrent à la fenêtre, et longtemps contemplèrent en causant la nuit et l'illumination du jardin.

— L'année dernière, disait l'abbé Judule, pour la fête de Jeanne d'Arc j'avais illuminé mon église avec des bougies, mais cette année j'emploierai des lampions; ce sera plus moderne. Si j'habitais la ville, j'userais de guirlandes de gaz, ou même d'électricité. Il faut utiliser les conquêtes de la science pour la gloire de Dieu.

— Ces fêtes mondaines, assura l'abbé Picquenet, en regardant mélancoliquement évoluer les couples, ne seraient point mauvaises si elles n'étaient trop souvent des excitations à mal faire.

— Hélas! fit l'abbé Judule, que vous considériez les riches ou le peuple, je vous l'ai déjà dit, monsieur l'abbé, ils se valent tous.

Comme l'abbé Judule manifesta l'intention de regagner son presbytère, M. Picquenet s'offrit à l'accompagner. M. Judule désira passer par une porte dérobée; il ne voulait pas que ses paroissiens le vissent sortir d'une maison où l'on dansait aux accents des violons.

La nuit était chantante, voluptueuse et douce.

Déjà, quelques invités faisaient avancer leur voiture pour le départ. M. Picquenet, après avoir quitté son confrère, erra dans les allées. Le chant de l'orchestre paraissait tour à tour s'éloigner ou se rapprocher et, quand il se taisait, le chœur des grillons et des grenouilles lui succédait. Soudain, l'abbé Picquenet eut une frayeur ; il entendit dans un taillis un froissement de branches et un frisselis d'étoffes, auxquels se mêlaient des soupirs et des bruits de baisers. Alors, il tourna la tête, et vit, dans un rayon de lune, le visage de Mlle Lucile de La Musardière, contre lequel s'écrasait la face glabre de Fouilloux. L'ecclésiastique demeura un moment comme stupide. Des images violentes et contradictoires se succédèrent devant lui à tel point qu'il faillit crier : à l'assassin ! Un instinct secret l'avertit que ce n'était pas de circonstance.

— Il me paraît certain, pensa-t-il, qu'ils accomplissent l'acte du mariage dans les champs, à la manière des bêtes, et ils sont si occupés d'eux-mêmes qu'ils ne m'ont pas vu.

L'abbé Picquenet se jugea soudain ridicule et impudique à regarder ainsi, et il se retira, en proie à un état complexe, où il y avait du trouble et de la colère. Quand il fut revenu dans sa chambre, il décida qu'il quitterait, aussitôt qu'il le pourrait, cette maison, où un Deville était peut-être à sa place, mais non, un Picquenet.

VIII

Quand M. l'abbé Picquenet se retrouva, le lendemain, face à face avec Mlle Lucile de La Musardière, il fut étonné de la rencontrer pareille à elle-même. Il s'attendait à lire sur son visage la révélation de ce qu'il soupçonnait. Elle le regarda avec de grands yeux clairs, quelque peu ironiques. Il en conclut qu'elle possédait l'expérience du vice, ou bien il s'était trompé.

Des vins généreux avaient été servis, la veille, avec abondance, et peut-être son jugement était-il obscurci. Cependant, il lui semblait avoir encore devant les yeux le visage de Mlle Lucile, respirant la douleur et la joie, comme il arrive dans la volupté.

Cette soirée eut des conséquences inattendues et considérables. Quelques jours après, le lieutenant de Larmance vint demander en mariage Mlle Christine de La Musardière. Le

comte le reçut avec dignité et plaisir. Il l'assura de la satisfaction que cette demande lui causait, et déclara ne pas douter que sa fille ne l'accueillît à son tour favorablement. Mlle Christine avoua à son père qu'elle éprouvait une grande sympathie secrète pour M. de Larmance.

Quand le lieutenant connut la réponse, il manifesta une joie sans étonnement.

M. de Larmance possédait encore son père. C'était un gentilhomme demeuré fidèle à la monarchie. Un matin, une voiture l'amena au château. Il marchait appuyé sur deux cannes, et possédait des souvenirs personnels, touchant le comte de Chambord. Volontiers, il répétait : « Sa Majesté me disait. » Tout de suite, M. de La Musardière et lui tombèrent d'accord. Ils découvrirent que deux de leurs ancêtres avaient dû servir ensemble, autrefois. Ce fut entre eux un lien nouveau ; si bien que M. de La Musardière l'initia à ses projets politiques.

M. de Larmance, qui ne pouvait plus marcher, se montrait partisan d'une politique d'action violente ; il n'espérait qu'en un coup de force : « Un général, disait-il, devrait faire coller au mur tous les perturbateurs. » Les perturbateurs étaient ceux qui ne professaient pas ses conceptions politiques.

M. de La Musardière pensait réussir par des moyens plus légaux. Il fit lire au baron des lettres du Roi, et l'entretint de Binet : « C'est, lui dit-il, un pis-aller ; il vaut mieux que Gambade, et possède des chances d'être élu. »

Le mariage de Mlle Christine de La Musardière et du lieutenant de Larmance fut décidé pour le commencement de l'automne. L'abbé Picquenet reçut avec plaisir cette nouvelle : « J'espère, dit en sa présence Mlle Lucile, que ce sera maintenant bientôt mon tour. »

M. Picquenet en conclut qu'elle avait des intentions ; mais, un après-midi, comme il se promenait le long de l'étang, il vit le lieutenant Fouilloux sortir du cabinet de travail de M. de La Musardière. Il avait un air à la fois féroce et humilié. Le soir même, l'abbé apprit que Fouilloux était venu demander au comte la main de Lucile, et qu'il avait été éconduit.

— Vous aviez raison, lui dit le comte, de m'avertir de me méfier de ce Monsieur. Croiriez-vous qu'il voulait pénétrer dans notre famille.

L'abbé Picquenet ne répondit rien, mais songea que le lieutenant Fouilloux y avait peut-être bien déjà pénétré plus intimement qu'il ne convenait.

— Oui, je peux vous le confier, à vous, dit le comte; cela vous renseignera sur l'époque. Fouilloux a pensé qu'il pouvait épouser ma fille, parce qu'il était admis à jouer au tennis avec elle, en sa qualité d'officier et d'ami de M. de Larmance. Il est inadmissible, comme vous devez le penser, qu'une de La Musardière devienne une Fouilloux. Cet homme ne mettra plus les pieds chez moi.

L'abbé Picquenet donna à M. de La Musardière l'impression qu'il l'approuvait. Ce dernier possédait, nous l'avons déjà dit, un esprit d'autorité qu'il tenait de son sang, tandis que l'abbé avait celui de soumission. Si celui-ci contredisait volontiers Mme de La Musardière, parce qu'il considérait l'esprit d'une femme même comtesse, comme faible, et léger, il s'inclinait ou gardait le silence quand M. de La Musardière parlait. L'abbé Picquenet se dit que s'il racontait à M. de la Musardière le spectacle qu'il croyait avoir vu dans le parc, après avoir quitté M. Judule, le comte se livrerait peut-être bien à quelque extrémité. Aussi, garda-t-il le silence, et il excusa noblement, à ses yeux, sa réserve, en se disant qu'il pouvait bien, après tout, avoir mal vu. En même temps, le dégoût de telles scènes l'envahit de nouveau.

Il prévit des complications pour l'avenir. En quittant M. de La Musardière, il était résolu à se rendre le plus tôt possible auprès de Monseigneur Saint-Eloy, pour lui faire part de son désir d'abandonner définitivement cette maison.

IX

Le lendemain, M. l'abbé Picquenet avertit M. de La Musardière qu'il irait à Vince dans la journée. M. de La Musardière, qui y allait aussi, offrit au prêtre une place dans sa voiture.

Le long du trajet, ils parlèrent peu; l'abbé réfléchit; le comte dormit. L'abbé Picquenet se fit plusieurs fois à lui-même le récit de ce qu'il conterait à Mgr Saint-Eloy. M. de La Musardière dormait toujours. Son visage, très rouge, semblait une outre gonflée de vin; son goître saillait hors du faux-col. Il ronflait, la bouche aux lèvres violettes, ouverte. Pour la pre-

mière fois, l'abbé Picquenet s'aperçut que cet homme, bien qu'il s'appelât de La Musardière, était laid.

Ils arrivèrent à Vince. Les premières maisons du faubourg défilèrent. Des femmes, assises sur le seuil des portes, regardaient passer la voiture des La Musardière; des bandes d'enfants couraient derrière. Le comte s'éveilla.

— Monsieur l'abbé, dit-il, vous voudrez bien m'excuser de m'être ainsi endormi en votre présence, mais une rage de dents troubla, cette nuit, mon sommeil.

L'abbé Picquenet conseilla à M. de La Musardière un médecin fort habile à soigner ce genre de malaise, et lui indiqua un médicament capable, selon lui, de causer des miracles. Puis, il le pria de bien vouloir faire arrêter sa voiture ; il désirait descendre. M. de La Musardière lui dit, en manière d'au revoir, qu'ils pourraient se retrouver à la même place, à six heures. M. l'abbé Picquenet acquiesça, remercia, et partit.

Quand M. l'abbé Picquenet se fit annoncer chez Monseigneur Saint-Eloy, l'évêque, assis dans un fauteuil, contemplait sans être vu le spectacle qui se déroulait sur la place de l'Eglise, et semblait l'amuser fort. Un paysan s'efforçait de faire avancer son âne, qui traînait une petite voiture chargée de légumes. L'animal reculait en renâclant, et c'était, entre l'homme et la bête, une lutte où celle-ci finissait par l'emporter, si bien que l'âne reculait toujours, entraînant le paysan, qui jurait, pestait, et dont les gros souliers laissaient un sillon dans la terre.

Monseigneur quitta le spectacle de l'âne pour celui de l'abbé Picquenet.

— Mon cher abbé, lui dit-il, quand vous m'êtes apparu, je regardais un âne.

En même temps, Monseigneur éclata de rire. Ce rapprochement l'amusait. M. l'abbé Picquenet, tout heureux d'un accueil aussi joyeux, inclina la tête, et sourit en cul de poule.

Jamais il n'avait vu son évêque aussi gai. Il se précipita pour lui demander sa bénédiction et baiser son anneau.

Mgr Saint-Eloy l'aida à se relever, et lui indiqua un siège.

— Mon cher abbé, reprit-il, avec l'expression d'une grande bonté, comment allez-vous ? et comment se porte-t-on au château ?

M. l'abbé Picquenet répondit qu'il se portait fort bien, et

qu'au château la santé de tous les La Musardière était très bonne.

— Et à Beauséjour, interrogea Mgr Saint-Eloy, la situation des esprits est-elle satisfaisante? Comment va M. Judule ?

M. Picquenet répondit que M. Judule était un bon prêtre dont la santé florissait. Il raconta qu'à Beauséjour le socialisme faisait des progrès. Le boucher Poudevigne, lui-même, était gagné à la mauvaise cause; par contre le maire, Binet, se rapprochait des conservateurs. Il se présenterait avec leur appui aux prochaines élections, mais c'était là un secret. M. de La Musardière exerçait sur Binet une influence salutaire.

— Je constate avec plaisir, déclara l'évêque, que les La Musardière ont encore dans le pays une action prépondérante, bien que l'époque où nous vivons l'oblige à être occulte. Les de La Musardière sont, vous le savez, la plus ancienne famille du département.

L'abbé Picquenet, assis dans un fauteuil, le buste raidi, la face figée par l'attention, écoutait.

Quand Monseigneur commençait l'histoire d'une famille de son diocèse, d'ordinaire, il s'étendait longuement. Soudain, il se ravisa.

— Mais, monsieur l'abbé, interrogea-t-il en regardant le prêtre, peut-être êtes-vous venu dans l'intention de me demander quelque conseil?

Alors, M. l'abbé Picquenet parut s'émouvoir. Il ne savait trop comment exprimer le motif de sa visite. Sa Grandeur ne prendrait-elle pas pour une triste calomnie ce qu'il allait lui raconter ?

— Monseigneur, puisque le nom du comte de La Musardière vient d'être prononcé, permettez-moi de vous donner la raison douloureuse de ma présence devant Votre Grandeur.

Au mot « douloureuse », Mgr Saint-Eloy fronça le sourcil; sa bouche se contracta. Il était accoutumé à des confessions souvent pénibles, qu'il accueillait avec sévérité, pour pardonner ensuite avec d'autant plus d'onction. M. l'abbé Picquenet pensa-t-il, aurait-il trahi ma confiance?

— Je vous demande, Monseigneur, reprit l'abbé, à être relevé de mes fonctions de chapelain de M. le comte de La Musardière, car je n'ai point, hélas! les manières qui conviennent pour vivre avec le grand monde.

— Un prêtre comme vous, répondit avec gravité Monseigneur, a sa place partout ; elle doit être la première. Je serais désolé si M. le comte de La Musardière l'avait une seule fois oublié. Souvenez-vous, mon cher abbé, que notre Divin Maître désigna un pêcheur pour être le premier chef de son Eglise devant laquelle se sont inclinés les rois.

— Il faut donc, reprit, fort troublé, l'abbé Picquenet, que je raconte tout à Votre Grandeur. Ma conscience de prêtre, me dit aujourd'hui que ma place ne saurait être auprès des La Musardière. C'est pourquoi je viens implorer vos lumières. Dès mon arrivée au château, je fus étonné par les mœurs qui y règnent. Quand je me permis des observations, il me fut répondu par l'exemple de M. l'abbé Deville, qui avait, paraît-il, plus de tolérance que moi, et possédait l'habitude des salons, au point qu'il ne lui répugnait pas d'écrire des pièces fort lestes.

A cette allusion à M. Deville, Monseigneur soupira douloureusement. M. l'abbé Picquenet comprit que Sa Grandeur était renseignée sur le cas de M. Deville.

— Je vis, continua l'abbé, les demoiselles de La Musardière jouer au tennis avec des officiers jeunes et élégants, sans que la moindre surveillance fût exercée sur ces jeux. Je surpris ces demoiselles plongées dans la lecture de mauvais livres qu'elles m'offraient à lire. Je les entendis tenir à mon sujet des propos irrespectueux. Elles m'ont même accusé de faire ce qu'elles appellent du « chichi ». Je demande pardon à Votre Grandeur de répéter un terme aussi barbare, dont j'ignore le sens, qui est sans doute grossier, peut-être même obscène.

— Du « chichi », s'écria Mgr Saint-Eloy ; qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? C'est là un mot étrange dans une bouche virginale.

— Il s'est passé encore bien autre chose, Monseigneur, chez les La Musardière. Le soir de la fête qu'a donnée M. le comte dans son parc, j'ai surpris un officier et une femme dans une position impure. Il m'a semblé reconnaître la plus jeune des demoiselles de La Musardière, avec un des officiers qui viennent quotidiennement au château. Des scrupules m'ont cependant empêché d'en informer M. le comte. Comme vous devez le penser, Monseigneur, je n'ai pas arrêté longtemps mes regards sur un spectacle aussi affligeant pour la dignité humaine.

Je ne saurais donc affirmer devant Dieu que ce militaire n'était point un simple soldat, et que sa complice était mademoiselle de La Musardière. Dans le doute, je me suis abstenu.

— Peu importe! s'écria Mgr Saint-Eloy ; un prêtre ne peut demeurer dans une maison où il est exposé à assister à de tels spectacles.

— Enfin, Monseigneur, j'ai surpris ces demoiselles se livrant à des danses incongrues, qui découvraient leurs jambes. J'ai averti M. de La Musardière des dangers auxquels une telle éducation exposait ses filles; il n'a point paru m'écouter. M. de La Musardière est absorbé par les préoccupations de la politique et de la chasse. Il a peu de morale.

— Ce que vous m'apprenez, reprit Monseigneur, m'étonne. M. de La Musardière paraît respectable, et prête volontiers à la bonne cause le prestige de son nom et de sa fortune. Et, malheureusement, le peuple voit tout, telle est la cause de l'anarchie présente.

Monseigneur se tenait renversé dans son fauteuil. Un rayon de soleil alluma l'améthyste de son anneau, et fit étinceler les boucles de ses souliers.

Durant ce silence, ils entendirent une voiture rouler sur la petite place, déserte et morne habituellement. Deux pigeons vinrent voleter contre les vitres, et se poser sur le rebord de la fenêtre, où ils s'ébrouèrent, puis se caressèrent du bec.

M. l'abbé Picquenet rompit le premier le silence.

— J'aurais encore patienté, Monseigneur, dit-il, avant de venir me plaindre auprès de Votre Grandeur, si j'avais pu trouver quelque consolation à enseigner le vicomte, mais il est inintelligent, paresseux et brutal. Quant à Mme de La Musardière, elle vit dans l'indolence, couchée sur une chaise longue, occupée à la lecture de livres licencieux.

— Monsieur l'abbé, répondit l'évêque, la situation est embarrassante. Il est certain que vous ne resterez pas quinze jours de plus au château, et vous n'y serez point remplacé. Mais il convient aussi d'user de ménagements à l'égard des La Musardière, qui nous demeurent attachés par les traditions de leur famille. Ce sont, hélas ! des pécheurs comme il en existe trop aujourd'hui. Nous les devons plaindre. Vous me paraissez d'autre part, monsieur l'abbé, connaître fort bien la situation politique et religieuse de Beauséjour. Vous dé-

plairait-il d'y prendre le service paroissial ? Ainsi, vous n'habiteriez plus le château, mais vous n'en continueriez pas moins à guider le vicomte, autant qu'il vous serait possible, dans le bon chemin. J'écrirai à M. de La Musardière qu'à l'époque où nous vivons, il lui appartient plus que jamais de donner l'exemple des vertus religieuses et de la fidélité à la religion. Il convient donc qu'il ne se contente plus d'assister avec sa famille aux offices dans sa chapelle, mais il doit édifier, chaque dimanche, les habitants de Beauséjour, à l'église paroissiale. Je lui annoncerai donc que je vous nomme curé de Beauséjour; vous n'en continuerez pas moins, s'il le désire, à être le précepteur de son fils. Je ne doute pas que M. de La Musardière accepte avec plaisir ce sacrifice, quand je le lui aurai demandé ?

M. Picquenet répondit qu'il était prêt à se soumettre à toutes les volontés de Sa Grandeur, mais il serait désolé de causer un préjudice quelconque à M. l'abbé Judule.

— Je donnerai, reprit Monseigneur, un archiprêtré à M. Judule, et je le nommerai chanoine honoraire.

M. l'abbé Picquenet était dans la joie.

— Je remercie Votre Grandeur, dit-il, d'avoir bien voulu m'écouter avec une si grande bonté.

Deux pigeons vinrent de nouveau se poser sur le rebord de la fenêtre. Le soleil illumina leur gorge verte et bleue, et ils agitèrent leur tête fine. Monseigneur sourit.

— Chaque jour, dit-il, j'attire ces gracieuses bêtes par des graines ou des miettes de mon déjeuner. Elles sont les amies de ma solitude. Je les crois bien meilleures que la plupart des hommes. Il m'arrive de leur tenir des discours; je fais l'admiration de mes vicaires généraux. Depuis quelques jours, un de mes visiteurs ne vient plus. Il était vieux, boitait d'une patte, et il élevait difficilement son vol jusqu'à moi. Un chat cruel l'a happé, un matin, tandis qu'il picorait le gravier de la place. J'ai assisté au meurtre, caché derrière mes rideaux. Le croirez-vous, j'ai même eu la douleur de voir rire un jeune vicaire, qu'intéressait l'adresse de ce chat barbare et sanguinaire. Cela, monsieur l'abbé, m'a causé une grande peine, nous autres prêtres, nous devons compatir à toutes les souffrances.

M. Picquenet écoutait. Il était très touché par les pa-

roles de l'évêque. La figure du prélat, tout à l'heure implacable et sévère, s'éclairait maintenant d'un lumineux sourire, puis elle se rembrunit de nouveau.

— Mon cher abbé, dit-il, je vous prie, avant votre départ, d'écrire, dans une lettre à mon adresse, le récit que vous venez de me faire, en omettant cependant celui de la scène inconvenante, à laquelle vous avez cru assister, entre un officier habitué du château et Mlle Lucile de La Musardière. Je pense que vous devez vous être trompé. Sans doute, cet officier n'était qu'un soldat, et celle que vous avez prise pour Mlle de La Musardière, une servante. Notre corps d'officiers est trop bien éduqué pour se permettre de telles attitudes. Cette lettre, ajouta Mgr Saint-Eloy, restera secrète. Je la montrerai seulement si les circonstances m'y obligent.

M. l'abbé Picquenet s'installa à la table de travail de Monseigneur, afin d'écrire, sous forme de lettre, le récit de ses mésaventures chez les La Musardière.

Il était près de six heures, quand il prit congé de l'évêque et alla retrouver le comte, qui l'attendait comme ils avaient convenu.

X

Le comte paraissait disposé à la causerie. Il venait d'apprendre que le lieutenant Fouilloux demandait un changement de garnison.

La voiture allait au grand trot, sur la route poudroyante et lumineuse. En chemin, elle se croisa avec les demoiselles de La Goize, à cheval, qu'accompagnait leur frère. Quand l'aînée vit la voiture des La Musardière, elle fit caracoler sa bête. Le comte salua, et la voiture passa, dans la fraîcheur de leurs rires.

— Monsieur l'abbé, dit, au cours de la route, M. de La Musardière, je peux confier au prêtre que vous êtes mes appréhensions. Je crains que ma fille n'ait un sentiment sérieux pour ce Fouilloux. Je suis convaincu qu'il est très pur; cependant, je le redoute; mais je suis résolu à demeurer ferme dans mes intentions. Je ne consentirai jamais à une mésalliance ; jamais.

Il répéta : « Jamais. »

L'abbé répondit que Mlle de La Musardière ne saurait sans doute désobéir à son père. Le comte, qui paraissait préoccupé,

hocha la tête, et garda le silence. M. Picquenet se dit que M. de La Musardière était loin de soupçonner la démarche qu'il venait de faire. Il en éprouvait une certaine gêne, à laquelle se mêlait un orgueil secret.

Le soir, au dîner, la conversation prit tout de suite, entre le père et la fille, un ton agressif.

M. de La Musardière causa de la société de chasse. Il avait accepté d'en faire partie. Il déclara qu'il y rencontrait des hommes charmants, de bonne éducation, bien qu'ils fussent, à la vérité, d'origine modeste.

— Comme le lieutenant Fouilloux, par exemple, interrompit avec vivacité Lucile.

Elle paraissait nerveuse, et parlait d'une voix sèche et coupante.

M. de La Musardière rougit, au point d'en devenir pourpre. Ses lèvres molles tremblèrent.

— Mon enfant, dit-il, si tu le veux bien, nous parlerons de ce Monsieur à un autre moment.

Mme de La Musardière reprocha à sa fille de faire de la peine à son père. M. l'abbé Picquenet, qui redoutait une tempête, baissait le nez, et, absorbé dans une méditation profonde, paraissait ne rien entendre. Mlle Lucile de La Musardière se leva pour aller s'accouder à la fenêtre. Peu à peu, l'ombre envahissait la campagne. Du parc, montait une fraîcheur émue, et comme le tic-tac de milliers de montres, avec le cri plaintif des crapauds et le chant éperdu des grenouilles ; des rires d'enfants éclatèrent dans le lointain ; une voiture s'enfonça dans le soir avec un bruit de ferraille. Lucile de La Musardière, en regardant la nuit, éprouvait comme un grand besoin de pleurer.

Le comte parlait maintenant des courses de chevaux prochaines.

— Il est déplorable, s'écria Mme de La Musardière, qu'aux tribunes des courses les femmes du monde doivent coudoyer celles qui ont mauvaise vie.

— Je me suis renseigné, dit le comte. Le commissaire des courses, qui est cependant de notre monde, m'a répondu que la loi ne nous permet pas de leur interdire l'entrée de l'enceinte payante.

— Nous vivons en un temps, dit l'abbé, où la loi protège l'immoralité.

Puis, la conversation sauta sur le rôle que devait jouer le prêtre dans la politique. M. l'abbé Picquenet, ce soir-là pour la première fois, semblait disposé à contredire M. de La Musardière.

— Au milieu du désarroi présent, monsieur le comte, dit l'abbé, la situation des meilleurs prêtres est bien difficile. Tant d'interprétations sont données, des paroles du Saint Père. Il n'est pas de jour où il ne nous en parvienne une nouvelle. Toutes prétendent exprimer la pensée du Pontife. Il semble néanmoins probable que nous devons accepter le gouvernement de la République, en travaillant à le faire devenir catholique et sage.

— Ainsi, s'écria Mme de La Musardière, il n'est pas permis à un prêtre et à un catholique d'être pour le roi! Je vous avoue, monsieur l'abbé, que je suis royaliste d'abord.

— Accepter le gouvernement établi, dit l'abbé, n'engage pas l'avenir. Je ne vois pas pourquoi nous n'accepterions pas tout aussi bien le gouvernement qui s'établira demain. L'Eglise doit dominer la politique.

Les domestiques desservaient. Mlle Christine de La Musardière, que cette conversation n'intéressait pas, était venue retrouver sa sœur. Maintenant, les feuillages du parc devenaient plus profonds sous les étoiles.

— Je m'ennuie, dit Lucile, les yeux perdus au loin. Je voudrais être, ce soir, avec Gaston. Pourquoi papa ne veut-il pas que je l'épouse? Je t'assure que je l'épouserai quand même. Si ce Picquenet était moins bête, je lui raconterais tout, et il intercéderait en ma faveur. Entends-les. Sont-ils ennuyeux avec leur politique !

Christine déclara qu'elle avait chaud, bien qu'elle n'eût pas de pantalon. Lucile lui confia qu'elle n'en possédait pas non plus. Cette indécence leur parut drôle et les fit rire. Puis Lucile reprit :

— Jamais je n'épouserai Gaston. Je suis persuadée que Picquenet conseille papa. Si je n'épouse pas Gaston, je lui écrirai de venir m'enlever. Nous irons vivre sur une terre lointaine, où tu viendras nous retrouver avec de Larmance. N'est-ce pas, petite sœur ?

Petite sœur ne répondit rien, mais les deux jeunes filles s'embrassèrent.

— Les royalistes, répétait pour la centième fois le comte, ont à choisir entre deux tactiques : ou favoriser par les moyens qu'ils jugent les meilleurs la venue des révolutionnaires. Ceux-ci bouleverseront à un tel point le pays que les honnêtes gens appelleront le roi. Ou bien procéder avec lenteur et prudence, en favorisant des hommes comme Binet. Plus tard, nous nous efforcerons de les gagner à notre cause. Nous leur montrerons l'abîme qu'ouvre sous leurs pas le socialisme envahissant.

— Vous êtes machiavélique, monsieur le comte, dit l'abbé. Je vous le répète, vous avez toutes les qualités d'un grand politique.

Des phalènes voltigeaient autour de la lampe. L'un d'eux se brûla les ailes, et vint s'abattre sur la nappe, tout papitant.

— Binet, dit le comte, est comme ce papillon ; il brûle à ma flamme ses ailes républicaines.

Ils sourirent à ce badinage.

— Si papa et Picquenet écoutaient notre conversation, disait Lucile à sa sœur, ils ne souriraient plus.

A ce moment, on entendit un cri, et une voix d'homme qui clamait : « Je vais me plaindre à M. le comte. »

Joseph, le cocher, fit irruption dans la salle à manger. Il se tamponnait l'œil avec son mouchoir : « C'est M. le vicomte, dit-il, qui vient de me donner un coup de poing. »

Le vicomte était furieux. Il prétendait que le domestique l'avait bousculé.

— Si je vous ai bousculé, répondit Joseph, ce fut sans intention.

— M. le vicomte, prononça M. de La Musardière, sera puni.

Alain de La Musardière se tenait la tête baissée, les mains dans les poches ; son visage exprimait la colère méprisante et le dépit.

— Monsieur l'abbé, s'écria M. de La Musardière, punissez Alain.

Alors M. Picquenet lui infligea d'écrire cinquante fois : « Les hommes passent comme les fleurs. »

Les demoiselles de La Musardière étouffèrent de petits rires aigus dans leurs mouchoirs.

GEORGES LE CARDONNEL.

(*A suivre.*)



SARAH BERNHARDT

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXVI. — La Justice.

M. DELARUE. — Eh bien?

M. DESMAISONS. — ...

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — C'est logique.

M. DEL. — Faut-il vraiment attribuer cela au juge, ou n'est-ce que l'opinion d'un journaliste inconscient?

M. DESM. — Les juges sont capables de tout. Si l'opinion ne les surveillait pas, en quinze jours, le temps de la meubler convenablement, ils auraient rétabli la chambre de torture, avec chevalets, pinces rougies au feu, brodequins, coins, maillets à enfoncer lesdits coins, et autres instruments idoines à faire parler les muets, car ils ont plus que jamais « l'horrible manie de la certitude ». Je trouve donc relativement innocente l'idée d'arrêter un témoin et de le chambrer dans l'espoir que deux ou trois semaines de secret lui délieront la langue. D'ailleurs, voyez, la presse accueille ce projet avec sympathie. Pour moi, je trouverais plus pratique de faire avaler à ce témoin récalcitrant trente ou quarante pots d'eau fraîche, au moyen d'un entonnoir. S'il n'en crève pas du coup, on le laisse pisser tout son soûl, puis on lui propose de recommencer la beuverie. Alors, il y a tout à parier qu'il préférera dire la vérité, une vérité, plusieurs vérités, autant de vérités que l'on voudra. Le moyen est bon.

M. DEL. — Ce juge est, en effet, en bonne voie. N'a-t-il pas inventé une sténographie connue de lui seul? Il prend des notes avec ces signes secrets et comme il n'y a que lui à pouvoir les interpréter...

M. DESM. — Vous avez vu que l'opinion accepte cela très bien. On a même, à ce propos, vanté le génie de cet homme qui, au lieu de perdre son temps à étudier la psychologie, à lire, par exemple, les enquêtes récentes sur « la valeur du témoignage », s'amuse à lutter d'ingéniosité avec feu M. Duployé, inventeur, lui aussi, d'une chose sténographique. Le jeu est innocent et peut même devenir lucratif; mais, appliqué à l'instruction criminelle, il en relève. Instruction secrète aggravée de sténographie mystérieuse! Hein, ça nous rejette un peu loin dans le passé! Pas trop, cependant, car, à l'époque

umineuse du droit romain, jamais la loi ne permit, jamais juge
'osa l'interrogation secrète d'un accusé. Les chroniqueurs chrétiens
qui fabriquèrent tant de faux *Acta martyrum* n'y font aucune
allusion à la scandaleuse instruction secrète. Parmi tant de forgeries,
ls ne songèrent point à celle-là. La civilisation chrétienne, cependant, devait la réaliser et nous jouissons avec reconnaissance de ce
bienfait indéracinable.

M. DEL. — La complicité du peuple accompagne en effet, comme
vous le disiez tout à l'heure, chaque abus de la justice. Le pouvoir
discrétionnaire du juge d'instruction excite au plus haut point son
admiration d'esclave et les arrestations arbitraires ne sont pour lui
que des incidents scéniques.

M. DESM. — Il n'y a presque plus aucun sens de l'équilibre. N'a-t-on pas proposé froidement l'emploi de l'hypnotisme dans les instructions judiciaires ? On endort le patient, on lui fait des questions
dont on lui suggère les réponses, et, en trois quarts d'heure, on
obtient un criminel accompli. Arracher des aveux par tous les moyens
possibles, tel est le principe des juges. L'hypnotisme leur convient à
merveille : il suppléera à leur incapacité.

M. DEL. — La chasse aux aveux, passe encore, puisque c'est dans
notre tradition de peuple assoiffé de vérité, et pourvu qu'elle se fasse
avec des armes loyales, mais la chasse au témoignage, voilà le grand
abus, ne trouvez-vous pas ?

M. DESM. — Je le trouve tellement qu'à mon avis c'est déjà un
abus que de citer un témoin. Ce serait, il me semble, au juge à se
déranger, tout au moins devrait-on prendre l'heure et le jour du
témoin, le prier poliment, lui faire bien comprendre qu'on lui
demande un service. On aurait d'ailleurs des témoins, si le témoignage était volontaire, que l'on n'a pas, du moment qu'il est obligatoire. Pour les êtres bornés qui administrent et distribuent ce
qu'ils appellent la justice, en leur langage de bazoche, un témoin est
un être suspect et traité comme tel. Malheur à qui ne sait plus au
bout d'une année ce qu'il faisait le 17 du mois à 2 h. 40. Fumiez-vous un cigare ou une cigarette, lisiez-vous un volume bleu ou un
volume jaune? Vous étiez dehors? Bien. Pleuvait-il? Votre pantalon
était-il relevé ? « J'insiste, dit Brid'oie, sur ce détail. Il est de la plus
haute importance... Vous vous taisez ? C'est bien, je vous arrête. » Ces
malheureux sont persuadés qu'un témoin sait toujours quelque
chose. Comment leur démontre, que les hommes, au contraire, ne
savent presque jamais rien, pas même s'ils vivent ? Quelques-uns
parlent, cependant et d'autres aussi, qui disent le contraire. Alors
Brid'oie se fâche tout rouge Comme il croit à la valeur des témoignages, il se met en colère pour cacher sa déconvenue. Il serait
comique, mais il est revêtu d'un « pouvoir discrétionnaire ». On ne

rit pas. Un signe de Brid'oie, et vous êtes à l'ombre. Si nous faisions une révolution ? Hein, qu'en pensez-vous, monsieur Delarue?

M. DEL. — Je pense que vous sortez un peu de votre caractère, monsieur Desmaisons.

M. DESM. — Oui, et c'est pour cela que je n'aime guère à parler de justice ni d'affaires criminelles. Dès qu'un homme, quel qu'il soit, est aux mains du juge d'instruction, je me sens le frère du malheureux. Vous voyez quel doit être mon état d'esprit quand il s'agit d'une femme sur laquelle il n'y a encore que les soupçons les plus vagues et les plus incertains. Non pas que ma sensibilité soit excessive, je tâche au contraire qu'elle se tienne en de justes limites et que ma raison la guide. Mais j'ai un sens de la droiture que déroute la tortueuse justice. Et puis, je vous redis que je ne me passionnerai jamais pour la répression d'un crime domestique. On peut prévenir tous les crimes, excepté ceux-là. Or, un crime que l'on ne peut prévenir, même en théorie, n'est peut-être pas un crime.

M. DEL. — Singulière proposition. Elle demanderait, je crois, quelques commentaires.

M. DESM. — Je le crois aussi.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Colette Willy : *Les Vrilles de la vigne*, « Vie Parisienne », 3 fr. 50. — Lucie Delarue-Mardrus: *Marie, fille-mère*, Fasquelle, 3.50. — G. Rénal : *Les Camps Volants de la Riviera*, Calmann-Lévy, 3.50. — Brada : *L'Ame libre*, Plon 3.50. — Marcelle Weissen-Szumlanska : *Hors du Harem*, Félix Juven, 3.50.— C.-F. Ramuz : *Jean Luc persécuté*, Perrin, 3.50. — Tancrède Martel : *Loin des autres*, Fasquelle, 3.50.— Gaston Rouvier : *Les Toits rouges*, Fasquelle, 3.50.— Adolphe Aderer : *Le Drapeau ou la foi*, Calmann-Lévy, 3 50.— Jehan d'Ivray : *Les Porteuses de torches*, A. Méricant, 3.50. — Daniel Borys : *Le Royaume de l'oubli*, Louis Michaud, 3.50. — E. Solari : *La Force des chastes*, Librairie Universelle, 3.50.— R. de Rivasso : *Nedjma*, Henri Jouve, 3.50. — Jean de la Brète : *Illusion masculine*, Plon, 3.50. — Jean Selme : *L'Amour l'emporte*, Fischbacher, 3.50. — Michel Provins : *Le Cœur double*, Fasquelle, 3.50 — Marc le Guet : *Contes du pays noir*, Excelsior, 3.50.

Les Vrilles de la vigne, par Colette Willy. « Cassantes, tenaces, les vrilles de la vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair et j'ai fui... Quand la torpeur d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint (comme le rossignol) les vrilles de la vigne (qui poussent, poussent si vite qu'elles captent les oiseaux endormis) et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix ! » Ainsi parle Colette Willy d'elle-même dans l'apéritive préface de son dernier livre de nouvelles. Elle est, en effet, un oiseau qui chante seul dans l'amertume d'une nuit torturée de printemps. Hélas ! le rossignol, au milieu des autres oiseaux, semble un

ionstre et peut-être leur fait-il peur. Il chante dans l'obscurité... out comme si on lui avait crevé les yeux ! Qui donc s'en occupe ? es rêveurs? des poètes? des fous? Ce chant nocturne, voix des ystères effarants de la terre et des eaux, plainte des forêts proondes, râle des plantes ou des animaux qui se meurent d'amour, est n chant toujours maudit tellement il impressionne. Où sont donc les mateurs d'art pur (car l'art véritable est toujours pur) qui ont su onner à Colette Willy la place qu'elle mérite parmi les écrivains? Je uis allée demander à un prince de la critique de bien vouloir lire *la Retraite sentimentale*, et ce prince, qui dispose de beaucoup de puisance, a promis, puis reculé... devant le scandale qu'il y aurait eu ans doute pour lui à avouer son admiration. Aujourd'hui, *les Vrilles de la vigne* ne sont point éditées au *Mercure de France* et ela me met à l'aise pour crier aux gens, princes de la critique ou lébéiens de lettres : « Depêchez-vous de dire que dans la volière *féiniste*, parmi vos femmes de plumes et vos plumes de femmes (que ean de Bonnefon me pardonne !), il y a un petit chanteur sauvage t parfait, un être à part — oh combien, hélas ! — un artiste des plus erveilleusement français qui puisse être dans la race française et u'il serait bon de le reconnaître sans geste d'inutile pudeur. Et puis a pudeur, les hésitations inspirées par les convenances sociales, les dées de bienséance et de sage bourgeoisie ! Non, mais... si vous aviez ce que ça vous va mal, Messieurs les princes de la Haute criique ? Si je méprise ces attitudes-là, moi, je me demande pourquoi ous oseriez les prendre, vous? C'est en art pur que vous manquez de enue.

Marie fille-mère, par Lucie Delarue-Mardrus. Je ne conais pas Mme Delarue-Mardrus et je veux ignorer sa grande réputaion de poète, presque aussi grande que celle de Mme de Noailles. Ne liant jamais que des proses, je suis un mauvais juge pour les vers ; je réfère ne pas m'en occuper parce que ça troublerait ma vue, déjà i mauvaise. J'ai donc lu *Marie fille-mère* sans aucune idée préconue au sujet de l'auteur. Ce roman me paraît très fort, très masculin, rès habile dans la gaucherie dite, à tort, *féminine*, très fait dans sa péciale ingénuité. Je ne vois guère, dans la brillante phalange des eunes écrivains déclarés nouveaux ou bien modernes, de littérateur lé métier capable d'une telle virtuosité. Or, c'est là un éloge que je veux adresser à l'auteur de *Marie fille-mère*, un éloge, car chacun ait en quelle estime je tiens le métier littéraire. Je n'entends pas parler de journalisme ici, mais de cette sorte de libre épanouissement que le grand soleil de la publicité offre à ceux qui ont vraiment le don d'écrire d'abondance, et rien n'est plus difficile que d'écrire facilement, il faut le déclarer avec courage. *Marie* est violée, a un enfant, puis un amant, car Natale-Noël est un mari-amant, puis

elle se révolte contre l'amour, qui *prostitue* encore plus que le viol, et elle meurt d'avoir vu tuer son fils. Etude de mœurs sur les bas-fonds normands, sur les terriens et les filles des prairies qui conduisent souvent leurs propres vaches aux taureaux. Tout y est bien en place et semble naturel, car il n'y a aucune erreur de composition, malgré la prétendue spontanéité de la femme. Mais qu'on ne s'y trompe point : c'est un poème et le *réalisme passionné* de l'auteur est surtout une formule de poète. Déjà, Mme Delarue-Mardrus a à peine vingt ans, sa conscience d'écrivain est enfermée dans l'ordre logique de la fiction, et je ne crois pas du tout qu'elle nous apporte de nouvelles clartés d'âmes féminines : elle est homme de lettres, oui.

Les Camps-Volantes de la Riviera, par G. Réval. Ça, c'est un pot pourri plein de jolis morceaux détachés et d'une grande allure exotique, trop exotique. Les gens de la Riviera sont les rastas de tous les mondes, ils ne me paraissent guère *humains* dans le sens qu'on donne à ce mot. Toutes ces femmes qui font du 50 à l'heure sur des canots automobiles ou sur leurs chimères sont en dehors du possible et elles ont, d'ailleurs, le droit d'être représentées d'une façon outrancière. Il y a de l'amour, des crimes, du nihilisme et des scènes de jeu. Ce serait un bon feuilleton, si c'était mal écrit.

L'Ame libre, par Brada. Elle est très finement faite, cette étude sur l'égoïsme. Le type de ce vieillard, puérilement autoritaire, qui asservit ces pauvres femmes du monde, les rend esclaves d'un geste, d'un clin d'œil et finit par les déshériter, est fort bien rendu. J'aime moins les cent mille francs qu'on découvre dans le bureau du Marquis au moment où il faut achever le roman en beauté. Mais ce qui m'amuse surtout, c'est la mondanité décorative de ces gens, malgré l'âme libre de la jeune fille. C'est à qui n'osera pas bouger dans ce milieu aristocratique. Seul peut-être le marquis de Montaz se montre franchement révolutionnaire en adoptant son fâcheux bâtard.

Hors du Harem, par Marcelle Weissen-Szumlanska. Histoire peut-être vraie qui tend à prouver que l'émancipation ne fera que des ingrates des jeunes femmes turques.

Jean-Luc Persécuté, par C.-F. Ramuz. Pauvre roman de pauvres gens, tous naïfs, tous tristes, tous gauches avec, au fond, le trésor de l'humanité bien réelle, bien sentie, peut-être vécue, que possède l'auteur, malgré qu'il ne vienne pas directement de notre humanité française. L'histoire n'est rien, elle ne serait rien, racontée par un autre qui affecterait le chaud langage des... races latines. Mieux dite, elle perdrait peut-être tout son charme. Mais quelle profondeur de douleur il y a là-dedans. On se penche sur un glacier, sur une nappe tout unie de neige et l'on voit des petites fleurs, des gouttes de sang, de frêles pattes d'oiseau. Toute la vie semble enfermée dans un seul détail. L'auteur d'*Aline*, des *Circonstances de la Vie* et de

Jean-Luc est un sincère. Ah ! qu'ils sont rares les écrivains sincères très en dehors de la vie des boulevards, de la réclame et des sottises des gens d'esprit!

Loin des autres, par Tancrède Martel. L'incendie du bazar de la Charité a servi de complication à beaucoup trop de romanciers. Admettons que l'auteur de cette nouvelle fantaisie s'est appliqué à nous distraire. Un mari qui trouve le moyen d'enterrer sa femme alors qu'elle vit encore, c'est peu moral, mais intéressant. J'admire la discrétion de l'amant platonique et les descriptions de Venise, les inévitables descriptions de Venise.

Les Toits rouges, par Gaston Rouvier. Curieux mariage d'un vieux propriétaire avec une châtelaine plutôt mûre, ou l'ambitieux fils de concierge puni par les vindicatifs aristocrates. Il y a un crime. Pourquoi l'auteur aime-t-il les locutions bizarres, comme *se jeter à la désespérée*, et le verbe *étrécir*, qui est d'ailleurs bien français, mais dont il ne faut pas abuser? Le type de la pauvre femme de 47 ans, très malheureuse, tout en s'accommodant de tout, est fort intéressant, très nature.

Le Drapeau ou la foi, par Adolphe Aderer. Mélancolique idylle d'une Française mal mariée, du temps de l'Impératrice Eugénie, avec un officier allemand. Ni le drapeau ni la foi ne sont entamés, mais nous constatons la grande supériorité du soldat allemand protestant sur le soldat français catholique et peu fidèle.

Les Porteuses de torches, par Jehan d'Ivray. Promenade sentimentale au Caire et séduction d'une jeune veuve qui confond l'amour avec le besoin de vivre ou de dépenser ses nerfs. Il y a une Véra, nihiliste, socialiste, pouponnière, la Véra de toutes les sociétés, qui enseigne à cette femme qu'elle est seulement née pour être maman, ce qui est aussi faux que de lui enseigner le contraire.

Le Royaume de l'oubli, par Daniel Borys. Mais oui, oh! Jeanne Landre, je suis capable de ne pas passer une page du livre que je dois lire! Ce m'est un tourment, croyez-le bien, que cet excès de précaution dans la lecture forcée. En tous les cas, lorsque le navire sombre, ou mieux qu'il ne remonte plus, parce que c'est un sous-marin, je palpite comme il sied. *Le Royaume de l'oubli*, c'est, naturellement, celui de l'opium, et nos bons marins feront bien de feuilleter ce manuel plein de vérités premières. Je ne pense pas que tous les officiers fument de l'opium dans la marine, mais certainement tous les fumeurs d'opium sont marins, ou gens aimant les roulis endormeurs et fomenteurs de rêves.

La Force des chastes, par Emile Solari. J'aimais mieux *la Cité rebâtie*. Le héros de cette histoire à la fois morale et un peu... brutale me paraît terriblement niais, malgré son talent, voire son génie. Des hommes comme ça seraient redoutables pour toutes les

femmes, même les plus honnêtes. L'homme vierge est une anomalie, absolument comme la vierge instruite... pour ne pas dire plus.

Nedjma, par Raoul de Rivasso. Mœurs arabes. La petite Nedjma aime un homme qu'elle a vu, avant le premier voile de la nubilité, et cependant elle sera vendue légitimement à un autre homme. On tue le vieux mari, on accuse un innocent, puis Nedjma meurt à son tour pour aller rejoindre son cher amant Abdelaziz.

Illusion masculine, par Jean de la Brète. Une pensionnaire éprise de son tuteur et désireuse de l'empêcher, par conséquent, de se risquer avec une coquette. Roman que l'on peut donner aux jeunes filles pour leur inspirer le goût du mariage de raison.

L'Amour l'emporte, par Jean Selme. Après avoir beaucoup raillé l'amour et nié que l'on puisse découvrir la jeune fille vraiment digne de nous offrir la joie durable d'une union assortie, ce jeune homme finit par faire comme tout le monde, il épouse une personne charmante, celle qui lui donne l'illusion cherchée... L'amour l'emporte... mais décerne-t-on le prix à l'amour entrant à peine dans la carrière, même à un amour sérieux?

Cœur double, par Michel Provins. Scènes parisiennes, très pimentées, un peu salées, toujours de ce bon ton qui doit être, probablement, une spéciale éducation pour gens du monde où l'on s'amuse, c'est-à-dire le meilleur. Il s'agit de justifier, en des dialogues des plus vifs, la présence de l'enfant de la maîtresse au foyer conjugal. Pour être un amant satisfait, un monsieur se découvre toujours des instincts paternels.

Contes des pays noirs, par Marc le Guet. Il s'agit de Saint-Etienne, le pays des tristes usines où l'eau, la terre et le feu semblent se liguer pour fabriquer du deuil, ainsi qu'en la ville de Jonathan. Cependant, l'auteur aime ce pays noir. Il y revient en plusieurs contes savoureux, se moquant des édiles et de toutes ses autorités civiles ou militaires, mais il y a de joyeuses plaisanteries pour les pauvres ouvriers du ruban, car ce ne sont pas des jours d'or et de soie qu'ils filent et il faut les égayer par le rappel de leurs farces. A part qu'elles ne sont pas toujours de bon goût, ces farces, elles sont tout de même moralisatrices, puisqu'elles font rire des pauvres.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Paul Adam : *Les Disciplines de la France*. 1 vol. in-18, 3.50. Vuibert et Nony. — Paul Adam : *Le Taureau de Mithra*, 1 vol. in-16, 1 fr., Sansot. — Edmond Pilon : *Francis Jammes et le Sentiment de la Nature*, 1 vol. in-16, 75, « Mercure de France ». — H. Taine : *Pages choisies, avec une Introduction, des Notices et des Notes* par Victor Giraud, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Lucien Pinvert : *Sur Mérimée. Notes bibliographiques et critiques*, 1 vol. in-8°, Henri Leclerc.

Dans son dernier ouvrage, **Les Disciplines de la France**,

M. Paul Adam constate qu'un esprit de réaction grandit dans l'âme des nouvelles générations. Réaction contre les doctrines « que propagèrent les élites antérieures libérales, pitoyables envers le peuple ». Esprit redoutable, dit l'auteur, « parce qu'il accapare, avec une prodigieuse habileté, toutes les doctrines de la science pour justifier ses vœux propriétaires, aristocratiques, autoritaires et parfaitement hostiles aux espoirs de la multitude souffrante ».

Cette nouvelle croyance, ajoute-t-il, invoque les philosophies biologiques des Bourdeau, des Le Dantec, des Bergson, des Quinton, des Dastre, le scepticisme mathématique de Poincaré, la loi de constance intellectuelle posée par Remy de Gourmont ; et cela « pour démentir les affirmations de progrès, pour contredire l'excellence du pacifisme, de l'égalité, de la liberté, de l'instruction mêmes ». Mais parce qu'une élite des nouvelles générations suit les idées philosophiques, à la fois sceptiques et autoritaires, des écrivains énoncés, M. Paul Adam peut-il, en généralisant, écrire que la science devient royaliste et que la plupart des recrues intéressantes vont à la doctrine monarchiste ? Autorité, aristocratisme intellectuel, négation d'idées de progrès, de pacifisme, etc., ne signifient pas monarchisme. Mais il est bien que la philosophie s'appuie sur la biologie, et la biologie nous apprend à nous méfier de toute idée de pitié. Mais M. Paul Adam, qui se place à un point de vue sociologique, reproche au Français d'être, comme il dit, unilatéral : « Chacun de nous, dit-il, choisit une secte, s'y range, se boucle des œillères autour de la tête et ne veut plus rien connaître que les erreurs de son milieu. » Il faut tout de même bien admettre que certains de nos philosophes et de nos biologistes poursuivent leurs études en dehors de ces considérations pratiques. Il y a et il y aura toujours des parasites qui s'attacheront aux plus belles théories, aux plus désintéressées scientifiquement et philosophiquement, pour les déformer ou les utiliser. C'est M. Quinton, qui, agacé par certains articles de journaux, s'écriait : « Ils finiront par me faire dire que ma loi de constance thermique prouve qu'il faut aller à la messe. » Le mot est admirable, et on ne peut empêcher les gens de tirer une philosophie, une morale, ou une politique d'une formule biologique.

M. Paul Adam, dans ce volume où il traite magistralement les questions sociales les plus actuelles, a tenté, comme il l'écrit, « une révision de nos principales idées émouvantes » avec l'espoir « de persuader un petit nombre de l'urgence qu'il y aurait à nous munir de convictions multilatérales, et à répudier les simplismes des trois ou quatre troupeaux qui se partagent le pré de la France ». Que l'on suive M. Paul Adam dans ses déductions : il accueille toutes les idées, les éprouve, et ne conserve que celles qui lui permettent d'établir une généralisation.

§

De M. Paul Adam encore ce curieux petit livre : **Le Taureau de Mithra**, où l'auteur étudie l'influence de la religion de Mithra et de l'idée qu'elle représente, à travers les siècles, depuis l'empire romain jusqu'à Napoléon. Malgré ses origines orientales, Mithra fut « la divinité chère aux soldats qui construisirent les camps romains, d'où s'épanouirent tant de cités opulentes sur les bords du Rhône, du Rhin, du Danube, de la Seine et l'Elbe ». Pour M. Paul Adam, Mithra est comme le symbole de l'esprit latin. Ce Dieu protégea Napoléon, qui semblait d'abord vouloir fonder à nouveau l'empire latin. Mais lorsqu'il rejeta sous le joug des barbares les Gallo-Romains « que la Révolution avait affranchis par les bras de ses armées, alors les peuples de Mithra désertèrent sa fortune ». L'influence secrète se perpétue. On se souvient de ce qu'écrivait Renan : « Le monde eût été mithriaste, si le christianisme avait été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle. » Le Mithrianisme était aussi une très belle religion.

§

Dans ce petit volume, **Françis Jammes et le sentiment de la Nature**, M. Edmond Pilon n'a pas voulu faire la critique du poète, mais plutôt dire ses raisons de l'aimer. On analyse mal ce que l'on aime, dit-il, et il cite ce mot de M. André Gide : « Dès qu'on se laisse aller à Jammes, il semble que lui seul soit poète. »

C'est que la poésie de Jammes correspond à nos émotions les plus secrètes et les plus intimes, et que la musique, volontairement hésitante de ses vers, nous charme comme des mots de tendresse balbutiés. Mais aussi, il y a dans cette œuvre une fraîcheur de sensation, comme vierge ; on dirait que ses vers ont le goût et la clarté de la rosée du matin.

Et pourtant quelle sensualité dans cet aveu :

> Je souffre de ma chair ainsi que d'un fer rouge.
> Je désire une fille avec un âcre désir.
> Je la voudrais nue dans la torpeur d'une chambre,
> Paysanne avec ses beaux cheveux sur ses reins moites...

Mais cette sensualité, très vivante, a cependant quelque chose de pur, et cette nudité, sans cesse évoquée par le poète :

> Tu seras nue sur la bruyère humide et rose...
> Tu seras nue dans le salon aux vieilles choses...
> Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse...,

a la chasteté des jambes de Diane. Jammes a surtout chanté les vierges, le mystère et l'incertain qu'elles représentent, et c'est lui-même qui compare à de très jeunes filles ses « pensées qui ont la

courbe de leurs jambes craintives ». Mais il y a encore, dans son amour pour les femmes, un goût de mysticité qui, peu à peu, se fait plus ému et plus chrétien. Ses derniers recueils, *l'Eglise habillée de feuilles*, *Clairières dans le ciel* et *Poèmes mesurés*, qui sont d'une inspiration religieuse, gardent la même jeunesse d'impression et d'expression que les précédents volumes, à laquelle s'est ajouté un charme nouveau de grave sérénité.

Rien, au reste, écrit M. Pilon, n'est apparemment modifié de l'art du poète, de son style si simple et si savoureux, de son chant allègre et parfumé. Seulement, dans l'œuvre même de Jammes, au-dessus des collines de son village, le clocher vieux et moussu d'une petite chapelle humble étend désormais, un peu plus avant que jadis, l'ombre légère de son toit.

M. Pilon, en terminant, constate l'influence de Jammes sur la plus récente génération poétique et prévoit la répercussion lointaine de cette influence, dans l'avenir.

§

M. Victor Giraud publie des **Pages choisies** de H. Taine qui résument bien l'œuvre du philosophe. Une introduction et de brèves notices qui précèdent chaque extrait aident à la compréhension des pages détachées. Voici *la Correspondance*, *La Fontaine et ses Fables*, *Essai sur Tite-Live*, *Histoire de la Littérature Anglaise*, etc., etc., où l'on trouvera l'essentiel des idées et de la philosophie de Taine. On ne saurait faire aucune critique sur ce choix fait par un des écrivains qui connaissent le mieux l'auteur de *Thomas Graindorge*. On peut dire seulement qu'un autre critique aurait fait un choix un peu différent : il y a quelques pages qu'on aimerait y trouver ; mais l'œuvre de Taine est vaste et la place était restreinte.

§

Ces Notes bibliographiques et critiques **sur Mérimée**, qui parurent dans le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, résument et commentent les principaux travaux publiés sur l'auteur de *Clara Gazul*, depuis quelques années. M. Lucien Pinvert nous entretient, à propos du livre de M. Félix Chambon : *Lettres inédites de Prosper Mérimée*, de la question de droit que cette publication souleva. Une lettre écrite à quelqu'un « lui appartient et ne lui appartient pas ». Il en à la propriété « *matérielle*, non la propriété *intellectuelle*. Il peut la détruire, il ne peut pas la publier », au moins sans le consentement de l'auteur ou de ses héritiers. Parmi ces lettres inédites, figuraient deux lettres de Mérimée à Panizzi, qui n'existent pas dans le recueil de Lettres à M. Panizzi, publié par Louis Fagan.

Ces lettres, éditées par M. Louis Fagan, héritier de Panizzi, avaient

été arrangées, « émondées sur les placards ». M. Chambon a rétabli le texte primitif d'après un exemplaire complété à la main. Mais « l'exemplaire complété ne l'était pas complètement » et « les suppressions soit de lettres totales, soit de parties de lettres, nous ont bien privés d'un troisième volume, qui serait égal en étendue aux deux autres publiés... ».

La maison Calmann-Lévy reprochait à M. Chambon d'avoir fait une *édition partielle* d'une œuvre dont le droit de reproduction lui avait été cédé. Le tribunal répondit que M. Chambon avait voulu faire œuvre, non de spéculation, mais de « critique complète, consciencieuse et désintéressée » et n'avait pas excédé ses droits. Je ne puis donner toutes les raisons invoquées par les deux parties, mais, en appel, la Cour condamna M. Chambon à des dommages-intérêts et ordonna la confiscation des exemplaires saisis. D'après la législation actuelle, les droits d'auteur durent cinquante ans après la mort de l'auteur. Dans quatorze ans, écrit M. Pinvert, Mérimée n'appartiendra plus à Mme H., il appartiendra à tout le monde.

Enfin, note M. Pinvert, le salut pourrait venir des juges chargés d'appliquer la loi. La conciliation des principes juridiques et des intérêts de l'étude littéraire pourrait se trouver, *pour la question spéciale des lettres missives,* dans une jurisprudence libérale et favorable aux droits de la critique en ce qui concerne la volonté, présumée chez l'auteur, d'abandonner le droit de reproduction.

M. Pinvert nous entretient encore de l'Inconnue et des Lettres à l'Inconnue. Son ouvrage est illustré de sept gravures hors texte, reproductions d'aquarelles et de dessins de Mérimée lui-même.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Emile Roca : *De Richelieu à Mazarin ;* Perrin, 3.50. — Saint-Simon : *Les plus belles pages de Saint-Simon*, avec une Notice par Edmond Barthèlemy ; « Mercure de France », 3.50. — Marquis de Ségur : *Esquisses et Récits ;* Calmann-Lévy, 3. 50. — Edouard Driault : *Vue générale de l'Histoire de la Civilisation ;* Alcan, 2 volumes, 7 fr.

De Richelieu à Mazarin, par Emile Roca. — Il nous semble qu'il y a des raisons de préférer ce nouvel ouvrage de M. Emile Roca au précédent ouvrage de cet auteur (*le Règne de Richelieu*). Non que, par une telle préférence, nous voulions faire tort à cet ouvrage antérieur, où de réels mérites sont à apprécier et ont été, non sans quelques réserves, dûment appréciés par nous-même (1). Mais il y a plus de conformité, ici, entre le sujet et la manière propre à M. Roca, manière sans prétentions (et combien

(1) Voy. *Mercure de France* du 1er septembre 1906.

nous l'en approuvons, en général!), aussi éloignée que possible de la gravité chère aux historiens officiels et gourmés. Richelieu, certes, n'est pas un sujet nécessairement « grave », mais ce que nous savons, c'est que c'est un sujet terrible! Or, parler légèrement, — nous voulons dire sur le ton de la curiosité amusée, — de choses terribles, comme l'a fait l'auteur dans ce premier ouvrage, peut être intéressant, mais à condition de trouver, dans cette opposition même, des moyens de nous émouvoir. Un Richelieu vu par le petit bout de la lorgnette, le Richelieu des chansons et des libelles, le Richelieu aussi de la petite réalité quotidienne, avec ses ridicules et ses tares, le galant qui a des grâces de roquentin devant Anne d'Autriche, le névropathe, exaspéré, par moments, de tension cérébrale,qui brise et recompose ses nerfs par des gambades frénétiques, ce Richelieu-là présente, dans ces misères de grand homme, un contraste pathétique, shakespearien. Mais dégager ce contraste, cela redevient une affaire sérieuse, « grave », dont M. Roca ne s'est pas mis en tête le martel. Aussi y avait-il quelque disproportion,disons-nous, entre un tel sujet et la façon de le traiter.

Cette disproportion disparaît ici. Allant « de Richelieu à Mazarin », du tigre au renard, de l'homme des terreurs à l'homme des cautèles, M. Roca a trouvé l'acheminement, l'application qu'il fallait à son genre de talent pour l'Histoire documentée de chansons,anecdotique, légère... non! employons un mot plus satisfaisant, plus digne aussi du mérite de notre auteur, et disons : pour l'Histoire « curieuse ». Et, certes, c'est, dès lors, une lecture savoureuse que celle de ces pages où l'on voit l'ambition du souple Italien parti de rien se former, grandir, se multiplier, et, — dans cette habileté qui écarte les deux Condé, Gaston d'Orléans et Vendôme, qui conquiert, avec le pouvoir,le cœur de la Reine,dans toute cette ingénieuse conduite des affaires du temps, dans toute cette continuation de la haute tragédie d'Etat de Richelieu en la plus adroite et la plus fine des comédies politiques, — s'épanouir avec un bonheur sans égal que ne connut point même la fortune du Grand Cardinal.

M. Roca, qui, à côté de l'amusement qu'il prend, en le faisant partager, aux choses d'une époque spirituelle, sait aussi s'instruire et instruire son lecteur, a bien marqué, entre autres faits, que l'idée de continuer la politique de Richelieu est bien due à la volonté de Louis XIII. Ce roi, peut-être trop dédaigné, ne pouvait pas prévoir certains résultats de l'application posthume des maximes du grand Cardinal, comme la Fronde, ni certains inconvénients de caractère du continuateur de ces maximes, Mazarin, comme la cupidité. Mais l'idée n'en fut pas moins des plus méritoires. Au delà de la Fronde et de Mazarin lui-même, il en sortit la grandeur de Louis XIV. Par là, la courte période pendant laquelle le roi survécut à son ministre et

tint personnellement la main à ce que l'on respectât le testament politique de Richelieu, fut fort féconde pour la France, et la figure de Louis XIII s'y releva et s'y amplifia singulièrement. C'est une bonne inspiration que d'avoir marqué ceci, ce moment de l'Histoire, entre la mort de Richelieu et la Fronde. M. Roca aurait pu ajouter à la physionomie de Louis XIII d'autres traits du même style, en utilisant certains travaux récents, comme l'étude où M. Lacour-Gayet, en nous montrant en Louis XIII « un utopiste inconnu », a fait voir tout au moins que si ce monarque marqua de l'indolence, ce ne fut certes point par manque d'idées, par paresse intellectuelle. Il y aurait bien des choses à dire là-dessus. Nous avons ailleurs émis une hypothèse sur l'exacte nature du rapport de Louis XIII à Richelieu, un rapport qui, selon nous, fut, non pas le rapport des contraires, mais celui des *semblables*, et, par là même, désavantageux pour Louis XIII, pour celui des deux qui, dans l'identité des natures, apportait un degré moindre d'intensité, etc. Il serait trop long de revenir ici là-dessus (1).

M. Emile Roca a complété son intéressant ouvrage par une galerie de portraits du temps où se donne carrière son goût humoristique. Un répertoire alphabétique assez copieux ne sera point dédaigné des chercheurs.

Les plus belles pages de Saint-Simon, avec une notice par Edmond Barthèlemy. — La librairie du Mercure de France vient de publier, dans l'excellente collection de M. Remy de Gourmont, un choix d'extraits de Saint-Simon dont la composition nous a été confiée. Il est malaisé de donner en un volume, même en un gros volume de 500 pages, la substance d'une œuvre aussi touffue, aussi riche de « différentes matières », que les *Mémoires*. Cependant, la difficulté est peut-être, après tout, moins grande, ici, qu'en d'autres cas. Le caractère de l'homme est si fort, ses opinions sont si accusées, qu'il existe certainement, ici, un point de vue, un parti-pris, si l'on veut, du Mémorialiste, et qu'on peut légitimement essayer de choisir, entre tant et de si variées matières, celles d'abord qui se trouvent dans la portée directe, dans le rayon immédiat de ce point de vue, soigneusement précisé. Le préjugé aristocratique et monarchique (oui, monarchique!) contre Louis XIV; la révolte contre les procédés niveleurs appliqués de haut; la colère contre la bourgeoisie montante, et plus spécialement contre la robe du Conseil et la robe du Parlement; la haine des Bâtards royaux; l'indignation, à la place éminente qu'on leur fait dans l'Etat : voilà autant de pistes qui, dans l'immense hallier des *Mémoires*, peuvent mener aux clairières, aux bons endroits. Nombre de pages caractéristiques sont à

(1) Voy. *Mercure de France* du 1er juillet 1904, à propos du livre de M. Louis Batiffol : *Au Temps de Louis XIII*.

recueillir, et ont été recueillies, ainsi. Mais il faut se garder d'une vue systématique, nécessairement exclusive. Aussi, à ce premier choix, qui était le plus urgent, a-t-on joint d'autres pages, belles de leur beauté propre, indépendamment de tout parti-pris. Inutile de dire qu'on trouvera parmi celles-ci les extraits qui sont, pour ainsi dire, de rigueur, de style, quand il s'agit de Saint-Simon, comme « la mort du grand Dauphin », « le Camp de Compiègne », etc., morceaux magnifiques. L'on y trouvera aussi des morceaux bien moins connus, bien moins remarqués, quoique infiniment remarquables, comme cette « Colère du Roi sur Mme de Torcy », révélatrice de tout un ordre social. De plus, anecdotes, portraits, scènes diverses, choisies çà et là, complètent, espérons-nous, le recueil, dans le sens de la variété, de la souplesse. Et pour tout dire enfin, notre procédé fut élémentaire, la candeur même : nous avons simplement pensé qu'il n'était, après tout, peut-être pas superflu de lire... quoi ? mais, l'œuvre donc ! De *tout* lire. Et nous avons eu la faiblesse de le faire.

Esquisses et Récits, par le Marquis de Ségur. — Quand on veut connaître Mme du Deffand, on va communément la chercher dans sa correspondance, dans ses précieuses lettres à Walpole, à Voltaire, à Montesquieu, au président Hénault, à d'Alembert, etc. D'habitude, on juge que cela suffit. D'aucuns, par contre, qui ne se contentent pas de ces titres intellectuels et historiques, qui, de plus, préoccupés d'une psychologie plus poussée, ou mus d'une curiosité plus exigeante, veulent connaître jusque dans sa vie privée la célèbre amie des Philosophes, seront reconnaissants à M. de Ségur de ces pages sur « Mme du Deffand et sa famille » (morceau de résistance de cette collection d'études), où, à l'aide de documents nouveaux, il nous montre Mme du Deffand dans son milieu intime, domestique. L'éclat magnifique et en quelque sorte officiel de l'autre entourage, celui des amitiés illustres, avait laissé dans l'ombre ce cercle plus modeste des relations de famille, — dans une ombre qui, disons-le, ne se dissipe point pour le plus grand prestige de Mme du Deffand, car on s'aperçoit qu'elle y dissimula tout un côté pénible et misérable de sa vie. Misérable, plus qu'on ne pourrait croire. L'indifférence paternelle, le mari plus âgé et ennuyeux (qu'elle n'épousa nullement par pauvreté, — une légende, — mais simplement pour se marier) expliquent sans doute bien des choses, mais sans suffire à expliquer toute cette intime misère morale où l'on tombe dès que l'on considère la vie privée de Mme du Deffand. Quoi qu'il en soit, vue dans ce cadre privé, la prestigieuse et méritoire amie des Encyclopédistes fait pitié. « J'ai un corps de cent ans, gémissait-elle sur le tard, et une tête qui n'en a pas vingt. Je me hais et je me méprise. » Reprenant, en leur donnant une acception plus large, ces expressions, on pourrait

dire que sa vie pratique, familiale, par l'ennui, par la lassitude et le dégoût qui l'opprimèrent, eut toujours « cent ans », alors que sa tête, cette tête en communion de pensées avec les plus hauts esprits du temps, eut toujours « vingt ans », en effet, pour la vigueur et la lucidité; contradiction qui, la cécité aidant, lui fit connaître par moments, dit M. de Ségur, « le fond de la misère humaine ». Voilà l'éclatante Egérie du Philosophisme; voilà l'envers que nous montre sa vie de famille, cette vie de famille à la fois indispensable et fastidieuse à la difficile femme, du père indifférent et rustre, et de l'époux mal assorti, quitté, repris, définitivement quitté, au frère insignifiant, à la sœur lointaine, aux neveux et nièces tour à tour appelés et chassés; — sans parler de la brillante Mlle de Lespinasse, non plus sotte bourgeoise, elle, mais, bien pis que cela, concurrente intellectuelle! chassée, elle aussi, dans des circonstances incomplètement connues, bien qu'on crût les bien connaître, et qui maintenant, précisées grâce aux remarques documentées de M. de Ségur, en disent long sur l'égoïsme de Mme du Deffand. Car toute cette misère intime de la grande intellectuelle se résolut bien décidément en un sentiment dominant : l'égoïsme, le plus aride égoïsme. — A cette excellente étude sont joints divers morceaux intéressants, parmi lesquels nous ne pouvons que signaler plus particulièrement: *l'Education féminine au XVIIIe siècle* et *le Comte L.-Ch. de Ségur*, le père de l'historien de la Campagne de Russie, lui-même historien et diplomate, ainsi qu'on sait.

Vue générale de l'Histoire de la Civilisation, par Edouard Driault. — En composant ce sommaire universel de l'Histoire de la Civilisation, M. Edouard Driault a pensé que si la série des *idées* était utile à connaître pour se rendre compte de l'évolution des Sociétés, en les diverses phases de leur naissance, de leur développement, de leurs transformations, de leur disparition, elle ne l'était pas plus cependant que la série des *faits* mêmes. Par exemple, si la révolution chrétienne a été le fruit d'un mouvement d'idées, la fin de la civilisation romaine et la naissance de la civilisation médiévale sont le résultat d'une suite de faits purs et simples : les invasions barbares. La connaissance de la série des faits est même, pense M. Driault, de beaucoup la plus importante. Mieux que dans la série des idées, sans le danger et l'erreur de l'abstraction, on trouvera, dans la série des faits, ce rapport de cause à effet, cette « concaténation » dont se forme le tissu même de l'Histoire. Après cela, on pourra passer à la série des idées, à l'histoire des institutions politiques et sociales : mais cette histoire, cette histoire *seconde* pourrait-on dire, ne prend toute sa valeur, toute sa certitude, que venue et examinée, pour ainsi dire, à l'issue de la série des faits; elle est, par là, grandement précisée et simplifiée. C'est ce que pense, du moins,

M. Driault, en qui il serait malaisé de voir un continuateur attardé de Hégel. Il croit que le fait est « le trait qui les fixe en la pensée (les institutions politiques et sociales), comme il fut le trait qui les détermina dans l'histoire ». Si son manuel d'histoire universelle, groupant en deux tomes, d'après cette théorie éminemment pratique, les annales de la planète, répond par son exécution exactement à ces vues, c'est ce que le lecteur prendra intérêt à rechercher. Il y trouvera tout au moins un ordre, une clarté véritablement reposante.

Seulement... M. Driault, qui avec raison aime tant les faits, n'a cependant pas échappé lui-même à l'abstraction : préjugé anti-catholique, anti-féodal en ce qui concerne le Moyen-Age, condamné aux dernières pages du tome Ier ; illusion humanitaire et libérale en ce qui concerne l'âge moderne et contemporain, exalté dans la conclusion générale de l'ouvrage. Mais considérons ces vues comme de simples aperçus de pure forme, de style, dont ne doit point souffrir le mérite de ces compilations si utiles dans leur objectivité pure et simple.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Philippe Lauzun : *Correspondance de Bory de Saint-Vincent*, avec annotations, 1 vol. in-8°, Agen, 1908. — Bernard Brunhes : *La Dégradation de l'Energie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, 1 vol. in-16, 3. 50, Flammarion, 1908.

En publiant la **Correspondance de Bory de Saint-Vincent**, M. Philippe Lauzun, le si érudit secrétaire perpétuel de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, a essayé de faire revivre une figure d'une grande originalité, et y a parfaitement réussi.

Nature mobile, impressionnable, ondoyante et diverse si jamais il en fut, d'une activité d'esprit extraordinaire, d'un talent merveilleux d'assimilation, fécond en saillies humoristiques, passionné pour l'histoire naturelle et particulièrement la botanique, embrassant la carrière des armes alors qu'en ces premières années du XIXe siècle les armes étaient tout, ne craignant pas de se lancer plus tard dans la politique quand elle devint à la mode, sans aucune foi religieuse, ne pratiquant que le culte de la nature, mais considérant l'amitié comme un bienfait des Dieux, serviable, généreux jusqu'à la prodigalité, d'une susceptibilité exagérée, dur aux fatigues physiques, obstiné au travail, traitant tous les sujets avec la même incroyable facilité, Bory de Saint-Vincent, — dit M. Lauzun dès le début de la belle introduction du livre, — a joué un rôle très considérable à Paris dans la première moitié du dernier siècle. Il est, après 1815, le vrai type de l'officier demi-solde, mais doublé d'un écrivain et d'un savant.

Bory de Saint-Vincent, né à Agen, avait à peine douze ans que la Révolution éclatait ; ses classes furent interrompues, mais dans la fréquentation d'hommes tels que Saint-Amans, Vivens, Lacépède,

Lacuée, de Ferrusac..., il prit goût à l'histoire naturelle, la botanique et la géographie. Bory de Saint-Vincent avait eu le bonheur d'échapper à l'influence néfaste de l'enseignement classique : il fut et resta un esprit original.

Dès l'âge de dix-huit ans, il envoya à l'Académie de Bordeaux deux mémoires qui furent remarqués : l'un *sur les genres Conferva et Byssus du chevalier Linnée;* l'autre *sur le Défrichement des Landes*. Presque aussitôt il commet une bonne action : il est assez heureux pour faire rayer de la liste des déportés en Guyane, dressée par le Gouvernement après le coup d'Etat de fructidor (4 septembre 1797), le nom de Latreille, ancien prêtre, condamné comme tel à Bordeaux, et qui fut une des gloires de l'Entomologie.

Parti en 1799 pour un voyage autour du monde, il s'arrêtait aux Iles Bourbon et de France, où il s'adonna avec passion aux recherches d'histoire naturelle : « dessinant, récoltant, décrivant, collectant dans les trois règnes » ; au retour, il s'arrêta à Sainte-Hélène.

En 1802, en garnison à Rennes, il se maria, et, bien qu'il en ait eu deux filles, ce mariage ne fut pas heureux ; vers la même époque, il se lia avec Léon Dufour d'une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. Les lettres à Léon Dufour, écrites chaque mois, souvent même chaque jour, constituent en quelque sorte le véritable journal de sa vie si mouvementée ; il en est d'écrites sur les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'autres au lendemain des batailles d'Orthez, de Tarbes, de Toulouse, ou encore aux époques tragiques des deux Restaurations et des Cent jours, où Bory de Saint-Vincent essaya de jouer un rôle politique.

A la suite de l'ordonnance du 24 juillet 1815, il fut banni de la France ; traqué par toutes les polices de l'Europe, il erra et trouva enfin un asile dans les carrières de Maëstricht, qu'il décrivit ensuite. En 1820, seulement, après des déplacements divers à travers l'Europe, il rentra à Paris. Il se livra alors à diverses publications, et fonda, en particulier, le grand *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*.

En 1825, criblé de dettes, réclamant vainement sa solde entière, dépensant sans compter, ne pouvant plus faire face à ses engagements, malgré ses succès de librairie, Bory dut partager le sort de tous ses collègues en prodigalité, c'est-à-dire prendre le chemin de Sainte-Pélagie. Il y resta trois ans, bien revenu des illusions de la terre, bien désabusé, mais « vivant bien, mangeant beaucoup, dormant à merveille, vivant avec les bons morts dont les rayons de sa bibliothèque sont richement garnis ».

Il travaille; il ne se plaint guère :

Devenu Bénédictin par mes habitudes, je n'ai besoin, écrit-il, ni de consolation, ni de secours, ni de conseils, position la plus heureuse où je me sois

trouvé depuis mon arrivée sur cette terre de douleur, avec laquelle je ne veux avoir d'autre rapport que la haine et le dégoût que m'inspirent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses mammifères habitants.

Durant deux ans, il écrit à Dufour de longues lettres remplies de détails très intéressants sur la botanique, ne se plaignant de rien, si ce n'est de ne pouvoir herboriser.

Néanmoins, ajoute M. de Lauzun, une déception l'attendait en 1826. La première girafe fut, paraît-il, envoyée cette année-là au Jardin des Plantes. Comme tout ce qui lui rappelait la faune ou la flore des régions tropicales qu'il aimait tant, Bory demanda la permission de sortir pour aller la voir. Elle lui fut impitoyablement refusée. La tradition s'est conservée au Muséum d'histoire naturelle que ses collègues de l'endroit, afin d'adoucir ses regrets, firent monter l'animal sur le labyrinthe du Jardin des Plantes, tandis que Bory, prévenu de cette attention, montait à son tour, muni de sa lunette d'approche, sur le toit de la prison de Sainte-Pélagie, qui, on le sait, était peu distante de là.

En 1827, le mariage de sa seconde fille, « sa jolie petite Antigone », lui permit de se libérer. L'histoire est touchante, et mériterait d'être racontée (voir p. 39).

Peu après, Bory de Saint-Vincent est chargé de la direction de la mission scientifique que le gouvernement organisait en Morée : la Grèce était à la mode ; tous les poètes venaient de chanter Missolonghi et Navarin. Il revint pour acclamer la révolution de 1830. Quinze jours après, on lui rendait justice : il était réintégré dans son grade de colonel à l'état-major général et dans la place même qu'il occupait en 1815. Elu député, il ne tarda pas à donner sa démission. Il consacre alors tout son temps au travail. En 1832 parut son grand ouvrage sur la Morée, ce qui lui valut le titre de membre de l'Institut. Ses regards se tournèrent alors du côté de l'Algérie : avec sa sagacité surprenante, il prévit la réussite de notre essai de colonisation ; une nouvelle mission lui fut confiée pour l'Algérie, où il passa plusieurs années, et qui fut l'objet d'un certain nombre de ses publications (1838 à 1845).

Bory de Saint-Vincent mourut à Paris le 26 décembre 1846, au ° étage du n° 6 de la rue de Bussy, tout en causant avec Jean Jouret, dit l'Apôtre. Il ne laissait que des dettes et son herbier, qui avait été sa passion dominante ; celui-ci fut vendu en 1847 : les Fougères furent achetées par le Muséum, les Algues, les Lichens, les Hépatiques par Thuret, les Mousses par Cossar...

Bory de Saint-Vincent ne fut pas seulement un savant, un botaniste, dont les travaux, surtout en matière de cryptogamie, sont universellement appréciés ; il s'essaya aussi dans la littérature.

En plus de ses articles du *Nain Jaune*, de ses tablettes historiques et de

ses factums politiques, dit M. de Lauzun, il composa pendant son exil, de 1815 à 1820, deux comédies, *la Fille Grenadier* et *le Mariage par billet de logement*, qui furent jouées, la première à Paris sur le théâtre de la Gaîté, la seconde à Séville en 1822. Il publia aussi, en 1816, mais sous le voile de l'anonyme, un livre étrange qu'il dédia à Chateaubriand et qui avait pour titre : *Samuel ou le livre du Seigneur, traduction d'un manuscrit hébreu exhumé de la bibliothèque ci-devant impériale, Histoire authentique de l'Empereur Apollyon et du roi Béhemot par le très Saint Esprit.* C'est une mystification littéraire de beaucoup d'esprit. Il écrivit aussi plusieurs *fables et contes en vers* dans le *Mercure Belge*, collabora à *l'Almanach prophétique, pittoresque et utile pour 1841*, et concourut aux *Ephémérides universelles*.

On voit d'après tout cela combien est grand l'intérêt de la correspondance de Bory de Saint-Vincent.

§

Un des chapitres les plus intéressants du livre : **la Dégradation de l'énergie**, est celui consacré à cette dégradation chez l'être vivant. L'auteur, M. Brunhes, cherche à dissiper l'opposition apparente qui existe entre la doctrine de l'évolution et le principe de la dégradation de l'énergie.

La physique nous représente un monde s'usant sans trêve. Une philosophie qui prétend s'appuyer sur la biologie nous dépeint au contraire avec complaisance un monde s'améliorant sans cesse, où la vie physiologique va se perfectionnant toujours, jusqu'à prendre chez l'homme pleine conscience d'elle-même, et où nulle limite ne semble imposée au progrès éternel.

Selon M. Brunhes, le principe de la dégradation de l'énergie ne saurait rien prouver contre le fait de l'évolution ; il ne s'agit pas de « concilier » des choses qui ne sont pas contradictoires, il s'agit seulement de savoir les énoncer en un langage qui fasse apparaître visible l'absence réelle de contradiction.

Les êtres vivants, dit M. Brunhes, ont pour rôle de ralentir la dégradation de l'énergie dans le monde. Ce rôle, ils s'en acquittent plus ou moins bien, inconsciemment ou consciemment. C'est ce que fait, avec une perfection spéciale, l'homme qui capte les « forces naturelles » ; l'homme qui se sert d'une chute d'eau pour faire tourner sa roue hydraulique distrait, sous forme d'énergie mécanique, une énergie qui se serait gaspillée et transformée en énergie calorifique inutile. A tous les degrés de l'échelle des êtres, tout ce qui vit est capable d'accroître la fraction utilisée de l'énergie de l'univers. Le résultat palpable de l'évolution, en quelque domaine qu'elle se manifeste, se traduit en définitive par une augmentation de l'énergie utilisée de l'univers.

L'énergie *utilisée* ne doit pas être confondue avec l'énergie *utilisable*. On conçoit sans peine que l'énergie utilisée puisse augmenter, tandis que l'énergie utilisable diminue. De jour en jour, nous savons

tirer un parti meilleur d'une richesse qu'on a longtemps laissée se gaspiller sans profit, mais cette richesse se réduit chaque jour.

L'idée du progrès indéfini a beaucoup plus que l'idée de dégradation de l'énergie fourni matière à des développements littéraires. C'est sans doute, comme le fait remarquer M. Brunhes, que les faits scientifiques sur lesquels elle est échafaudée se prêtent à une vulgarisation autrement facile que les faits scientifiques dont l'exposé constitue le principe de Carnot. Il se trouve précisément que M. Brunhes s'est montré un excellent vulgarisateur; aussi son livre dissipera certainement beaucoup d'obscurités dans l'esprit des lecteurs.

La 4e partie du livre est d'un haut intérêt philosophique; il y est question de la « crise du mécanisme ». Au siècle dernier, il s'est produit un retour à la physique cartésienne, et peu s'en est fallu que celle-ci ne soit promue, du rang de féconde hypothèse, au rang de doctrine scientifique incontestée. Mais le mécanisme et l'atomisme sont venus se heurter à des contradictions passionnées. M. Brunhes nous montre les divers aspects de la question.

Sur cette espérance que ce qui se perd chaque jour se retrouvera plus tard, on a échafaudé bien des thèses métaphysiques; elles sont intéressantes beaucoup moins en elles-mêmes que comme révélatrices d'un état d'esprit. Quant à l'idée que la « Nature » est bonne, qu'il n'y a qu'à laisser libre cours au jeu de ses lois, elle a éloigné de l'homme la pensée qu'il peut la modifier en bien ou en mal, qu'il peut ralentir ou accélérer la dégradation de l'énergie dans le monde matériel.

« On ne doit pas oser dire que, dans le monde, rien ne se perd. »

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Ch. Chaumet, député de la Gironde : *La Crise navale*, Chapelot, in-18. — Lieutenant de vaisseau de Roquefeuil : *L'Évolution de la Marine anglaise. Réformes du personnel*, Chapelot in-16. — H. Malo : *Les Corsaires*, Société du « Mercure de France », in-8. — Général H. Langlois : *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, Nouvelle édition revue et complétée, Chapelot, 2 vol. in-8. — Général-major Van Vlijmen : *Vers la Bérésina* (1812) d'après des documents nouveaux, avec 2 cartes. Plon, in-8. — Lieutenant-colonel Rousset : *Le Haut Commandement des armées allemandes en 1870*, Plon, in-18. — P. Déroulède : *Nouvelles feuilles de Route. 1870-71*, Juven, in-18. — Comte de Pimodan : *Simples souvenirs* 1859-1907), Plon, in-18. — Ch. Humbert, sénateur : *Les Vœux de l'armée*, Librairie universelle, in-18. — Lieutenant Roland : *L'Education patriotique du soldat*, preface de G. Duruy, Perrin, in-18. — Memento.

Mes lecteurs ont pu remarquer avec quel soin jaloux j'évite de les entretenir des choses de la Marine. J'estime, en effet, qu'il est, depuis quelques années, impossible d'en parler, sans commettre quelque injustice, quel que soit le sens des jugements qu'on veuille porter sur elle. Au surplus, quand on veut dire son opinion sur une personne,

il est malséant de choisir, pour l'exprimer, le moment où elle est frappée d'un ramollissement du cerveau. Depuis plus de trente ans, la Marine a perdu sa belle santé. A l'heure actuelle, c'est une vieille dame qui meurt lentement, sans une plainte...

Précisément, voici un de ses médecins traitants, M. Chaumet, qui vient de faire brocher ses deux rapports sur la malade en un mémoire qu'il intitule **la Crise Navale**. M. Chaumet est un petit homme brun, au poil dru, fort intelligent (il est du Midi), qui deviendra peut-être grand, un jour, je veux dire qui sera probablement Ministre. Le remède de M. Chaumet est simple : il consiste dans le vote d'une loi organique qui se résume surtout en un programme de construction de cuirassés, étendu et à répétition, de manière à assurer à la métallurgie française une série de commandes de tout repos, jusqu'en un an de grâce aussi reculé que possible. Je ne doute pas que ce traitement ne soit d'un grand profit pour un certain nombre de personnes ; je suis moins assuré qu'il soit un curatif énergique pour la Marine, s'il doit se borner à un développement pléthorique du matériel, en laissant continuer à se dissoudre nos équipages et notre corps d'officiers-mariniers. Il n'y a qu'une réforme qui puisse régénérer la vieille dame mourante : celle qui infusera un sang nouveau dans les veines de son personnel. Aussi faut-il lire, avec la plus grande attention, un petit livre : **l'Évolution de la marine Anglaise**, signé par M. le lieutenant de vaisseau de Roquefeuil. Supposez que ce petit livre soit un apologue, et qu'il vous raconte, sous la seule forme qu'il fût possible d'autoriser, ce qui se passera dans quelques années en France, en nous narrant ce qui vient de se produire en Angleterre, dont la Marine il y a peu de temps se mourait du même mal que sa consœur française. Ce mal, puisqu'il faut le dire, c'est l'antinomie, la contradiction existant entre les deux éléments qui composent une marine : personnel et matériel. C'est la non-appropriation à un matériel moderne d'un personnel mal préparé par sa mentalité, par ses traditions, par l'insuffisance de son éducation scientifique, et par surcroît étouffé, gardé en lisières par une armée d'auxiliaires, devenus peu à peu les véritables maîtres de la situation. Les lois de la physique sociale sont les mêmes que celles qu'on observe dans l'ordre naturel : chaque fois qu'un organe n'est plus adapté à sa fonction, il s'affaiblit et il est dévoré par les parasites. C'est toute l'histoire de la vieille dame.

Puisque me voici sur les chemins de la mer, je ne veux pas m'en détourner avant de dire avec quel plaisir j'ai lu le curieux ouvrage de M. H. Malo sur **les Corsaires**. Après un exposé très clair de ce que fut la guerre de course, de ses origines jusqu'à nos jours, M. H. Malo fournit d'intéressants exemples des bénéfices réalisés par les armements en course et nous initie à la tactique des corsaires,

en faisant connaître leur folle intrépidité. Puis, laissant la parole à ses héros, son livre nous narre « les randonnées épiques » des Thurot, des Fourmentin, des Broquant, des Poure, dans une langue d'une saveur inégalable. L'auteur accompagne d'un commentaire toujours précis, d'une documentation sûre et avisée, ces récits d'un pittoresque inédit, sentant bon l'embrun, le coaltar, les grandes brises du large, avec l'odeur de la poudre et du sang.

§

M. le général Langlois vient de donner une nouvelle édition de son célèbre ouvrage **l'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes**, devenu classique en Europe. Je n'ai pas la prétention de présenter à mes lecteurs une œuvre parue en 1892, et avec laquelle tout officier est devenu plus ou moins familier. Je me borne à attirer l'attention sur les compléments que le général Langlois a cru devoir apporter à la première édition. Au moment où le Parlement vient de voter l'augmentation de notre Artillerie de campagne, pour la mettre soi-disant sur un pied d'égalité numérique avec l'artillerie allemande, il n'est pas inutile de citer les lignes suivantes du créateur de notre artillerie de 75 sur l'évolution prochaine de l'artillerie de campagne :

« Le canon actuel de 75, c'est-à-dire de calibre relativement fort, « n'aura plus sa raison d'être et le pom-pom deviendra l'unique « canon de campagne, dès que l'on pourra obtenir un shrapnel de « faible calibre d'un rendement suffisant. »

Cet avis n'a pas arrêté le Parlement de voter l'augmentation. D'ailleurs le général Langlois a, depuis longtemps, fait connaître son opinion, avec sa netteté habituelle (1). Le premier résultat qu'on doive chercher à atteindre est de pourvoir de munitions nos pièces sur le champ de bataille, de manière à utiliser toute leur puissance. Or, pour cela, nos moyens actuels de ravitaillement sont insuffisants. Avant donc de construire de nouveaux canons, il faut penser à utiliser ceux qui existent; sans quoi, c'est comme « si l'on montait une cave en bouteilles vides ». On se montera donc en bouteilles vides. Ce qui importe, pour le Parlement, c'est d'assurer des commandes à l'industrie : tout est là, et rien n'est plus dangereux, car rien n'est plus capable de déformer les problèmes militaires. Je lisais ces jours-ci une lettre d'un jeune député à un officier : « Comment pouvez-vous vous plaindre, écrivait M. Maurice Ajam, que nous manquons de sollicitude pour l'armée? Ne sommes-nous pas unanimes au Parlement à vouloir l'augmentation de l'artillerie? » M. Ajam prenait sans doute son correspondant pour une de ces poires juteuses dont la France est l'inépuisable verger.

(1) Voir, en outre, sa lumineuse discussion du Rapport de la Commission, dans *le Temps* du 14 décembre.

§

Un officier des Pays-Bas, M. le général-major Van Vlijmen, nous apporte, en un beau livre, le témoignage précieux des officiers et des Régiments hollandais nombreux à la Grande Armée, en l'année 1812 d'héroïque et lugubre mémoire. Hollandais, les généraux Everts, List, Van der Netten, les frères de Stuers, les colonels Issels, de Boisminart, Van Schauburg, les capitaines Benthien, Wagevier, etc.; hollandais, les 123e et 124e de ligne du corps d'Oudinot, le 33e de la légère, le 14e cuirassiers, le 11e hussards, le 2e grenadiers à pied et le 2e chevau-légers de la garde, à la kurka écarlate, etc., etc. Le général Van Vlijmen a dépouillé les journaux de marche et les mémoires, encore inédits ou peu connus, des officiers dont le nom vient d'être cité; il n'y a trouvé que des concordances avec la version russe du colonel Boutourlin ainsi qu'avec les écrits de Fain, de Gourgaud, de Marbot, etc. Aussi, son livre, **Vers la Bérésina**, restera-t-il un des tableaux les plus complets de la campagne de 1812. Il détruit d'abord la légende, créée par Ségur, de la débâcle intégrale, de l'armée débandée, se ruant sur les ponts de la Bérésina. Le général Van Vlijmen appelle la marche rétrograde vers la Bérésina « un chef-d'œuvre de tactique ». Il nous montre Napoléon sans cesse occupé à un travail colossal, prévoyant tout, arrêtant les dispositions de détail les plus minutieuses, n'abandonnant rien au hasard. De Moscou, et pendant toute la marche, il manœuvre les corps du duc de Bellune, d'Oudinot, de Schwartzenberg, qui doivent garder sa ligne de communication et assurer l'intégrité des ponts. Malheureusement, il n'est pas obéi. N'importe. Sa présence ranime tout le monde. Oudinot se multiplie et assure le passage de l'armée. Celle-ci défile sur les ponts dans l'ordre le plus parfait pendant les journées des 26 et 27 novembre. Ce n'est que le 28 qu'un des ponts s'écroule sous la ruée des traînards, qu'aucune force humaine n'avait pu décider à effectuer le passage la veille. Ce livre remue de la gloire, de la souffrance, de l'héroïsme, et il fixe la physionomie véritable des journées les plus tragiques de l'épopée napoléonienne.

§

Le récent ouvrage du lieut.-col. Rousset sur le **Haut commandement des Armées Allemandes en 1870** est une étude de psychologie militaire fort piquante. L'indépendance d'esprit, affranchi de tout fétichisme à l'égard du grand Etat-major allemand, avec laquelle l'auteur traite son sujet est, à mon sens, un des signes les plus heureux que nous sortons enfin du cauchemar de la défaite. Le lieut.-col. Rousset, après les innombrables travaux de la littérature militaire sur les batailles de Metz, ne pouvait prétendre rien

découvrir de nouveau dans l'ordre des faits. Aussi n'a-t-il point cette prétention. Cependant, son livre est très personnel, très original, en ce sens qu'il s'attache à montrer les terribles inconvénients et les graves conséquences qui résultèrent du grand âge de certains chefs des armées allemandes au cours des grandes journées de la guerre de 1870. Il a fallu, pour pallier les gaffes monumentales d'un Steinmetz, d'un Zastrow (je n'ajoute pas d'un maréchal de Moltke, car ce dernier a été un grand esprit toute sa vie et il l'est resté jusqu'à son dernier jour), la nullité du commandement français, qui jamais, à aucune époque de notre histoire, n'a été aussi profondément nul, plus nul que Soubise, plus nul que les derniers de nos héros d'opérette, et l'entrain endiablé, la vigueur, l'élan, la rage d'emporter le morceau des jeunes divisionnaires et brigadiers de l'armée allemande. La déchéance qu'entraîne la vieillesse ne se borne pas seulement aux forces physiques; elle s'applique également aux forces morales. Le vieillard, que sa longue expérience rend vaniteux à l'excès, devient envieux, astucieux et fourbe. Le cas du vieux Steinmetz est typique. Il a donné à de Moltke plus de fil à retordre, à lui seul, que toutes les armées françaises. Son rôle à Borny et, quatre jours plus tard, au ravin de la Mance a été mis en lumière par le lieut.-col. Rousset avec une intensité impressionnante.

Ces souvenirs de la guerre de 1870 me conduisent à parler des **Nouvelles Feuilles de Route**, de M. Paul Déroulède. Je m'excuse de mon retard à en dire le grand plaisir qu'elles m'ont procuré. C'est le récit de l'évasion de Breslau, le retour à l'armée de la Loire et la campagne à l'armée de l'Est. Je passe sur l'évasion; nos enfants y prendront leur plaisir. Mais, pour nous, hommes, les pages sur Montbéliard, sur la défense de Torpes, sur les derniers jours de la retraite, sur l'attitude, la tenue des troupes sont hautement consolantes. De telles pages doivent être lues et relues. Ceci dit, il me reste à présenter quelques observations. M. P. Déroulède, dans sa préface, rappelle la fameuse circulaire de Bismarck aux Puissances pour vouer à l'opprobre de l'Europe les noms des officiers français qui, après avoir signé le revers, s'évadèrent des prisons d'Allemagne pour venir reprendre du service dans les armées de la Défense Nationale. La circulaire du chancelier allemand est puérile; mieux informé, il ne l'eût pas écrite. Ce qui est grave et ce qu'il faut retenir est le nombre des officiers français qui signèrent le revers à Sedan. M. Déroulède plaide leur ignorance ; et il nous dit sa foi robuste que, dans l'avenir, de pareilles erreurs ne se reproduiraient pas. Je le souhaite de tout mon cœur, mais je ne peux m'empêcher de rappeler les tributs d'admiration qui partirent de France vers le général Stoessel signant le revers au lendemain de la capitulation de Port-Arthur. Combien fûmes-nous, parmi ceux qui ont l'hon-

neur de tenir une plume, à oser flétrir le mauvais défenseur de Port-Arthur ?

§

Voici quelques livres dont il me faut parler trop rapidement. Le comte de Pimodan, ci-devant lieutenant-colonel au 4e cuirassiers, a écrit un volume de **Simples souvenirs**, dont les deux tiers au moins sont exquis. La rigueur des temps a exilé de l'armée M. de Pimodan : trop de brillantes qualités, trop de petits défauts. Notre démocratie ombrageuse juge ceux-ci détestables et celles-là superflues. M. de Pimodan, émigré dans la société civile, remplit ses heures d'exil en préparant un livre sur Mercy-Argenteau à la Cour de France. Il a encore de longues années devant lui et tout le temps qu'il lui faut pour devenir un délicieux historien de ce dix-huitième siècle, léger et charmant, dont tant d'écrivains balourds, en ces derniers temps, nous ont donné une fausse image.

M. le lieutenant Roland est l'auteur d'un livre généreux et vibrant : **l'Education pratique du soldat**. Je voudrais pouvoir rassurer ce jeune officier. Son enquête est un peu puérile. Je la trouve sans portée véritable. Nous avons le droit d'être inquiets ; mais il faut toujours remonter aux causes. Nous vivons au milieu des générations qui ont contracté le mépris ou la haine de l'armée, au lendemain de sa défaite par l'étranger et de sa victoire sur ces concitoyens. Il y a des hommes qui ont été les témoins de ces jours néfastes, et qui n'ont pu encore oublier tout à fait. Le temps apaisera tous ces ressentiments. Pour moi, l'indépendance d'allure et le cosmopolitisme des riches m'inquiète davantage que l'hervéisme des déshérités. Parmi nos déserteurs, il y a plus de fils de bourgeois que d'enfants du peuple. Que beaucoup de chefs pensent et agissent comme le lieutenant Roland, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de changé avant peu, dans un pays comme le nôtre où les énergies de la race ont des racines si profondes.

Je demande pardon à M. le sénateur Ch. Humbert de parler de son livre, **les Vœux de l'armée**, en dernier lieu. Je le gardais pour la bonne bouche. M. Ch. Humbert ne serre pas son sujet ; il l'étire, il l'étend parfois d'une façon démesurée. Mais il s'adresse au gros public, plus qu'aux techniciens ; et M. Ch. Humbert, finalement, a raison. Je suis d'ailleurs tout disposé à lui pardonner pour avoir dans son premier livre comme dans son second, qui n'est pas, je l'espère, le dernier, crié sur les toits de salutaires vérités. Il est profondément regrettable qu'il soit nécessaire d'employer de tels moyens ; mais rien n'est plus avéré que le fait d'une telle nécessité.

Memento. — Une plaquette du général Donop, *Commandement et Obéissance,* contient des pages nettes et vigoureuses. Mais le général Donop est

emporté par la passion politique. Je serais désireux qu'il m'expliquât pourquoi l'armée française, vingt-cinq ans après la guerre, avait atteint le plus haut période de son développement. Je suis tout disposé à le croire, si l'on m'apporte quelques preuves. — Dans *la Revue Militaire générale* (oct. et nov.), une très vivante étude du cap. Canonne sur la journée du 16 août 70; les Remarques, particulièrement suggestives, de M. le lieutenant de vaisseau Baudry sur l'Etude consacrée par le cap. Laur à la bataille de Tsushima ; la Théorie de l'Equilibre du général C...(Décembre) : G. Daudignac : L'attaque brusque. Canons et cartouches. Les pertes en Mandchourie, etc. — *Revue d'Histoire* (oct. nov.) : La colonne du Haut-Guir. Les armées du Rhin au début du Directoire. La campagne de 1806. L'Investissement de Paris. — *Journal des sciences militaires* (15 nov.) : La cavalerie dans la guerre future. L'automobilisme. La mitrailleuse d'infanterie. (1er décembre) : Enquête sur l'organisation de l'infanterie et de l'artillerie. L'attaque décisive. Le combat de Rfakha. (15 déc.) : Le Budget de la guerre allemand pour 1908. L.-col. de Fonclare : Sur l'instruction d'un régiment d'infanterie, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (nov.) : La guerre Russo-Japonaise. Le nouveau service en campagne allemand, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

A Messimy: *Rapport sur le budget des colonies* (Exercice 1909), Paris, Motteroz. — Léon Cayla : *Des offices coloniaux*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales — Henri-Lorin : *L'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc*, Paris, Armand Colin. — Commandant Lenfant : *La Découverte des grandes sources du centre de l'Afrique*, Paris, Hachette. — Jean Darcy : *Cent années de rivalité coloniale (L'affaire de Madagascar)*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie. — Pierre de Vaissière: *Saint Domingue (1629-1789). La société et la vie créoles sous l'ancien Régime*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie. — Frédéric Riembau : *De Dakar au Niger*, Paris, Challamel. — Memento.

Un rapport du budget, cela ne se lit pas. Le public, sceptique sur la réalité des travaux parlementaires, n'en a cure. Et il a raison : il ne comprendrait pas. La colossale légion de médiocres et de désœuvrés qui prétend être l'élite sociale ne saurait imaginer l'intense labeur, la somme énorme de compétences qui se dépensent autour des Chambres. Puis, il est de bon ton de paraître mépriser tout ce qui touche de près ou de loin au gouvernement, qu'il soit Empire ou République, quitte, le jour venu, à racheter ce mépris par de patientes attentes dans les antichambres et les offices ministériels. Le public donc ignore. Les députés, eux, comprennent, mais ils n'ont pas le temps : on ne saurait tout faire. Ils se contentent de souligner d'un hâtif crayon bleu certains passages « intéressants » qui feront l'objet « d'échanges de vues » avec leurs collègues. Un rapport de budget cela ne se lit pas. Même des esprits chagrins prétendent que le rapporteur, lui-même, parfois..... Voici, cependant, un document qui mérite un meilleur sort. **Le rapport du budget des**

Colonies, présenté par M. Messimy, vaut d'être lu et retenu. Mieux inspiré dans la préparation de ce document que dans celle de son projet de loi relatif à la conscription en Algérie dont j'ai récemment critiqué la conception, M. Messimy a su rédiger avec précision et méthode le cahier de nos colonies, exposer avec netteté et impartialité leur état actuel, leurs tares, leurs revendications et leurs besoins. Deux choses à louer surtout dans ce travail : une documentation sûre et une doctrine. Il y a là, tout d'abord, un ensemble de renseignements bien présentés, condensés dans d'ingénieux graphiques extrêmement précieux si l'on songe que la plupart sont inédits ; en un mot, de ces renseignements dont on dit qu'on les trouve partout et qu'on ne trouve nulle part. C'est grâce à eux que nous savons aujourd'hui que notre domaine colonial a passé de 576.608 kilomètres carrés en 1877, à 2.269.572 en 1887, à 8.372.097 en 1897 et à 10.293.401 en 1907 et que, par conséquent, de tout juste égal qu'il était à la France continentale, il est devenu en une période de trente années vingt fois plus considérable.

Par eux, nous apprenons que la population, inférieure à 5 millions 1/2 d'habitants en 1877, s'élève successivement à 26 millions 1/2 en 1887, à 33 millions 1/2 en 1897 et approche aujourd'hui de 41 millions, dépassant celle de la métropole ; que le commerce total de cet empire s'est accru de plus d'un milliard pour atteindre, en 1907, plus de 2.095 millions de francs. Puis, ce sont des indications plus spéciales : les chemins de fer, qui, en 1895, se chiffraient par 435 kilomètres exploités contre 429 en construction, ressortent à l'heure actuelle à 3.305 kilomètres exploités contre 1.372 en construction ; la navigation, dont l'augmentation moyenne annuelle est représentée par 898 navires et 707.000 tonneaux, indique un mouvement à peu près égal à celui de la moitié de la France. L'industrie minière, d'une valeur de 14 millions de francs en minerai exporté pour 1900, passe à 25 millions en 1906. Dans le même laps de temps, la France prend rang parmi les pays producteurs d'or avec ses 15 millions de minerai exporté en 1906. Enfin, quelques précisions statistiques apparaissent comme spécialement caractéristiques du développement rapide des colonies en matière financière : le total des dépenses supportées tant par le budget colonial (métropolitain) que par les budgets locaux de nos possessions s'élève de 175 millions en 1895 à plus de 395 millions en 1908. Et deux simples courbes (figurant, l'une, l'accroissement des contributions payées à l'Etat par les colonies, l'autre la décroissance des subventions qu'il sert aux colonies en application du programme tracé par l'article 33 de la loi de finances du 13 avril 1900) montrent qu'en huit années l'effort demandé au contribuable français a diminué d'un million et demi en moyenne par an, résultat particulièrement frappant si l'on songe que, pendant

la même période, nos dépenses publiques augmentaient en moyenne de 50 millions par an. A signaler encore une indication de nature à étonner bien des gens peu disposés à considérer nos colonies comme le prétexte de placements avantageux pour les capitaux que notre production pléthorique, notre richesse surabondante laissent inemployés : la valeur d'ensemble des capitaux placés aux colonies, abstraction faite de l'Algérie et de la Tunisie, peut être évaluée, au bas mot, à deux milliards. Cette documentation précise du rapport de M. Messimy n'exclut point les idées ; mieux, elle étaie une doctrine. Certes, dans cette doctrine rien d'essentiellement inédit. On peut penser qu'à l'heure actuelle, tout a été écrit en cette matière. Le monde des idées coloniales, encore que vieux comme le monde lui-même, n'a affecté sa formule moderne que depuis une trentaine d'années. Nous arrivons trop tard pour inventer encore. Il n'est donc pas surprenant que les conceptions de M. Messimy ne se présentent pas comme novatrices. Aussi bien, n'y prétendent-elles point. Entre les théories contraires, entre tous les systèmes proposés, il fallait faire un choix. Aujourd'hui, déclare-t-il d'abord, la politique coloniale n'a plus besoin d'être défendue. « Les hommes qui la combattaient encore, il y a quinze ans, s'inclinent aujourd'hui devant le fait accompli et n'en discutent plus les conséquences ; quant à la nouvelle génération, élevée dans la notion du rôle mondial de la France, elle l'accepte avec enthousiasme, elle y place toute sa ferveur et tout son espoir. On admettait difficilement, au lendemain de nos revers, que les préoccupations coloniales pussent faire diversion à nos préoccupations européennes. Aujourd'hui, c'est la politique coloniale qui passe souvent au premier plan et qui règle fréquemment notre attitude dans les affaires européennes. » C'est un peu optimiste, cette déclaration. Mais, avec une franchise méritoire et qu'ignorent les prophètes de *l'humanitairerie*, le rapporteur, abordant le problème de l'expansion, reconnaît que le but visé par les peuples colonisateurs est, aujourd'hui, ce qu'il fut toujours en dépit des formules plus ou moins hypocrites, l'exploitation des richesses naturelles des pays neufs où ils se ménagent de futurs débouchés. Sur cette conception, se greffe cette autre idée non moins essentielle que si notre domaine d'outre-mer n'est pas parvenu à un état de stabilité définitif il touche, du moins, aujourd'hui, à son développement complet. Avec la récente rétrocession des 3 provinces cambodgiennes, l'ère des conquêtes et des acquisitions territoriales touche à son terme. Désormais, c'est par l'aménagement et la mise en valeur méthodique de nos possessions, c'est à l'aide d'échanges prudemment consentis par une politique de concessions mutuelles que notre domaine pourra se parfaire, dans un effort de recueillement et d'unification. M. Messimy s'avise ensuite que l'œuvre matérielle menée à bien, œuvre commer-

ciale, industrielle, économique, resterait précaire si elle n'était complétée par une œuvre morale, sociale et politique. Ici, le rapporteur lance le couplet fatal, relatif à la *politique d'association*. Il fallait s'y attendre ! Faut-il que le domaine des idées générales soit pauvre pour qu'un concept aussi stupide, hypocrite et menteur ait obtenu pareille fortune ! Passons ! A propos des noirs d'Afrique, M. Messimy écrit très justement : « Efforcons-nous de pénétrer leur mentalité fruste par notre esprit plus souple ; ne leur demandons pas de s'essayer à penser en blancs inférieurs, tâchons, au contraire, de penser pour eux comme pourrait le faire une aristocratie noire, si elle existait. » Chose remarquable : alors que, pris dans son ensemble, le rapport de M. Messimy constitue, du seul fait d'un lumineux exposé des choses, un plaidoyer chaleureux en faveur de notre politique coloniale, l'examen des divers chapitres consacrés à l'étude de nos possessions permet à l'auteur de dénoncer les abus sans indulgence, de signaler les échecs sans faiblesse. C'est ainsi qu'il rappelle en Indo-Chine la très défectueuse organisation fiscale rendant, par le système vexatoire des régies, notre système d'impôts insupportable à nos sujets ; en Afrique occidentale, avec la précipitation apportée à occuper la Mauritanie, l'écueil pas toujours évité des expéditions vers des territoires susceptibles de ne constituer que des « colonies d'attente » ; à Madagascar, où la taxe de capitation est de 30 francs dans certaines provinces, l'étrange et affligeante constatation par où l'on s'avise que le chiffre du budget (23 millions 1/2) atteint presque la moitié de celui du commerce total (53 millions) ; au Congo, les inconvénients inhérents au système des concessions à long terme, enfin, partout et toujours, la hâte inconsidérée avec laquelle on a, sur des bases assimilatrices et centralisatrices, pourvu les colonies, et surtout les anciennes colonies, d'un dispendieux appareil administratif et doté ces possessions lointaines d'un régime politique emprunté à la métropole. Les conclusions de M. Messimy sont, au demeurant, favorables. Le bilan de notre politique coloniale se solde par un fait. Par elle, la France trouve dans ses colonies, après un effort qui n'a point altéré son existence normale, le complément naturel de ses richesses normales. M. Chailley, à la tribune de la Chambre, a qualifié le rapport de M. Messimy de « presque chef-d'œuvre ». C'est exagéré peut-être ; c'est, en tout cas, un consciencieux et excellent rapport. J'apprécierai dans les mêmes termes l'ouvrage de M. Cayla, intitulé.

Des Offices coloniaux. L'auteur, dans une première partie, a construit une théorie générale de l'organisation des offices coloniaux, en mettant clairement en relief les influences diverses qui peuvent agir sur cette organisation et le caractère distinctif dû aux différentes méthodes nationales. Il a exposé ensuite analytiquement l'organisation et le fonctionnement des Offices coloniaux français,

Office colonial et Jardin colonial, Offices de l'Algérie et de la Tunisie. Ici l'auteur s'est montré par trop indulgent et je préfère la dernière partie de son livre consacrée à une étude critique et comparative des différentes méthodes nationales de propagande et de documentation coloniales. Je reviendrai sur cette question le jour où j'étudierai les projets en cours de réorganisation de l'administration centrale des colonies en France. En attendant, l'étude de M. Cayla constitue une remarquable contribution à l'avancement de ces projets.

M. Henri Lorin, avec son ouvrage intitulé **l'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc**, n'a pas eu, vraisemblablement, d'autre ambition que d'écrire un bon manuel « fortement documenté, très substantiel et cependant, facile à lire ». Il y a parfaitement réussi et, grâce à lui, nombre de Français seront convaincus (s'il en reste encore à convaincre de cette vérité) que « la France ne peut se désintéresser des événements qui s'accomplissent aux portes de l'Algérie et ne saurait souffrir qu'il se constituât au Maroc une souveraineté qui lui serait hostile ». C'est fort d'une semblable opinion, que Napoléon I[er] prétendit conquérir l'Europe. Très joli, cette théorie du « non-désintéressement possible » ! L'ouvrage de M. le commandant Lenfant, **la Découverte des grandes sources du centre de l'Afrique**, est le classique ouvrage de voyage constituant un compte rendu de mission avec carte et nombreuses photographies. Le récit est alerte, intéressant, et le chapitre intitulé « la Mentalité des noirs au Congo » pourrait être gardé comme un remarquable précis de politique indigène dans ce pays. M. Darcy, avec **Cent années de politique coloniale** (j'ai rendu compte du 1[er] volume de ce remarquable ouvrage autrefois (1)), nous entraîne à Madagascar.

« L'historien, dit-il, qui, dans leur origine et leur développement, depuis un siècle, a suivi tous les faits survenus dans cette partie de l'Océan Indien est bien forcé de conclure que l'Angleterre y a mené contre la France une campagne analogue à celles qu'elle avait soutenues contre nous en Algérie, contre les Belges au Congo, contre les Allemands dans le Sud-Ouest et l'Est africains et ailleurs encore... « Une légion d'agents officieux, les prédicants de la *London Society* avaient envahi le pays... le gouvernement hova était un jouet qu'ils maniaient au gré de leurs intérêts et de leurs passions. » Quel admirable peuple que ce peuple anglais pour qui la religion même et l'humanitarisme (voir mon Essai sur la colonisation) sont un instrument de règne et de conquête ! Et comme il faut aimer et bénir l'Entente cordiale ! On ne saura jamais assez tout ce que nous lui devons. M. Darcy nous a fourni des renseignements, à cet égard, en ce qui

(1) Cf. *Mercure de France*, février 1904.

concerne Madagascar. Il l'a fait sévèrement, mais sans passion, toujours preuves en main et avec précision. Son livre est un précieux témoignage. La question est traitée pour l'Afrique et Madagascar. Elle n'est pas épuisée. Restent les autres parties du monde où l'âpreté de la lutte fut la même. Souhaitons que M. Darcy, continuant sa belle série d'études d'histoire contemporaine coloniale, nous en expose bientôt les péripéties. M. Pierre de Vaissière s'est fait l'historien de **Saint-Domingue** (1629-1789), où il dépeint **la Société et la vie créoles sous l'ancien régime**. Je regrette de ne point disposer de plus de place pour rendre compte de cet intéressant ouvrage : c'est toute l'histoire de notre colonisation, mieux, de la colonisation, qu'il évoque. L'histoire des origines de la colonisation et des premiers colons de Saint-Domingue constitue un merveilleux tableau des mœurs des colons, des négociants, des propriétaires et des officiers français aux colonies au XVIIe siècle. Il est honnêtement traité par l'auteur, qui a rassemblé là une documentation de premier ordre. Il est à constater cependant qu'il n'a pas toujours apprécié à leur juste valeur la puissance et la truculence des admirables détails que lui fournirent les archives coloniales. Trop souvent, le récit n'est qu'un enregistrement sec, un commentaire banal de documents de premier ordre. Il eût fallu à l'auteur un peu moins de moralisme, pour mieux saisir et rendre la beauté du sujet traité, pour donner l'impression exacte et vibrante de la vie créole, ardente et lascive, ensoleillée et tumultueuse... M. Frédéric Riembau, dans son ouvrage **De Dakar au Niger**, s'est attaché principalement à étudier la question du chemin de fer et la mise en valeur des territoires de la Sénégambie et du Niger, et à rechercher la détermination définitive du tracé de ce chemin de fer et du point où il rejoindra la ligne Kayes au Niger. Deux tracés ont été étudiés à la fois, le Thiès-Kayes (682 kilomètres) et le Thiès-Thalary (714 kilomètres). M. Riembau conclut en faveur du tracé Thiès-Thalary. Étude technique exposée nettement sans jamais pour cela revêtir un caractère fastidieux. C'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de cet intéressant travail.

MEMENTO. — Rappelant les événements extraordinaires qui se sont produits à Saint-Pierre et Miquelon en novembre dernier, émeute, drapeau américain promené par les rues de Saint-Pierre, etc., *la Vérité*, journal canadien de Québec, déclare :

« C'est en songeant à tout ce qui se passe dans la France et dans les colonies françaises que nous comprenons quelles actions de grâce nous devons rendre à la Divine Providence qui nous a préservés de pareils dangers et nous a épargné des jours de rudes persécutions religieuses en nous détachant de la France au bon moment pour nous confier à la Grande-Bretagne. »

J'aime cet aveu dépouillé d'artifices des enfants de la vieille France. Il me confirme dans cette opinion que Louis XV fut peut-être un roi prévoyant...

— Les *Questions diplomatiques et coloniales* (1er décembre) contiennent un article intéressant de Édouard Payen sur la mort des Souverains chinois. C'est là un fait moins passionnant peut-être que l'affaire Steinheil, mais qui comportera peut-être, dans un proche avenir, d'énormes conséquences mondiales. La coïncidence qui fit mourir à si peu d'heures d'intervalle la vieille impératrice et le jeune empereur est des plus curieuses. Aujourd'hui, toutes les suppositions sur le « devenir » de la Chine sont permises. Sera-ce l'effondrement du grand Empire ou sa consolidation? Marche en avant ou en arrière? La Chine attend, et les convoitises européennes sont excitées. La question d'Extrême-Orient est à nouveau ouverte.

— Le gouvernement a publié, fin novembre, le *Livre jaune sur le Maroc* : un gros volume de 692 pages renfermant 564 documents et résumant notre action au Maroc, du 12 octobre 1907 au 11 octobre 1908, soit exactement pendant un an. On y voit exposée toute la politique française à l'égard d'Abd-el-Aziz, politique tour à tour hardie, pusillanime, et le plus souvent neutre, politique de loup édenté ou muselé que certains — l'ironie des historiens officiels est exquise — ont dénommée : « la pénétration scientifique. »

CARL SIGER.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Jean-René Aubert : *Dernier cahier de Mécislas Golberg*; 38, Chaussée du Port, Reims. — Le Père [illegible] : *Pages choisies*, P. Téqui, éd. — Armand [illegible] : *Les* [illegible], Édouard Cornély et Cie. — M. de [illegible] : *Pensées d'*[illegible], Plon-Nourrit et Cie.

Ce fut une figure bien originale et sympathique que celle de ce Mécislas Golberg, qui vient de s'éteindre, après des maux supportés, on peut dire, héroïquement, et dont le **Dernier Cahier** vient de nous être livré par les soins pieux de M. Jean-René Aubert. Il n'aurait pas de titre à figurer dans cette chronique, si, justement, pour correspondre à un besoin de synthèse, qui nous est commun à presque tous ici, je ne cherchais à ramener à la religion et à la morale les diverses vues et les divers sentiments de l'esprit qui cherche et de l'âme qui désire.

Et, pourtant, il y en a une raison plus précise. Mécislas Golberg fut, en somme, un moraliste : le moraliste de la beauté et de la bonté. Il ne les séparait pas ; et ce malade, qui ne quittait point son lit ; que le monde littéraire entourait d'un oubli presque universel, n'a pas rêvé d'un surhomme terrassant ses frères. Cette attitude est souvent celle des vaincus ; mais, lui, il ne l'était qu'en apparence. Au fond, il ne s'estimait pas tel ; et il avait raison. Nul n'est vaincu, qui a en soi un quelque chose qui résiste au destin et puisse répondre à Dieu. L'auteur des **Lettres à Alexis**, d'un **Prométhée**, de la **Morale des lignes**, ne haïssait personne, et parmi la dureté

croissante de sa vie, jusque dans les sueurs de l'agonie, et le dernier râle, il n'a senti voltiger autour de son front, comme il l'écrivait d'un autre, que « l'essaim des pensées de mystère et de grâce ».

En des pages suprêmes, qu'il a intitulée chrétiennement: **Disgrâce couronnée d'Epines**, il a étudié les divers aspects de l'agonie et de la mort. Il l'a fait avec une lucidité cruelle — mais cruelle, comme observateur seulement — car sa bonté, dans l'appréciation des choses, en même temps qu'il avait un sens profond de ce qui devrait être et de la justice, ne l'abandonna jamais.

On ne trouve rien d'honnête dans l'agonie. L'agonie manque d'apparat. La vie est une situation, la mort est un état. L'agonie est un instant à passer. Elle est analogue à la gestation. Or, pense-t-on souvent à l'enfant qui vit dans le ventre de sa mère ? Cependant la layette se prépare. La sage-femme est prévenue.

L'humanité aime les situations précises : elle admet la vie et la mort ; elle ignore les débuts de la vie et les premiers murmures de la mort. Tout crépuscule lui est étranger.

La phrase la plus fréquente qu'on entend autour du mourant est la suivante : « Il vaudrait mieux pour lui et pour les autres que cela soit fini ! » Le médecin n'aime plus venir chez ce condamné à mort.

— J'en passe et des plus terribles, des plus à même de nous ouvrir de grands jours sur l'égoïsme humain, sur notre recherche de nous-mêmes, sur notre horreur de la fin dernière, sur notre absurde et ignoble fond d'animalité. Mécislas Golberg a vécu d'avance sa mort ; et il est à croire qu'il est entré en elle comme un vainqueur, pour vivre de la totale vie spirituelle, à laquelle il aspirait, et dans laquelle toutes les désharmonies de ce monde, qui le firent tant souffrir, sont résolues.

Et, justement, voici que M. L.-A. Molien vient de publier, avec une introduction des plus frappantes, les **Pages choisies** d'un homme qui, après Socrate, cité par Platon, et, mieux encore, en vivant de l'esprit du Christ, faisait de la méditation de la mort la plus haute et la principale occupation de la vie.

C'est que le père Gratry voyait dans l'existence présente, quand elle est vécue saintement, le germe de l'existence future. Il nous donne, dans sa *Connaissance de l'âme*, une traduction et un commentaire, à la fois, d'un cantique de la Bible, à la sublimité duquel on ne peut rien ajouter. Puissent ces versets être revenus, pour le consoler, à la mémoire de Mécislas Golberg, qui n'ignorait sans doute pas les Prophètes.

La mort est une puissance qui marche devant Dieu pour courber toute la terre sous les pas de son éternité. Dieu veut dompter la terre pour donner à son peuple la vie, la vie pleine dans le Verbe incarné.

O Mort ! à ta voix mes entrailles ont frémi, mes lèvres ont tremblé de

crainte. Et maintenant je ne crains plus que la putréfaction possède mes os et ruisselle sous ma chair, pourvu que je passe de la tourmente au repos, et qu'il me soit donné de monter vers les miens, vers ce peuple qui est en haut.

Oui, germes et fleurs, fruits de la terre, animaux qui nourrissez l'homme, vous passez. Mais moi, je trouve en Dieu ma joie, et je tressaille en vous, Dieu, mon Sauveur. Dieu est ma force. C'est lui qui me donne la vitesse et l'élan du cerf. C'est lui, vainqueur de tout, qui me fait traverser l'obstacle, et m'élève, plein d'un chant d'enthousiasme, jusqu'au terme de mon glorieux espoir.

Voilà, certes, du grand et du bel idéalisme. C'est un idéaliste aussi, que M. Albert Bayet, dans ses **Idées mortes**. Si je puis bien le comprendre, il y proclame pourtant la faillite de toutes nos idées de l'absolu ; et il le fait dans une langue belle et pure. L'inquiétude moderne est tout entière dans ce livre. Il exprime le doute, à l'état religieux.

Oui, mais le doute, à l'état même religieux, ne peut subsister, car c'est un état antinomique, et qui brise, par conséquent, l'unité de notre être. Il faut prendre parti, comme disait Pascal ; et je le dis aussi pour ma part, moins durement : car il était janséniste. Pourtant, on pourrait trouver un avertissement discret de retourner à la foi des simples dans le *Dernier Livre d'Agrippa*, qui est peut-être, le plus beau chapitre du livre de M. Armand Bayet.

Agrippa a connu toutes les sciences de son temps, et particulièrement celles qui s'efforcent de violer avec plus d'audace le secret du mystère : les sciences occultes. Enfin il en a vu la vanité ; et il a compris que le plomb à transformer pour faire de l'or c'était notre âme, avec ses passions et ses matérialités. Il s'est dégoûté des mensonges du grand œuvre. Et, sortant du laboratoire stérile, dans un effort de sincérité et d'amour, il va trouver tous ceux qu'il avait involontairement trompés, tous ceux qui attendaient de lui quelque chose, et qui voyaient, dans ses fourneaux, flamboyer une espérance.

Il leur dit sa déception : il leur dit de ne plus croire en lui ; puis il rencontra en son chemin un enfant.

Lentement, pendant plus d'une heure, il lui expliqua sa doctrine. Il choisissait des exemples simples, imaginait des récits légers, s'efforçait d'adoucir l'âpreté de sa voix. Et il faisait parler l'enfant pour s'assurer qu'il comprenait.

Déjà l'ombre descendait sur les champs, assombrissait l'eau du Rhin, et Agrippa parlait encore.

— Comprends-tu bien ? Pourquoi ne comprendrais-tu pas ? Et si tu comprends, qu'as-tu à répondre ? Quand on te dira : sois bon, pour gagner le Ciel, réponds : je ne serais pas bon si je l'étais pour en être payé ! Quand on te dira : sois bon pour ne pas aller en enfer, réponds : je ne serais pas bon, si je l'étais par peur. Et si l'on te dit : alors pourquoi faut-il être juste

et bon? réponds : — C'est toute la sagesse humaine, — il faut parce qu'il faut, et il n'y a pas ici de pourquoi.

Il fit répéter l'enfant, dont les yeux brillants restaient incrédules et comme indifférents. Et l'enfant répéta les paroles du sage. Puis il se tut, rouvrit la bouche, hésita.

— Parle donc, lui dit Agrippa.

— Il n'y a pas de pourquoi, répéta encore l'enfant. Mais, ajouta-t-il, après un instant, pourquoi n'y en a-t-il pas ?

Cet enfant parla d'or. La vérité sort de la bouche des enfants, dit l'Ecriture. Celui-ci, après avoir averti Agrippa, s'en alla, peut-être, plein de la sagesse chrétienne, servir la messe, en quelque église inconnue.

Le livre de M. Armand Bayet ne conclut pas. Mais c'est aujourd'hui une élégance de ne pas conclure, et, pour apporter à cet état d'esprit des circonstances atténuantes, disons que le sens dogmatique baisse, en même temps qu'un certain faux sens mystique monte. Nous disons un faux sens mystique. Et, en effet, aujourd'hui, nous voyons appeler Nietzsche un mystique. Quand l'anarchie d'un peuple arrive à son comble, les paroles commencent à n'avoir plus de sens exact.

Et pourtant, il est vrai que, dans ce Nietzsche, inspirateur avoué ou inavoué de tant d'esprits, il y a un certain mysticisme. Mais ce n'est pas, certes, le mysticisme lumineux : ce que j'entendais justement par le vrai mysticisme. C'est le mysticisme inférieur, le mysticisme des puissances confuses de la nature, le mysticisme orgiaque que, selon son langage, la puissance apollinienne n'est pas venue ordonner.

Je ne dirai pas que M. Armand Bayet procède absolument de Nietzsche. Je le vois plutôt entre Nietzsche et Maurice Mæterlinck. Il parle de la mort des Idées, mais, sans y penser, il affirme qu'il y a des idées qui ne meurent pas : l'amour, le sentiment du sacrifice, l'humilité devant l'Inconnu. Et, tout cela, réalisé complètement, n'est-ce pas la foi chrétienne?

J'admire de vraiment belles pages dans les **Pensées d'Harmonie** de M. de Meck. L'auteur, lui non plus, n'est pas un chrétien dogmatique, mais il est si visiblement, si véritablement chrétien par l'esprit! On le sent de « l'âme de l'Eglise ». Je voudrais beaucoup citer de lui : les limites de cette chronique m'en empêchent.

Voici pourtant un fragment d'une belle allure, et qu'on appréciera.

L'homme, dépourvu de sage morale s'affole lorsque l'épreuve survient. Il ne sait guère à quoi se raccrocher, pour ne pas sombrer dans la tourmente; en vain ses pieds, qui ne reposaient que sur le sable mouvant, cherchent-ils le rocher solide, qui l'aiderait à se tenir debout, sans être emporté

par le torrent de la vie, à chaque nouvelle rafale de la bourrasque, il perd pied et risque d'être culbuté; les tentatives désespérées qu'il fait pour se tenir debout l'épuisent en un moment, et, si la tourmente est violente, elle l'engloutit en peu de temps.

Tout autre est celui qui a une base morale. Ses pieds reposent comme sur une roche inébranlable, et l'ouragan de l'existence ne le secoue jamais. Qu'importe qu'il soit trempé par l'eau qui monte, s'il se cramponne à son rocher, il ne risque pas d'être emporté. Au milieu des épaves qui l'entourent, et lorsque l'eau baissera, sa main très forte ramènera à la surface ceux qui luttaient encore.

On pourrait dire que c'est là du stoïcisme à la Vigny, du stoïcisme de *la Bouteille à la Mer*, plus que du Christianisme. Quoi qu'il en soit, le livre de M. de Meck abonde en réflexions morales exquises, en élans d'une spiritualité très haute, et il est de ceux qu'on aime à relire, quand les feuilles tombent, après la fête des morts, dans le recueillement de la Pensée et du Souvenir.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Grande Revue : Toulon, d'après M. André Suarès. — *La Phalange :* M. Tailhade sur le spiritisme. — *L'Action nationale :* programme. — *Vers et Prose :* un poème de M. André Salmon. — *Le Correspondant* et *la Revue :* articles sur V. Sardou et M. de Porto-Riche. — Memento.

Le talent fort, coloré, classique, de M. André Suarès s'affirme curieusement dans ces *Croquis de Provence* qu'il donne à **la Grande Revue** (25 novembre). Ses « vues sur Toulon » apprennent, en quelques pages, beaucoup plus, sur la psychologie des Toulonnais, que de longs chapitres où les mots s'accumulent. La verve de M. Suarès cingle. Il flaire le ridicule et le fixe par un trait digne du meilleur satiriste. Voici, sur le personnel de la marine, par exemple, des lignes nettes, vivantes, d'un tour inspiré comme on en trouve chez un Paul-Louis Courier :

La marine fut longtemps, à Toulon, la serre des grades et des titres. Elle l'est encore. Cependant, les fils de bourgeois, et les neveux d'apothicaires, dès qu'ils ont un grade et quelques alliances, le prennent de très haut avec les héritières sans galon, quittes d'ailleurs à en cueillir la dot, tout de niveau et des deux mains, en courbant leur morgue et leur haute taille. Se tiennent-ils pour des Rohans ? Ils en ont, d'abord, la vanité. Quoi ? c'est mal dit : Rohan a de l'orgueil ; la vanité est le fait de Moutard. Qui ne connaît Moutard ? Il sera amiral, dit-on, et compte trois générations d'huissiers ; mais il prouve qu'il descend du premier moutardier du pape, lequel, selon une tradition de famille, fut le neveu de saint Pierre en personne. Une telle généalogie ne permet plus à Moutard de marcher sur ses pattes : son pedigree le lui défend : il plane, en conséquence. D'ailleurs, il porte trois pilules de gueules sur champ d'exploits. A Carpentras, on l'appelle le baron. Un tel homme est irrésistible.

La plaie de la marine, c'est que les gens en place n'ont pas intérêt à y rien changer, à y rien faire de bon. Chacun n'y songe qu'à soi : là-dessus, que les règlements prennent soin de la marine elle-même, s'ils veulent ! c'est aux règlements de s'en soucier, puisqu'il y en a sur tout. La marine est un corps sans tête, où tous les membres veulent être tête les uns contre les autres. Ce mal date de si loin qu'après tout, il vient de Colbert, comme le reste. Tout a été prévu, dès ce temps-là, ou dut l'être. La marine est une vieille qui n'aime pas les idées nouvelles : quand elle est forcée de les épouser elle les endort, elle les habille à la mode du Grand Siècle. Elle mérite son nom : c'est la veuve Colbert, comme on sait.

Il n'y a que des castes, en marine. Et, depuis peu, autant de castes que de rangs, et bientôt que de fonctions. L'ouvrier de l'arsenal prétend faire la loi à l'amiral. Pourquoi pas ? mais alors qu'il la fasse ! Le pis, c'est que l'ouvrier ne fait pas la loi, et que l'amiral se la laisse faire. Les uns et les autres se menacent des plus terribles représailles ; et tous ne rêvent que de dormir tranquilles. L'anarchie dans les mœurs, à Toulon, est due pour beaucoup, ainsi, à l'anarchie de la marine. L'autorité est partout, et nulle part.

Et pourtant, la marine n'est point indigne du premier rôle qu'elle joue. On y trouve, tout de même, plus de caractère et autant d'esprit qu'ailleurs. De deux hommes médiocres, celui qui est marin, malgré tout, n'est pas si pauvre que l'autre. Si la marine ne faisait pas tant de jaloux et de fats, elle ferait assez souvent des hommes. L'envie, à bord, gâte bien des caractères. L'envie est le ferment des ambitions fortes, et le poison des basses. La vie de carré cultive une aigreur atroce ; nulle part, l'âcre prévention et la jalousie ne dessèchent plus avant dans les racines la sève du juste.

Maintenant, nous sommes sur le boulevard de Toulon :

Ils ont un boulevard, où tout le monde passe. Là, on se rencontre. On se salue. Les jeunes femmes, en voiture, pêchent au vol tel regard qui est pour elles, ou tel sourire qui est pour une autre. La comédie des salons se nourrit de ces scènes muettes.

. . . .

Cependant, les robes claires vont et viennent ; les jeunes femmes sourient ; les jeunes filles rougissent, pleines d'aise ; et toutes se comparent. Les grandes fleurs marchent sous les arbres.

Les vendeuses, à l'œil futé, aux paupières lasses, offrent aux passants des roses et des œillets. Et, d'une main, elles ramènent une mèche de cheveux rebelles, ou frisent une boucle sur leur nuque.

Dans l'ombre presque rouge, sous une tente, des coquillages ouverts et des citrons jaunes font faim à voir. On arrose la chaussée. La poussière mouillée a l'odeur du poivre et de la vanille. Les trottoirs humides brillent, miroirs d'ardoise. On chante sous une porte. La joie du soleil est répandue comme l'or d'une fortune inépuisable. Tels les germes de mai fermentent dans la terre en travail, sans doute de vraies passions peuvent aussi naître, à l'abri des intrigues, dans le retrait de toute cette folie légère. Elles mûrissent, peut-être, tandis que la vanité du luxe continue sa ronde, et qu'elle emporte toute la gravité de l'amour en bouts de chiffons, en miettes

éparses sur la nappe. Mais la joie du soleil dore ces pauvretés mêmes. « Cueille-moi, cueille-moi ! » C'est, ici, le cri de la vie ; et souvent même, c'en est l'éclat de rire.

§

La publication d'un livre de « vers spirites » vaut aux lecteurs de **la Phalange** (15 novembre) une lettre de M. Laurent Tailhade. Je détache de cette lettre la profession de foi ci-après qui ne manque pas de la forte saveur qu'on goûte aux meilleurs écrits du beau poète de *Vitraux*, de l'explorateur courageux qui parcourut *le Pays du Mufle* et en révéla l'ethnographie :

Je tiens Allan Kardec pour un imbécile. Crookes, Flammarion et le colonel de Rochas pour d'inoffensifs maniaques « charriés » des aigrefins et dont les exemplaires inférieurs abondent aux asiles d'aliénés. J'ai connu quelques époptes : Guaita qui, dans ses placards, hébergeait un fantôme et Péladan (Joséphin), dans la chambre d'amis, ce qui donnait à son appartement un remugle de crasse et d'« odeurs » à bon marché ; Papus qui menait concurremment avec le commerce des esprits un négoce hypocratique de douches ascendantes et de frictions résolutives ; l'éditeur Chamuel, revenu du plan astral, lequel portait perruque en ce monde sublunaire ; enfin l'antique demoiselle de Wolska, vierge et martyre de la Kabbale, qui « se spiritualisait » en ne mangeant, par vingt-quatre heures, qu'une omelette de deux œufs. Ces Mages ne m'ont point à leur doctrine converti. Les bonds, pétarades, cabrioles et lévitations de leurs fauteuils ne m'ont en aucune manière fait patent le seuil de l'Infini. Je n'ai pas revêtu la robe rouge du martiniste ; le voile d'Isis ne m'a paru jamais qu'un vieux rideau

L'idée d'immortalité, bouffonne et tenace infatuation du singe humain, a fait verser plus de larmes et de sang que la peste, la guerre et tous les fléaux assemblés. La croyance à la survie, à l'existence *post mortem*, est, avec la syphilis et vraisemblablement la tuberculose, une maladie constitutionnelle de l'Humanité.

Le « bon Dieu » n'est pas moins délétère que le chancre infectant. Imaginer que la fonction survit à l'organe, que la pensée existe après la destruction du cerveau, est une des plus navrantes erreurs enfantées par le désir des « Ephémères ».

Mais où la chose devient tout à fait grotesque, c'est quand la superstition de l'immortalité s'incruste dans un esprit rudimentaire.

Voyez-vous l'« âme » de mon concierge survivant aux constellations, flottant parmi l'azur et montant d'étoiles en étoiles pour enrober dans l'effluve de sa lumière le potentiel de M. Paul Bourget ?

§

L'Action nationale (décembre), qui vient de paraître, sera l'organe mensuel d'une société que ses fondateurs ont nommée : *la Ligue républicaine d'action nationale*. Elle a pour objet « de renforcer et d'accroître la situation morale et matérielle de la France dans le monde ». Elle projette d'y parvenir par l'utilisation complète

et « coordonnée de toutes les forces vives du pays dans le domaine moral, économique et militaire ».

Dans ce premier numéro du recueil, M. Ferdinand Buisson traite de la soi-disant *Faillite de l'Ecole Primaire;* M. Victor Margueritte, de *l'Education Physique ;* M. A. Messimy, du *Service militaire des indigènes algériens ;* M. Mony Sabin, de *la France dans les Balkans*, etc.

§

Vers et Prose (septembre-octobre-novembre) publie ces vers intéressants du très personnel poète, M. André Salmon :

QUATORZE JUILLET

Ah ! ça ira, ça ira !

Pauvre de moi ! Chaque romance
Me remémore une saison
Et c'est sur un motif de danse
Que se disloque ma raison.

Romance ! on n'est pas plus romance.
Raillez, flûtes, toussez, tambours,
Mon cœur, crapuleuse démence,
A pleuré dans tous les faubourgs.

Qu'importe si, fou d'équilibre,
Je n'ai trouvé que des pavés
Pour ressembler à ce cœur libre
Foulé toujours, souvent levé.

Je me souviens, je me rappelle :
Le chef d'orchestre est amoureux,
Tant pis pour lui, tant pis pour elle,
Cœurs perdus sur les grands flots bleus.

Que l'on y meure ou qu'on y danse,
Les Pavés de Paris sont chauds,
Et j'ai pour panser ma souffrance
L'espoir humide des cachots.

Dites pour quelles funérailles
Ils ont pavoisé leurs maisons,
Les quolibets de la canaille
Montent comme des oraisons.

La fille aimable que j'enlace
S'émeut du chant des violons,
Moi j'attends qu'une corde casse
Sous les soleils verts des lampions.

Et ma jeunesse délicate
Surgit, cygne au col de carmin,
Comme une belle aristocrate
Portant sa tête dans ses mains.

§

Il est curieux de constater le petit nombre de revues qui publièrent des articles sur l'œuvre de Victorien Sardou, à l'occasion de sa mort. Je n'en veux rien conclure, le laissant à votre gré. Sans partager l'enthousiasme de feu Hugues Rebell pour les comédies et les drames de Sardou, je voyais en lui un extraordinaire montreur de grandes marionnettes, un prodigieux amuseur des foules. On l'a chanté sur tous les modes, dans la presse. Le silence relatif des revues a de quoi surprendre. Pourtant, M. Ch.-M. des Granges donne au *Correspondant* (25 novembre) une étude très complète sur les travaux du fameux dramatiste, étude assez bourrée de citations empruntées aux feuilletons de défunt M. Francisque Sarcey, de Zola, de M. Jules Lemaître. C'est un travail extrêmement bien fait.

Ce qui suit en est la conclusion :

En somme, que restera-t-il de cette œuvre considérable ? Quelle place donnera-t-on à Sardou dans l'histoire de notre littérature dramatique, entre 1860 et 1908 : quarante-huit ans de théâtre ?

Nombre de pièces ont déjà vieilli ; les soudures, le fil blanc, y apparaissent. Les travers sociaux qui y sont raillés ont changé de mode. Quelques-unes des dernières *reprises* ont *déclassé* pour toujours telle et telle comédie, sans parler de celles qui n'ont jamais reparu sur la scène, après un grand succès de nouveauté. C'est ainsi que *la Famille Benoîton*, qui date de 1865, reprise en 1866, en 1871 et en 1889, ne sera probablement plus jamais jouée : en 1889, la moitié des plaisanteries faisaient long feu ; et le public, qui, comme luxe et frivolité, en a vu bien d'autres, n'entrait plus du tout dans la morale du sujet. Je serais surpris que *Nos intimes* pussent de nouveau tenir l'affiche ; notre vocabulaire satirique et *spirituel* a changé ; tous ces traits se sont émoussés ; nous avons entendu trop de Jules Lemaître et de Maurice Donnay pour goûter encore ce style-là. Je crois aussi que *Théodora, Gismonda, la Sorcière* , disparaîtront, je l'ai dit, avec Sarah Bernhardt. Leur splendide mise en scène écrasera de plus en plus la fragilité du fond.

Mais Sardou laissera peut-être au répertoire (pour combien d'années, on ne saurait le dire ?) une comédie de sa première manière, comme *les Pattes de Mouche*, — deux pièces mixtes, comédie et drame mêlés, comme *Nos Bons Villageois* et *Dora* (*l'Espionnne*), — un vaudeville, *Divorçons*, — deux drames violents, *Fédora* et *la Tosca*, — une comédie historique, *Madame Sans-Gêne*, — et surtout trois drames historiques, *Patrie, la Haine* et *Thermidor*. Une dizaine de pièces sur soixante.

D'ailleurs, quand bien même il cesserait d'être joué, son nom n'en restera-t pas moins un des plus grands, parmi tant d'illustres écrivains dramatiques du dix-neuvième siècle. Son influence, aujourd'hui difficile à saisir et à définir, apparaîtra, avec le recul du temps, très puissante. Le moment viendra où, en rapprochant les dates de ses pièces et des pièces de ses rivaux, on saisira des rapports cachés et de secrètes filiations. On constatera que les dernières comédies de Dumas fils, *l'Etrangère, la Princesse*

de Bagdad, *Denise*, *Francillon*, se ressentent de son voisinage, en ce sens que Dumas fut amené à modifier sa manière pour plaire à un public formé ou gâté par Sardou.

§

Auprès de cette étude sur Victorien Sardou, il est piquant de rapporter quelques lignes d'un article de M. Emile Faguet, — **la Revue** (1er décembre) — sur l'œuvre de M. Georges de Porto-Riche. Celui-ci est bien le « précurseur » qui inventa la formule du théâtre d'amour où réussirent M. Maurice Donnay et tant d'auteurs à la mode. On a l'impression, déjà, que l'auteur d'*Amoureuse* « dure ». Il a conquis à son œuvre cette immortalité que l'Académie Française ne confère pas toujours même au nom, au simple nom, de ses membres. Si elle élisait M. de Porto-Riche, c'est elle, évidemment, qu'elle honorerait, n'ayant pas admis M. Legouvé ou feu M. Camille Doucet à l'honneur d'être les collègues éblouis d'un Henry Becque.

Georges de Porto-Riche approche de la soixantaine et il a quelque trente ans de carrière dramatique derrière lui. Non pas que son œuvre soit très considérable comme volume. M. de Porto-Riche est, comme l'étaient généralement les écrivains des grands siècles, un auteur intermittent. Il produit vite, dans une verve et une fougue d'inspiration et de labeur, puis il se repose longtemps, soit pour laisser la matière artistique s'amasser en lui, soit pour rendre à ses facultés leur vigueur et leur fraîcheur, soit simplement pour vivre, ce qui, non seulement est permis, mais ce qui est une chose excellente et infiniment recommandable.

. . . .

M. de Porto-Riche est exclusivement le poète de l'amour et tout particulièrement le poète dramatique de l'amour. Si l'on veut lui chercher des ancêtres intellectuels, c'est directement à Racine qu'il faut remonter, et puis l'on redescendra jusqu'à lui, par Marivaux, Prévost et Alfred de Musset. On me demanderait quelle est la bibliothèque favorite de M. de Porto-Riche, je répondrais — dans tous les sens du mot — qu'elle se compose de ces auteurs-là, et je pourrais me tromper, car les artistes réservent au critique, ou tout simplement à l'observateur, bien des surprises ; mais tout le monde, je crois, s'étonnerait que je me fusse trompé en cela.

M. de Porto-Riche, comme les écrivains que je viens de placer, pour ainsi parler, autour de lui, vit dans l'étude de l'amour perpétuellement, ainsi qu'un peintre paysagiste boit les paysages de tous ses yeux et du reste n'a qu'à fermer les paupières pour les voir encore, je ne dis pas peut-être mieux, mais peut-être avec plus de ravissement intime.

. . . .

M. de Porto-Riche connaît bien la femme et il connaît bien aussi l'homme qui ne connaît que la femme et pour qui la femme est la raison d'être et de mourir.

Une sorte de loi générale domine tout ce théâtre et cette loi est que la femme est obstinément monogame et que l'homme est irrésistiblement polygame, ce qui fait l'éternel duel entre l'un et l'autre, et ce qui est la source

de tous les malheurs. C'est proprement là la philosophie du théâtre de M. de Porto-Riche et cette philosophie est, exceptions réservées, très vraie profondément. Elle n'explique pas tout, mais elle explique bien des choses, et elle soutient, pour ainsi parler, fortement et sûrement, toutes les imaginations, toutes les inventions, les plus capricieuses en apparence de notre auteur. C'est pour cela que tous les ouvrages de M. de Porto-Riche, même aventureux, même négligés (ce qui du reste est rare) *sonnent le plein* et donnent cette impression, relativement assez rare au théâtre : « Vous pouvez réfléchir là-dessus. »

Oui, M. de Porto-Riche — comme cette dame que nous avons connue tous deux « donnait à causer », — M. de Porto-Riche « donne à réfléchir ». Les réflexions qu'il suggère sont toujours tristes et amères et, s'il fait songer souvent à Musset, souvent aussi il réveille en nos esprits le souvenir de *la Visite de Noces*, de Dumas fils ; mais ces réflexions prouvent au moins la vigueur d'esprit, naturelle, instinctive, pour ainsi dire, de celui qui en est comme le nonchalant inspirateur.

Il n'est pas douteux que la postérité ne connaisse ce peintre des supplices de l'amour : je lui donne ce nom provisoirement, jusqu'à ce qu'on lui en trouve un meilleur, et ne lui fasse, ne lui laisse plutôt, une grande place dans les annales de la littérature psychologique. Il a dit cela mieux que moi dans ce vers à la fois exact et modeste, qui restera, comme une fiche nette et bien rédigée :

J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur.

§

Memento. — *Les Argonautes* (novembre), avec un beau poème de M. A, Saint-Paul, publient des vers de MM. Jean Picard, Marcel Drouët, d'Erm, G. Carantec, etc.

Le Correspondant (25 novembre). — « L'Amérique de demain », par M. Félix Klein.

Poésie (automne 1908). — Y ont collaboré MM. F. Carco, E. Ducoté, G. Gaudion, F. Jammes, L. Mandin, F. Saisset, etc.

Vers et Prose (septembre-octobre-novembre) publie un « Dialogue pathétique » de M. Paul Adam et un essai de M. Jean Moréas sur Mme de La Fayette, des poèmes de MM. Remy de Gourmont, Stuart Merrill, A. Mockel et une ballade de M. Paul Fort : *le Petit cheval*. Les amateurs d'art conserveront ce numéro où il y a cinq dessins inédits de M. Rouveyre et un article délicieux de M. Régis Gignoux sur l'art de M. Francis Jourdain, illustré de croquis très heureux de celui-ci.

La Revue latine (25 novembre). — « Un dénouement inédit du *Pinto* de Népomucène Lemercier », par M. Maurice Souriau.

La Revue de Paris (1er décembre). — Lettres à Trébutien, de Barbey d'Aurévilly ; « l'Empereur de Chine », par Mme Judith Gautier ; « Notes, sur Hébert », par M. Joséphin Péladan.

Revue bleue (28 novembre). — « La critique d'art. Sa mission, son état actuel », par M. Camille Mauclair.

La Revue (1er décembre). — Correspondance de Napoléon III ; souvenirs de Mme J. Thénard ; « Projet d'invasion allemande », par le général X... ; « les Humoristes français contemporains », par M. Gabriel de Lautrec.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Comment travaille M. Rostand ? (*Le Gaulois*, 17 décembre). — Vers l'Académie (*La Dépêche* de Toulouse, 18 décembre). — Au Quartier latin (*La Libre Parole*, 18 décembre).

Le Gaulois vient de répondre à une question que se posaient avec une vive curiosité, et depuis longtemps déjà, les deux mondes : Comment travaille M. Rostand ? Comment sont nés tant de chefs-d'œuvre immortels ? Peut-on même dire qu'un si grand génie travaille ? N'est-ce point un blasphème ? A proprement parler, M. Rostand ne travaille pas, ou bien c'est avec une facilité telle que le commun des hommes ne saurait s'en faire une idée. Il émet des vers, comme la rose émet son parfum, le rossignol sa chanson, la mer la plainte de ses vagues :

> L'auteur de *Chantecler* a une prodigieuse facilité de travail. Il faut dire que l'imagination est fort riche, et doué comme M. Rostand l'est d'une rare abondance d'images, il exécute d'autant plus rapidement qu'il ne prend le plus souvent la plume que lorsque l'idée conçue a reçu dans son cerveau un complet développement.

M. Rostand ne daigne se lever qu'au commencement de l'après-midi, en quoi il diffère de Victor Hugo, qui était fort matinal ; mais Hugo était « un peu bourgeois » et M.Rostand ne l'est pas du tout :

> Comme Musset, comme Balzac, comme Mme Sand, M. Rostand est « de nuit ». Victor Hugo était debout à son pupitre de travail dès l'aurore et il écrivait une cinquantaine de vers avant de faire sa promenade matinale. Le poète de *la Légende des Siècles* aimait à se coucher tôt, un peu bourgeois au fond. M. Rostand, se couchant tard, se lève tard. A Cambo, il ne descend déjeuner que vers une heure. Aussitôt à table, parfois avec des invités, il s'intéresse aux nouvelles, lit les feuilles, son courrier, discute sur les questions du jour, prolonge la conversation longtemps après le repas entre la tasse de moka et le cigare, flâne, fait un tour de jardin et finalement monte dans son cabinet de travail. Mais il est déjà trois ou quatre heures, et l'hiver le crépuscule a déjà commencé...

Le Gaulois nous confie ensuite que le rêve de M. Rostand aurait été de n'écrire que pour lui seul, de lécher et relécher sans cesse une œuvre secrète. Mais, ajoute-t-il aussitôt, il ne lui sera jamais permis de réaliser un rêve aussi sacrilège :

> Il ne lui sera pas permis de le réaliser avec *Chantecler*, fort heureusement pour nous, comme il ne l'a pas réalisé, fort heureusement encore, avec *le Bois sacré*, l'adorable poème dont le théâtre des « Visions d'Art » nous donnait ces temps derniers l'étrenne...

« Fort heureusement », en effet, car peut-on sans frémir songer à ce que serait, privée de publicité, la littérature de M. Rostand ?

§

M. Octave Uzanne nous donne, dans **la Dépêche**, d'agréables réflexions sur la fièvre académique :

Il n'y a pas à y contredire, l'honorable étiquette *de l'Académie française* semble, aux yeux du gros public, la meilleure des recommandations. Elle confère dans l'entendement de la grande majorité des esprits, affamés de témoignages hiérarchiques, un indiscutable brevet de talent, voire de génie, dont les immortels à la petite semaine retirent d'appréciables bénéfices de considération et aussi une vente infiniment plus grande de leurs productions littéraires et autres. La coupole est une consécration, même si elle devient un éteignoir. Notre société adore les classements, les signes honorifiques, les titres. Celui d'académicien conserve encore tout son éclat, tout son prestige; il met ceux qui s'en parent en définitive vedette et l'habit aux palmes vertes reste l'uniforme privilégié des triomphateurs intellectuels qui se poussent et se grimpent au Capitole.

L'opinion, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, ne s'emballera jamais pour ceux qui, dédaigneux des succès officiels et des gloires viagères, persistent à trouver que le vrai confort d'altière dignité, de sérénité morale, d'indulgente misanthropie, consiste à s'attribuer, avec une inébranlable détermination, ce fameux *quarante et unième fauteuil*, dont l'histoire est déjà si réconfortante par la seule nomenclature des noms, désormais vraiment impérissables, des maîtres hors cadres qui l'occupèrent. Ce quarante et unième fauteuil, dans la balance de l'immanente justice de la postérité, l'emporterait assurément en poids et en valeur de caractère sur le bagage valable des quarante autres fauteuils académiques. Il ne serait point paradoxal de le démontrer.

Mais, au spectacle que donne le monde, les spectateurs simplistes n'aiment pas à regarder derrière les portants ou à étudier, lorgnette psychologique en mains, la physionomie et le caractère des rêveurs et des laborieux qui, redoutant l'éclat de la rampe, ne se montrent pas à l'avant-scène, dans cette lumière crue qui effare et fait clignoter les yeux des supersensibles et des délicats intimistes. Le public marche toujours à l'appel du bruit, de la clarté, du battage, de la réclame et de l'audace. L'Académie est un haut tréteau où il se plaît à venir saluer, comme à un sommet d'Olympe, les petits demi-dieux qui, tour à tour, l'escaladent afin d'y siéger dans des apothéoses de convention.

Plus loin, cette anecdote caractéristique :

Je me trouve dans une anse méditerranéenne bénie du ciel, sur ce littoral provençal où il semble qu'il ne puisse exister de bonheur plus enviable, de volupté plus exquise que de s'exposer passivement en espalier, la tête à l'ombre de quelque tamaris, aux baisers ardents de ce généreux soleil qui luit pour tous et ramène à l'âge d'or. Au cours d'une promenade sur un promontoire revêtu d'un merveilleux bois sacré, profond et à tonalités presque bleues, je m'extasiais, ce matin, devant la beauté de ce paysage latin avec ces horizons délicats baignés dans la juvénile lumière du début du jour, lorsqu'au détour d'un chemin douanier je me heurtai presque à un

romancier-poète, pâle et soucieux, dont la candidature est annoncée pour l'un, sinon pour tous les fauteuils vacants au palais Mazarin.... et je crois bien qu'il y en a six. Vieux camarades de lettres, nous continuâmes ensemble l'apéritive balade autour des calanques aux rochers de rose porphyre. Tout à l'enthousiasme de cette glorieuse matinée, de ces caresses tièdes de la brise et de la chanson radieuse du soleil sur le miroir des ondes, je m'efforçais de taquiner mon compagnon pour l'amener à mon diapason d'emballement et lui faire confesser son bonheur de se sentir vivre dans tout l'épanouissement de son être sur ces rives aimées des dieux.

Ça ne rendait pas, il semblait sombre et morose. J'en cherchais vainement la cause, surpris de ne pas entendre le clairon de sa voix, habituellement claire et véhémente. Tout à coup, il s'arrêta et lentement, avec un certain malaise, me dit : « Vous savez que je me porte à l'Académie...»

Quand on se porte à l'Académie, adieu les plaisirs de la vie, les beautés de la nature et le reste. On est devenu insensible à tout, — sauf aux charmes de l'Académie.

§

Il paraît que l'on fait beaucoup de politique, maintenant, au Quartier. Il n'en était pas de même vers 1886, nous dit M. Gaston Méry, dans **la Libre Parole**. Alors, tout était aux lettres, à la poésie, à l'art :

A l'époque où je quittai le lycée, les étudiants ne s'en occupaient même pas du tout. Les seuls groupements qui eussent quelque vitalité étaient des groupements littéraires. C'était l'époque où, toutes les quinzaines, on voyait se fonder une nouvelle société de poètes ou de dramaturges et éclore une nouvelle revue. Combien subsistent encore? C'était l'époque où Anatole Baju inventait les Décadents et où Beauclair, pince-sans-rire, leur opposait les Déliquescents de son adorable *Adoré Floupette*. C'était l'époque où Jean Moréas publiait *le Pèlerin Passionné* et où, quelques amis et moi, dans un petit recueil, qui vécut d'une vie aussi fugitive que son nom, *l'Etincelle*, nous répondions par *le Pèlerin Indifférent*. C'était l'époque...

Que vous dirai-je ? On était féru de littérature, mais de littérature à côté, de littérature à mi-côte.

Il y avait ceux qui l'aimaient surtout humoristique et vivante ; et il y avait ceux qui la préféraient mélancolique et mystérieuse. Les premiers émigraient souvent par bandes, de la rive gauche jusqu'à Montmartre, où ils allaient applaudir, dans la petite salle du Chat noir de Salis, alors en pleine vogue, les chansons de Jules Jouy ou les pimpantes fantaisies de Maurice Donnay. Les autres restaient au Quartier. Ils s'y réunissaient dans des sous-sols de café, pour y dire des vers symboliques et y discuter sur les mérites respectifs de Stéphane Mallarmé et de Paul Verlaine.

Paul Verlaine ! C'est dans un caveau de marchand de vins, près du Pont Saint-Michel, que je l'aperçus pour la première fois. Je revois, au milieu de la fumée des pipes, sa tête bossuée, étrange, au front énorme, au teint grisâtre. Perclus de douleurs, la voix éteinte, il consentit à réciter quelques strophes :

O Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté,
Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière
Et qui m'avez aimé de toute éternité.

Le bruit des discussions s'était tu. Et ces vers magnifiques qui, comme une plainte, sortaient de cette loque humaine qu'était « le pauvre Lélian », faisaient passer sur nous tous comme un frisson.

Ces temps sont loin. L'esprit a changé. On crie : A bas Thalamas! Et ce cri aurait de profondes significations. J'en doute.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Le Foyer*, comédie en 3 actes, de MM. Octave Mirbeau et Thadée Natanson (7 décembre). — Renaissance : *L'Oiseau blessé*, pièce en 4 actes, de M. Alfred Capus (9 décembre). — Théatre-Réjane : *Jeanne qui rit*, comédie en 3 actes, de MM. Maurice Soulié et Ch. Darantière (16 décembre). — Memento.

A la représentation, à la lecture, on ne peut avec netteté se rendre compte pour quels motifs tant d'obstacles ont rendu difficile et tardive la mise à la scène de la pièce de MM. Mirbeau et Natanson : **le Foyer**. Il est rare qu'on ait l'occasion, au théâtre, d'entendre des dialogues d'une langue aussi ferme, aussi sûre, conduits avec une maîtrise d'effets aussi savamment calculée, aussi contenue par la volonté des auteurs. On nous a dit à quel point il est indécent d'avoir, sur la première scène française, où tout ce qui s'y montre prend tout de suite un caractère officiel, fait d'un sénateur philanthrope et réactionnaire, d'un académicien et sociologue éminent un personnage louche, intéressé, égoïste, hypocrite et corrompu. Mais la surface est si brillante et si hautaine, il met tant de soin à en conserver, fût-ce par des ignominieuses lâchetés, l'éclat intact, que véritablement on se demande par quel manquement au respect des choses établies MM. Mirbeau et Natanson ont pu provoquer l'effarouchement de M. l'Administrateur de la Comédie-Française et exciter la réprobation d'une partie, infime d'ailleurs, du public. Dans le plus banal des romans, le moindre pleutre de lettres en dit bien davantage! Qu'on ne le lise pas, c'est possible, et, la plupart des fois, on a raison; même si on lit, c'est en secret, on n'invite pas les voisins à prendre part à son émoi, à son inquiétude, ou à son plaisir. Plus tard, après réflexion, quand on s'est ressaisi et quand on s'est, à loisir, composé une moyenne et saine opinion, on peut même se vanter d'avoir goûté un tel passe-temps, et on acquiert une réputation enviable d'esprit fort et libre de tous préjugés. Mais en présence de MM Mirbeau et Natanson, dont le vigoureux talent étreint et secoue, dans une salle de spectacle où l'on se voit, où l'on s'observe et se surveille, où chacun trouve dans ce qui s'est dit une

allusion maligne à l'adresse de son voisin, les plus affectés et les plus impassibles courent par trop le risque de se sentir désignés et meurtris, et ce ne serait pas du ton de la bonne compagnie.

Les situations par lesquelles se déroule la pièce de MM. Mirbeau et Natanson ne se présentent pas, néanmoins, sous l'aspect de révoltantes nouveautés. Malgré le désir qu'ils ont avoué de mener le procès de la charité et des institutions charitables, ils ont renoncé à leur dessein, le jour où ils ont retranché à leur œuvre un acte, celui qui précisément nous faisait assister au fonctionnement d'un asile d'enfants, *le Foyer*, qui a donné son titre à la pièce. La mauvaise administration de cet asile, les malversations de l'homme de bien qui le protège et le soutient, après avoir eu l'idée de le fonder, la rivalité grinçante de l'aumônier et de la directrice, le régime de sévérités et de douceurs excessives et injustifiées que cette dernière pratique à l'égard des fillettes confiées à sa garde, ce n'est pas, comme on a tenté de le faire croire, le sujet traité. C'est le prétexte seulement qui met en lumière les tristesses ridicules, les hontes navrantes et la loqueteuse splendeur du ménage du baron et de la baronne Courtin. Bien des scènes sont poignantes, parmi les plus osées, ou, comme on dit, scabreuses. Néanmoins, et il est vrai que par là l'effet en est centuplé, elles ne comportent pas une violence de langage, tout s'y passe presque (selon une expression frappante de Stendhal) « sur le ton de la conversation ordinaire ».

Quand, pour faire face à ses obligations d'argent, le baron insinue à sa femme que nul recours ne leur reste qu'auprès de son ami, le richissime brasseur d'affaires, Biron, elle se refuse tout d'abord à comprendre; mais Courtin s'emporte en lui expliquant les conséquences inévitables de sa détresse : le déshonneur, la prison, la pauvreté; elle s'effare, et lorsqu'enfin il laisse échapper le mot qui révèle que, des anciennes relations de sa femme et de son ami il a tout accepté sans en ignorer rien, la baronne, apitoyée et effrayée, cède et promet d'aller solliciter l'ami par qui leur luxe fut depuis si longtemps entretenu. Une telle scène est pathétique en raison même de sa sobriété, et c'est peut-être tout ce qui est sous-entendu et seulement suggéré qui en a fait la puissance. Autrement traitée, elle ne serait guère personnelle ; elle est de mode, presque identique par l'intention, dans la plupart des pièces qu'on a jouées, depuis quelque temps, dans les théâtres de Paris. Elle a trouvé ici sa forme définitive et supérieure, voilà tout.

Des trente-six situations dramatiques, que, pour complaire à une boutade de Gœthe, M. Polti naguères a pris soin d'énumérer et de décrire, deux ou trois ont la vogue durant une ou plusieurs saisons, et se retrouvent inlassablement les mêmes. Les plus ingénieux auteurs dramatiques ne soupçonnent plus qu'il en puisse exister d'au-

tres ; il faut une poigne robuste comme celle de M. Mirbeau pour nous en débarrasser : où il a passé, il épuise la matière. Un des grands ressorts qu'il met en jeu, et qui implique une sûreté implacable des facultés d'observation, c'est l'impartialité qui laisse à ses personnages, dont l'état social fait nécessairement des coquins sans scrupule, une âme au fond parfaitement candide et ingénue. Ils sont menés par les circonstances qui seules dictent leurs actes au mieux des intérêts qu'ils aperçoivent dans le moment, sans clairvoyance, sans prévision et sans autre calcul ; si on leur disait qu'ils ne cherchent et ne font que le mal, de très bonne foi ils pourraient protester : les choses se sont présentées de telle ou telle façon ; pour en surmonter les inconvénients ou en éviter les fâcheuses conséquences, auraient-ils pu choisir et se comporter de façon différente? Non, sans doute, et, dès que leur intérêt n'est pas en jeu, ils sont parfaitement sensibles, compatissants et bons. Une telle méthode, qui scrute un peu mieux les motifs ou le manque instinctif de motifs, dans les actions humaines, présente en outre au théâtre le précieux avantage de le débarrasser de la présence sermonnaire et sentencieuse du raisonneur chargé d'appuyer, jusqu'à en lasser, la thèse des auteurs !

Depuis Becque, si j'en excepte *les Affaires sont les Affaires*, dont la réalisation était d'une portée générale plus évidente, aucune pièce autant que *le Foyer* n'a peint avec une simplicité aussi vigoureuse les dessous faussement enchanteurs et familiers des plus belles apparences sociales. M. Natanson, pour ses débuts au théâtre, peut être fier et heureux d'avoir attaché, avec celui de M. Mirbeau, son nom à une telle œuvre.

Jamais, à la Comédie-Française, on ne joua avec une perfection plus simple et plus efficace. Le soin qu'ont mis à composer leurs rôles selon la vérité MM. Huguenet et de Féraudy est fort apprécié et justement acclamé par l'enthousiasme administratif des spectateurs, et du jeu si savamment jeune et passionné de Mme Bartet, il convient de retenir l'éclat soudain d'un regard levé en souriant vers les yeux de son désireux admirateur, qui est bien, avant l'abandon entier, la promesse la plus enivrante et la plus chaleureuse que puisse la femme faire d'elle-même. Les rôles épisodiques et secondaires sont tenus dans l'ensemble avec une perfection parfaite par Mmes Pierson, Persoons, Amel, par MM. Jacques de Féraudy fils, Numa, Ravet et Croué.

§

Habile, M. Alfred Capus s'assure tout d'abord qu'une partie très courte de la moralité de sa pièce charmera par l'élégance d'une impeccable forme, et de l'emploi allusif d'une fable de La Fontaine, *l'Oiseau blessé par une flèche*, il fait un motif quasi symbolique, jus-

que dans son titre même : **l'Oiseau blessé**. Les amateurs raffinés de théâtre parisien trouvent dans la manière aisée et légère de M. Capus une séduction persistante, et, de fait, il n'est point déplaisant qu'un peu de philosophie primesautière et optimiste fléchisse vers l'acceptation indulgente les esprits amers et railleurs, qu'a trop découragés de tout effort depuis longtemps l'inutilité des révoltes et des grands élans batailleurs. A travers les crises hagardes, dans le déchirement des plus vaines et des plus déprimantes angoisses, qu'une bonne humeur toujours alerte en fasse ressortir le peu d'importance et la puérilité, c'est une atteinte, apportée par le scepticisme, à la continuité respectable des préjugés sociaux les plus invétérés. Rien mieux que cette fiction, où l'éternelle pure jeune fille, naïvement confiante, s'est laissé séduire, puis, séduite, abandonnée avec un enfant, s'est réfugiée à Paris, entre sa mère, sotte et puérile, et son frère, d'une probité scrupuleuse, pour, après une lutte sincère, céder à nouveau et, en cédant à qui la protégeait par pure grandeur d'âme et générosité, fomenter la discorde dans le ménage le plus uni qui se pût voir, ne confirme combien toutes ces conventions d'honneur et de fidélité sont surannées et artificielles. Est-il vrai que jamais on ne conciliera les nécessaires exigences de nos instincts naturels avec le respect réfléchi de nos plus précieux sentiments intimes ? Tant que celui-ci ne relèvera que d'une obligation légalement ou moralement établie, outre qu'il est toujours agréable et sensé d'en enfreindre la contrainte, il ne sera que de pure forme et persistera conventionnel. Déjà, à la superficie, il s'est laissé entamer sous les assauts répétés et assidus de la dévoratrice ironie ; on n'en préserve plus guère que les apparences et les beaux dehors. Finira-t-on, un jour, par concevoir et admettre qu'il est nécessaire et légitime, pour la femme et pour l'homme, de n'opposer aucune sotte et torturante résistance aux forces qui poussent à multiplier et à diversifier les passagères étreintes, sans que cela implique perte ou diminution de confiance, d'affection, de respect entre deux êtres qui à jamais se sont librement élus pour rester à jamais attachés l'un à l'autre ?

Bien sûr, la philosophie de M. Capus ne monte point jusque-là ; elle joue à fleur de peau, et consent à ce que, après les plus pathétiques émois, avec un peu de sourire, tout finisse par s'arranger, dans la vie, le mieux du monde. En dépit d'erreurs, de détours, d'aberrations plus ou moins prolongées, l'entente se fera, et les événements, en toute occasion, sont toujours favorables si l'on veut bien y voir le meilleur parti qui s'en puisse tirer.

Aux yeux de M. Capus, la vie ne présente que des successions heureuses de coïncidences qui peuvent nous sauver toujours : il suffit qu'on ouvre les yeux. Cela vaut mieux, assurément, que de toujours voir le monde en noir, et cela l'amène à composer des comédies dont

l'action est suffisamment émouvante, le dialogue spirituel et facile, car il se garde d'alourdir, sous prétexte d'être profond, et sait rester suffisamment sensible pour n'être ni complètement quelconque ni, ce qui serait pire, boursouflé.

En de telles comédies, la grâce de l'invention, du développement et des idées est principalement redevable de son charme aux artistes qui l'interprètent. Mlle Eve Lavallière a su mettre une jolie fraîcheur d'accent, une mutinerie tantôt pétulante tantôt contenue dans le rôle d'Yvonne Jeanson ; Mme Andrée Mégard est admirablement l'épouse éperdue de confiance, d'amour, et généreuse jusqu'en le déchirement de ses chères illusions ; Mme Marie-Louise Herrouët, à côté de si admirables personnes, sait conserver encore et mettre en plein éclat le prestige harmonieux de son talent discret et de son incomparable beauté ; M. Victor Boucher met, dans le rôle de Roland, le frère d'Yvonne, une chaleur et une conviction remarquables, et M. Guitry, à son ordinaire, se montre troublant et naturel dans un personnage, cette fois, présenté tout entier en nuances délicates.

§

Grâces soient rendues à MM. Maurice Soulié et Ch. Darantière de n'avoir voulu enclore, en leur **Jeanne qui rit**, aucun symbole, aucune moralité, aucune thèse, aucun argument, aucune *idée* autre que de nous procurer, durant deux heures, une menue et agréable distraction. Ils y ont à peu près réussi, et s'ils avaient eu la sagesse d'alléger leur comédie d'un certain nombre de plaisanteries par trop éculées et faciles, et surtout de l'écourter d'un acte, le plaisir qu'on y goûte serait sans mélange d'aucun regret. La situation, légèrement forcée, qu'elle nous présente, s'accepte à cause de la bonne humeur du dialogue et de la vivacité du mouvement, car, pour de l'action, il n'y en a guère : durant les 3 actes, rien n'y change qui soit important, elle se dénoue sans avoir évolué. MM. Signoret, Tréville, Elie Febvre, Mmes Lutzi, Yvonne Garrick, Miller y sont, quoique ne cherchant aucun effet nouveau ou raffiné, parfaitement agréables et amusants.

Memento. — Odéon : *Bienheureuse*, pièce en 2 actes et en vers, de M. Jean S. Bouchor ; *le Poussin*, comédie en 3 actes, de M. Edmond Guiraud ; *Pylade*, comédie en 1 acte, de Louis Legendre (4 décembre). — Renaissance-Tragique : *Le Tasse*, drame en 5 actes, en vers, de M. Paul Souchon (5 décembre). — Théâtre de l'Œuvre : *Les Vieux*, drame en 3 actes de MM. P. Rameil et F. Saisset, et d'après l'écrivain catalan Ignasi Iglésias; *la Madone*, de M. Paul Spaak (8 décembre). — Théâtre des Arts : *la Demande*, un acte de Tchekhov, version française de MM. G. Pitoëff et Genevrière (9 décembre). — Théâtre Mévisto : *L'Affaire des Variétés*, comédie en 3 actes, de M. Gabriel Timmory; *leurs Maîtres*,

pièce en 1 acte, de M. Jacques Terni (11 décembre). — Théâtre d'initiative des Auteurs et Compositeurs : *Amis de collège*, pièce en 1 acte, de M. Florian Charpentier ; *Théâtre Coquelicot*, comédie en 1 acte de Mme Nadège Nastri ; *l'Amour triomphe*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, de M. Jean Thénoux (13 décembre). — Porte-Saint-Martin : *La Femme X...*, drame en 4 actes, dont 1 prologue, de M. Alexandre Bisson (15 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Lettres de Georges Bizet, Calmann-Lévy, 3.50. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Sanga*, drame lyrique en 4 actes de MM. E. Morand et P. de Choudens, musique de M. Isidore de Lara.

Lettres de Georges Bizet. — Il est infiniment probable que la prodigieuse fortune de l'auteur de *Carmen* sera l'un des effarements de la postérité mélomane. J'ai confessé ici, il y a bien quelque cinq ans, l'antipathie que m'inspira toujours cet opéra-comique fameux, qui faisait les délices du vieux kaiser Guillaume, emballa jusqu'à divaguer un philosophe illustre et tient incontestablement à l'heure qu'il est la corde dans la faveur du gros public théâtral de toutes classes et de tous pays. Depuis l'avènement de ce public caméléon, les annales de la musique ont enregistré maint engouement analogue, rarement au profit d'œuvres que dût respecter le temps, et nos petits-neveux seront assurément moins surpris du succès de *Carmen* qu'ahuris que l'ouvrage ait pu fournir prétexte aux balivernes de Nietzsche, opposant un Bizet à un Richard Wagner. Il est évidemment devenu difficile aujourd'hui d'oser entre les deux, sans quelque ridicule, une comparaison purement musicale, néanmoins on se plaît encore à rééditer le cliché d' « art méditerranéen » inventé par le rancunier détracteur de *Tristan*. Il fallait que Nietzsche fût bien aveuglé par son antiwagnérisme de circonstance, eût insciemment vécu bien calfeutré dans le nid à poussière et le docte moisi d'un cabinet de teuton philologue, pour découvrir soudain avec *Carmen* la vie et la lumière, y entendre le chant spontané de la nature ardente, l'écho surgi des rives ensoleillées du vaste lac d'azur qui jadis écouta, ravi, la flûte du Grand Pan se mêler aux chœurs des Sirènes. Nul art n'est, en réalité, plus citadin, et plus artificiellement citadin, plus conventionnellement civilisé que celui de ce pseudo-chef-d'œuvre naturiste ; ne se dénonce plus intentionnellement, encore qu'inconsciemment peut-être, fabriqué pour les exigences de l'auditoire payant traditionnel de nos scènes subventionnées. L'insuccès du début, très plausiblement attribuable aussi à l'incohérence du livret, ne saurait infirmer la démonstration contemporaine. On peut certes accorder que Bizet fut musicalement une sorte de précurseur en son genre. Il réalisa, un peu trop tôt peut-être, l'idéal

alors en genèse d'un « art de vulgarisation » accessible à la masse actuelle d'un public forcément frotté de sonate autant que de tétralogie ; en même temps qu'il pressentait d'instinct la clientèle de M. Massenet, auquel il reste à peu près seul à disputer les maximums et qui doit se féliciter que la mort l'ait débarrassé d'un si dangereux concurrent. Cette mort prématurée servit précieusement la renommée du compositeur. On s'en autorisa pour de flatteuses hypothèses qu'il est douteux que l'avenir eût confirmées. En songeant que, à l'âge où disparut Bizet, Weber avait produit le *Freischutz* et *Euryanthe ;* Debussy, les *Poèmes de Baudelaire,* les *Proses lyriques, Pelléas* et *Nocturnes;* que six années de moins suffirent à Schubert pour nous laisser son œuvre innombrable et novateur, on peut être un tantinet défrisé d'ouïr certains parler tranquillement de « génie » à propos de quelqu'un qui meurt à 37 ans avec *l'Arlésienne* et *Carmen* pour tout appréciable bagage. Même en 1875, où cela vit le jour seize ans après *Tristan*, cette écriture de Prix de Rome, qui a lu Mendelssohn et feuilleté *Tannhaeuser*, n'avait pas plus qu'à présent le moindre intérêt purement musical, tandis que, à travers le clinquant d'un folk-lore emprunté ou pastiche, nous y reconnaissons aujourd'hui le faux pathos et la sensiblerie fade qui depuis se sont étalés dans *Werther* et il est significatif que le thème de Manon soit une réminiscence de *Carmen*. Fignolage conservatorial du métier, pittoresque à effet, sentimentalité salonesque, tel apparaît le bilan de cet « art méditerranéen ». Bizet eût-il fait mieux plus tard? Sans doute il aurait progressé, mais sans doute aussi dans le même sens, dans le sens de l'habileté, sinon de la roublardise, de l'inconsciente recherche du succès auprès du public de théâtre. Il semble que ce fût la voie où le poussait sa véritable nature et que les aspirations d'un pur artiste lui soient demeurées de tout temps à peu près aussi étrangères que, d'ailleurs, la cordialité expansive ou l'éperdument passionné propres à la jeunesse. C'est du moins ce qui pourrait ressortir de la correspondance que vient de divulguer une piété familiale imprudente, et peut-être un peu présomptueuse. Adressées aux siens par l'adolescent lauréat de la Villa Médicis, ces *Lettres* accusent avant tout, pour la plupart, un contenu si parfaitement insignifiant, que l'impression en serait à peine excusée par la signature d'un Bach, d'un Beethoven ou d'un Wagner. Elles trahissent pourtant çà et là assez curieusement le caractère de leur auteur. Bizet y parle surtout de soi, et sans modestie perceptible. Il s'y montre plutôt démuni vis-à-vis d'autrui d'indulgence, enclin moins à la sympathie qu'à la critique envers maîtres, amis ou camarades, autoritaire et facilement indifférent, bien rarement contemplatif. Au milieu de cette Italie dont la splendeur inconnue l'entoure il note volontiers les événements politiques, il y est plus frappé par

le pittoresque bruyant et bariolé de la vie religieuse, mondaine ou populaire, que troublé par la muette beauté des horizons limpides, il y reste préoccupé de ses projets d'avenir parisien où il dévoile un singulier mélange de sens pratique et d'assurance. Préparant son envoi au concours Rodrigues, ce jeune artiste de vingt ans écrit : « Si j'ai ce prix de 1.500 francs, je prierai papa de me placer ça et lui en demanderai une toute petite portion pour voir la Suisse en allant en Allemagne. » Et plus loin, à propos du chanteur Hector Gruyer, son ami : « Ah ! si je pouvais lui repasser un peu de mon aplomb, comme ça ferait l'affaire ! » Car lui n'est pas timide et s'en vante. « Les directeurs et les poètes » tentés de dédaigner « les pauvres Prix de Rome » n'ont qu'à bien se tenir : « Je suis disposé à ne pas me laisser berner. S'il faut casser les vitres, je n'en laisserai pas une seule en place et je finirai bien par arriver. J'ai, Dieu merci, une certaine ambition qui ne se laissera pas embêter. » Et cet artiste de vingt ans n'est pas plus galant que timide, une inflexible volonté semble le garder de l'amour à l'égal de l'ivrognerie :

« ... La passion du vin est une chose trop honteuse pour attendre quelque chose de celui qui y est livré. Je suis devenu très sévère en fait de passions, car je suis persuadé qu'en les combattant dès le principe on s'en rend toujours maître. J'ai eu bon nombre de discussions à cet égard : mes camarades prétendent que je ne peux pas juger de ces choses-là, puisque je n'ai jamais éprouvé aucune passion... Quant à ce qui regarde le beau sexe, je suis de moins en moins chevalier français : je ne vois là-dedans qu'une satisfaction d'amour-propre. Je risquerais volontiers ma vie pour un ami, mais je me croirais idiot s'il me tombait un cheveu de la tête à cause d'une femme. Je ne dis ces choses-là qu'à vous, car, si on le savait, cela me ferait du tort pour mes succès futurs. »

« *Wer liebt nicht Wein, Weib und Gesang, der bleibt ein Esel sein Leben lang !* » opinait le salzbourgeois et doux Mozart. Est-ce ce pour nous révéler cette mentalité « méditerranéenne » qu'on a publié ce volume ? C'était peut-être superflu. On y trouve aussi quelques « réflexions » ou jugements esthétiques ; entre autres : «... Meyerbeer sent comme sentait Michel-Ange... » — Et allez donc ! — On pourrait objecter les vingt ans de l'esthéticien. Mais, treize années plus tard, il proclame non moins imperturbablement : « Je suis éclectique... *La Juive*, *les Huguenots*, les deux premiers actes de *Guillaume Tell*, *la Traviata* n'ont rien à craindre du temps, au contraire. » Et, s'il déteste et honnit *la Dame blanche*, « *Hamlet* est une grande œuvre... » C'est de 1871, l'année terrible, que sont datées ces dernières épîtres. On y rencontre, outre la salade éclectique, quelques tableaux pris sur le vif, mais aussi cet étrange accès de désespoir :

«... Où allons-nous?... On va faire sauter plusieurs maisons dans chaque rue, au moyen de la dynamite, afin de faire des barricades promptes et solides! On saisit les caisses des compagnies d'assurances, des chemins de fer, etc. On supprime les loyers, les baux, etc. Cela ne peut pas durer, c'est impossible! »

Le futur auteur de *Carmen* était-il donc déjà propriétaire? Décidément, il semble bien, en publiant ces *Lettres de Bizet*, qu'on ait joué un plutôt mauvais tour à sa mémoire.

Sanga. — Le livret de *Sanga* est à la fois d'une maladresse et d'une banalité peu communes. Il est rédigé par surcroît avec une si formidable candeur qu'on ne peut guère que plaindre le musicien auquel en échut le fardeau, s'il lui fut imposé. On doit le plaindre plus encore si lui-même a choisi, pour déchaîner sa verve, le tissu de calembredaines qui delaie cet alpestre autant qu'oiseux mélo, et auprès de quoi l'amphigouri déclamatoire des paysans de George Sand prendrait l'allure de conversations de café du plus ras terre-à-terre. L'art du compositeur se complaît ostensiblement à cette emphase, et sa prolixité exploite avec fracas les occasions de commentaire symphonique, sans toutefois que les angoisses du tympan soient compensées, chez l'auditeur, par quelque autre révélation péremptoire. La musique de M. Lara fait beaucoup de bruit pour, à tout le moins, peu de chose, si un imbroglio de Verdi, Bruneau et Leoncavallo à la sauce wagnérienne a désormais d'inévidentes chances d'offrir un dosable intérêt, surtout assaisonné aussi sincèrement qu'ici du cocasse ou grandiloquent chiqué adéquat au... poème. Le musicien était jusqu'aujourd'hui considéré plutôt comme un riche amateur que tenu pour un professionnel expert en son métier. On ne saurait méconnaître, à cet égard, que *Sanga* ne soit supérieure à *Messaline*. Seulement les progrès d'écriture de M. de Lara ne peuvent visiblement intéresser que lui et sa famille, avec peut-être ses amis intimes. Les souvenirs hétérogènes dont sa tête est aussi peuplée que son inspiration prodigue n'ont pas su prévaloir contre l'inanité d'une partition qui distillait l'ennui à grand renfort de trombones. Un pot-pourri sur des thèmes de *la Walkyrie* retentissait, au second acte, dans un merveilleux décor de Jusseaume. « Ce n'est pas celui qui l'avale, qui rit! » disait après quelqu'un dans les couloirs. — Sans doute. En dépit du vacarme, on bâilla trop souvent et ferme, jusqu'à friser parfois l'exaspération. Et c'est peut-être un vrai bonheur pour *Sanga* qu'il n'y ait pas manqué non plus de quelques désarmants sujets d'une douce gaîté.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition Georges Seurat (15, rue Richepanse). — Exposition Anna Boch (20, rue Royale). — Œuvres de Mmes Camille Claudel, Gaston Devore, Jeanne Eliot, Alcide Lebeau-Hassenberg, Ann Osterlind (11, rue Richepanse). — Exposition Fornerod (46, rue Laffitte). — Aquarelles, dessins et croquis, de MM. Lebasque, Lehmann, Manguin, Marquet, de Mathan, Matisse, Puy, Rouault (25, rue Victor-Massé).

L'Exposition Georges Seurat nous rend compte de l'œuvre presque tout entière de cet artiste. La brève préface du catalogue nous avertit que Seurat était « attentif jusqu'au scrupule à se conformer à la nature, et même soucieux d'en restituer les procédés ». On n'a sans doute cru le pouvoir mieux louer. On ne pourrait peut-être le critiquer plus durement. Il y a, suggérée dans cette phrase, toute la négative esthétique impressionniste et même néo-impressionniste, qui s'explique ou s'excuse comme un fait historique et qui eut à son heure sa raison, sa nécessité, mais qu'on ne saurait nous donner aujourd'hui, raisonnablement, comme une forme de la vérité. Il n'est pas vrai que, jusqu'à cette heure, la gloire de Seurat « obscurément et irrésistiblement a grandi depuis 1891 ». (Cette date est celle de la mort de l'artiste). Personne ne conteste sa sincérité ni son habileté, ni son savoir; et qu'il y eut en lui quelques-unes des vertus du grand artiste, d'accord. Mais il fut victime de cette fausse doctrine qui fait entre l'art et la science une confusion dont ni la science ni l'art ne peuvent bénéficier, qui impose comme une servitude la certitude du savant à la spontanéité de l'artiste et qui aboutit à ces œuvres calculées et exclusivement cérébrales, froides comme les théories d'où elles procèdent. Comment nier qu'en cette peinture le procédé ne tienne trop de place? Il tient toute la place! On objecterait à tort que les partisans du pointillisme diffèrent entre eux et que, par conséquent, il y a dans leur art plus et mieux qu'un procédé; ce n'est point par leur façon de comprendre et de rendre la nature qu'ils diffèrent, c'est seulement par leur façon d'appliquer le procédé. Ce procédé, dit-on, est celui de la nature même : l'artiste s'efface pour la laisser se substituer en lui à sa propre personnalité, et la lumière qu'ont bue ses yeux coule de son pinceau sur la toile, et son esprit, sa sensibilité, son imagination n'interviennent que pour canaliser cette lumière et en mélanger les tons selon les lois découvertes ou formulées par Helmholtz, Chevreul, Charles Henry. Ce système, qui crée pour l'artiste une sécurité illusoire, qui l'exempte de toute responsabilité en lui assignant un rang subalterne sur les pas du chimiste et du physicien, qui dément et interrompt toute l'histoire de l'art en le dépouillant de ses principes propres, en le privant de sa vie propre et en le condamnant à subir les variations de certaines sciences et le retentissement de leurs progrès et de leurs défaillances, est une plaisanterie pédantesque, et stérile. Héroïquement, deux ou

trois peintres encore, qui sontdu reste pleins de talent, s'entêtent à la prendre au sérieux. Il faut admirer qu'ils réussissent, malgré le système, à nous suggérer, vaguement, leur dessein. Et c'est pour le même motif qu'il faut admirer Georges Seurat, surtout. Mieux que tous et le premier il a montré comment le don et l'instinct, en dépit des programmes, se fait jour, incompressiblement. Plus encore que ses compositions, vastes, mais si froides, où l'air palpite, mais où les personnages sont immobiles comme si leur vie eût été instantanément interrompue, ou sont artificiellement agités comme si leurs mouvements dépendaient d'appareils mécaniques — ses dessins en noir et en blanc laissent voir quelle puissance d'observation et d'expression possédait ce bel artiste...

§

Mlle Anna Boch partage avec nous le plaisir qu'elle goûte en faisant sa fonction d'artiste. Son œuvre ne relève d'aucune très spéciale esthétique, ne signifie, ne paraît signifier aucun désir d'innover, de « ne pas ressembler à... ». C'est peut-être pourquoi elle est marquée d'une si vive, si pure personnalité. Dans la grande série impressionniste, où très franchement elle s'inscrit, cette œuvre mérite une mention, tient une place à part. Il est, en effet, très significatif qu'elle seule, quand l'art vivant tout entier dépasse la formule impressionniste, ne nous apporte pas en s'y enfermant la gêne et la fatigue d'une vaine répétition. C'est certainement « la joie de peindre », c'est la sincérité de cette joie, affranchie de toutes théories, de tous calculs, qui fait ici l'originalité de l'artiste. On sent dans tous ces paysages — les figures plaisent moins, et il y a, notamment, un *Peintre malheureux*, qu'on préférerait n'avoir pas vu — la libre communion d'une sensibilité intelligente avec l'âme même de la nature. Paysages belges, hollandais, français, chacun s'offre avec les nuances propres de son ciel et de sa terre ; l'artiste les aima tous et il y avait un sourire dans ses yeux quand elle les regardait. Ce lumineux sourire éclaire encore, anime ces peintures, et c'est de lui que nous vient l'enchantement auquel volontiers nous cédons en aimant à notre tour, en elles, ces beaux décors de la nature. Mais, à notre gré, c'est la Hollande que Mlle Anna Boch a le plus heureusement exprimée. *La Tour de Veere*, *la Tour de l'Eglise*, en particulier, sont des pages amples et délicates, d'une grandeur simple.

§

Voici une exposition d'œuvres de femmes : **statuaire de Camille Claudel, peintures de Mmes Gaston Devore, Jeanne Eliot, Alcide Lebeau-Hassenberg, Ann Osterlind**. — Avec quelle joie retrouvons-nous toujours cette grande artiste, Camille Claudel, et qu'il nous est doux de lui redire notre pleine

admiration ! Le groupe *la Jeunesse et l'Age mûr* compte parmi les plus belles œuvres de la sculpture contemporaine, et *l'Abandon* ne lui cède guère. On accuse volontiers aujourd'hui cette femme de génie d'être réaliste ; et naguère on l'en louait. Cela signifie que l'orient du goût général, n'est-ce pas, a changé, et que de toutes parts on sent le besoin d'un retour aux doctrines idéalistes ; révolution spirituelle dès longtemps pressentie, franchement affirmée dans la poésie lyrique, dans la peinture décorative, dans la musique symphonique, et dont pour notre compte nous nous applaudissons. C'est le bon départ vers la vérité certaine. Mais Camille Claudel fut-elle jamais réaliste au sens étroit du mot ? Sans doute, elle étudie de très près et s'applique à reproduire la nature telle qu'elle la voit ; mais elle procède d'une pensée et d'un sentiment qui sont en elle et dont elle demande à la nature les moyens d'expression, sans s'arrêter à l'idolâtrique respect des premières apparences ; l'expression de ce sentiment, de cette pensée, fut toujours tout pour elle. Et ne sait-on pas — voyez, par exemple, *la Valse*, *la Fortune* et cet admirable *Persée* — quel grand sens elle possède de la statuaire décorative ? — Un vrai peintre, d'une vigueur rare, nous est révélé en Mme Alcide Lebeau-Hassenberg. Ses natures mortes et surtout sa *Rivière Bretonne* s'imposent par la netteté de la vision. Talent déjà sûr, personnalité très tranchée, qu'il faudra suivre. — Les fleurs de Mme Ann Osterlind, aquarelles et gouaches, sont de délicates créations, graves et tendres. — Et il y a un joli goût dans les pastels, plus encore dans les broderies de Mlle Jeanne Eliot. — Peut-être les paysages de Mme Gaston Devore manquent-ils de solidité. Ils plaisent par l'harmonieuse justesse des notations.

§

Nous avions remarqué, au dernier Salon d'Automne, *la Femme à la rose* et *la Femme au chapeau noir*, de **M. Fornerod**. Ces deux toiles, parmi d'autres, étaient significatives de beaucoup de probité, de science et de vigueur. Nous retrouvons ces qualités dans l'actuelle exposition d'ensemble, nombreuse, du jeune artiste suisse. Il a l'honnête souci du dessin solide, le goût de l'expression, et sa gamme de couleurs, tout en se maintenant dans les tons sombres, est riche et retentissante. On voit que M. Fornerod aime les maîtres espagnols ; à vrai dire, on le voit un peu trop, et s'il est bon d'admirer Murillo, — le Murillo des pauvres, — il sera meilleur de s'affranchir d'une influence qui pourrait gêner le libre et logique développement d'une personnalité. Ce serait d'autant plus regrettable que les promesses et les assurances de talent abondent dans cette exposition, a première manifestation d'ensemble personnelle d'un artiste sincère, réfléchi, volontaire. Comme la plupart de ses contemporains immé-

diats, il s'est libéré du mensonge qui asservit plusieurs générations au culte de la nature en soi, qui leur impose ce chimérique programme de « restituer les procédés de la nature ». Mais, s'il n'y a dans la nature qu'une *matière* à mettre en œuvre, il n'y a dans les musées que des *conseils;* la vérité, pour l'artiste vivant, est dans la découverte qu'il fait de sa propre vision, devant cette matière, après avoir entendu tous ces conseils et après les avoir tous oubliés.

§

Quelques-uns des artistes les plus discutés continuent à réunir périodiquement leurs œuvres nouvelles — ou leurs nouvelles préparations d'œuvres, — dans cette petite galerie Weill, où plusieurs d'entre eux exposèrent leurs premiers essais. Ce sont, cette fois, surtout des notes, prises en vue de réalisations plus importantes, qu'ils nous invitent à étudier. Je n'étonnerai personne d'informé, en disant que ces « notes » ont, presque toutes, un intérêt extrême et qu'elles témoignent d'une science incontestable, d'une conscience profonde. Ceux qui sourient des déformations, par exemple, de M. Matisse ou de M. de Mathan, se rendront aisément compte, pour peu qu'ils veuillent bien examiner les croquis de ces deux artistes, que ces déformations ne sont pas involontaires, — et cela donnera, peut-être, à réfléchir à ceux qui sourient trop vite.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

André Fontaine : *Les Doctrines d'Art en France*, 9 fr. (H. Laurens). — Emile Michel : *Nouvelles études sur l'histoire de l'Art*, 3 fr. 50 (Hachette). — Anonyme : *Michel-Ange*, 7 fr. 50 (Hachette). — Henri Defontaine : *Du costume civil officiel*, 15 fr. (A. Geoffroy). — Abel Letalle : *Les Fresques de Florence*, 5 fr. (A. Messein).

La recherche d'un code classique de beauté semble avoir été la préoccupation dominante des esthéticiens du XVIIe siècle : la doctrine académique se forme aux environs de 1630 et l'italianisme compliqué de la manie de l'antique envahit le genre de Simon Vouet et de ses disciples. Ce mouvement, d'après l'opinion exprimée par M. André Fontaine dans son remarquable ouvrage sur les **Doctrines d'Art en France**, précède donc la fondation de l'Académie ; il n'en est pas, comme on l'a cru quelquefois, la conséquence. Pourtant tandis que l'Académie, sous l'inspiration de Colbert, termine ses conférences par des « préceptes positifs » à l'usage des étudiants et s'ingénie à formuler des règles, Félibien conserve plus de largeur d'esprit, encore qu'il méconnaisse Velazquez.

« Comme il n'y a rien dans la nature, explique-t-il, qui n'ait de la beauté, cette beauté est toujours digne d'être regardée lorsque l'art a pris soin de la bien imiter. » C'est pour cela qu'il estime le Caravage, quoique le Cara-

vage se contente de copier la nature, c'est pour cela que, malgré son respect pour l'allégorie et le tableau d'histoire, il reconnaît et proclame que, parmi les peintres « qui ne représentent que des paysages ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou des choses encore moins considérables..., on ne laisse pas d'en rencontrer qui ont tant d'habileté et de savoir dans les choses dont ils se mêlent que les plus habiles d'entre eux sont souvent beaucoup plus estimés que d'autres qui travaillent à des ouvrages plus relevés ».

Mais il n'en faudrait pas conclure que Félibien fût hostile à l'esprit académique; on retrouverait facilement chez lui les principaux points du programme de Le Brun énumérés par M. A. Fontaine : nécessité de corriger la nature et de s'attacher à la composition pour parvenir à la beauté idéale, prééminence du dessin sur la couleur, importance capitale de l'expression, distinction entre la beauté et la grâce à la façon de Franciscus Junius, éloge perpétuel de la noblesse dans les sujets et de l'agrément dans l'exécution, bref, tout l'essentiel des théories de Le Brun, tout ce qui donne à la peinture du XVIIe siècle son caractère emphatique et froid, tout ce qui déjà, il faut bien le dire, se préparait chez Poussin et s'est développé chez Félibien, au point que le lecteur superficiel verrait plutôt en lui l'émule de Testelin, l'auteur des *Tables de préceptes*, que l'ami du peintre-philosophe.

Le peu de valeur de l'enseignement académique ne mérite guère de retenir l'attention, autrement qu'au point de vue historique. Roger de Piles lui-même ne formule encore que des objections timides et quelle que soit l'opinion de ces médiocres bavards, ils sont tous beaucoup plus préoccupés de l'intention de l'artiste que de la réalisation picturale, de sorte que leurs jugements seraient de mince valeur s'ils n'étaient rectifiés malgré eux de temps à autre par un peu de bon goût inné. Diderot sera d'ailleurs leur petit-fils naturel et ce défenseur de la peinture moralisatrice préférera le sujet à l'exécution.

Les amateurs heureusement ne s'en laissaient pas trop conter : Gaignières possède des Vénitiens et des Flamands; Bénigne de Bretonvilliers des Breughel et des Rembrandt; Raoul-Pierre de La Porte des Rubens, des Van Dyck, des Wouwermans. Avec Antoine Coypel l'Académie va se modifier : Gillot, Watteau, Le Moyne, Lancret, J.-F. de Troy sont reçus académiciens pendant son directorat; Charles Coypel, qui lui succède, continue à entraîner « vers la nature et la vérité élégantes les peintres de son temps » et Dargenville représentera assez exactement l'opinion de l'époque. Mais les notes les plus précieuses au point de vue technique nous seront laissées par les artistes eux-mêmes, Cochin, Oudry ou Tocqué, bien plutôt que par La Font de Saint-Yenne ou l'abbé Le Blanc, dont les écrits ne valent plus guère que par leur intérêt documentaire.

La critique d'art, de véritable valeur esthétique ne date guère en effet que du XIXe siècle, et le meilleur des critiques d'art est encore un peintre, Fromentin. Ce n'est pas évidemment qu'il soit indispensable d'être soi-même peintre pour parler peinture, mais encore faut-il tout au moins connaître la technique et pouvoir apprécier la justesse d'un trait ou d'un modelé. M. Emile Michel, dans ses **Nouvelles études sur l'Histoire de l'Art**, indique lui aussi quelles sont les qualités que doit posséder le critique d'art ; il admet avec raison que le peintre peut être en même temps excellent appréciateur, et il rappelle à ce propos, non seulement Fromentin, mais Poussin, Durer, Léonard, sans compter les informateurs Vasari, Van Mander, Sandrart, Houbraken et Pacheco. Voici d'ailleurs un exemple de la manière personnelle de M. Emile Michel :

On s'habitue à entendre dire périodiquement que la lumière, le plein air, le clair obscur et l'harmonie des colorations viennent d'être découverts, alors que Titien, Claude, Rubens, Rembrandt, Velazquez et bien d'autres les ont pratiqués, non sans quelque distinction. Il est vrai que chez ces grands artistes, telle qualité, si elle dominait, n'excluait pas d'autres qualités qui, pour être moins brillantes, existaient cependant. Nous avons changé tout cela : aujourd'hui une qualité n'est reconnue qu'à la condition d'annihiler toutes les autres, et par une tactique que l'on croit habile, mais dont on a certainement trop abusé, on érige en mérites les défauts les plus évidents. Une œuvre est d'autant plus poétique, plus expressive qu'elle reste plus flottante, plus vague, la collaboration du public devant, dans la plus large mesure, suppléer à ce qui lui manque. Le mysticisme et le symbolisme d'ailleurs sont venus fort à point pour légitimer toutes les incorrections du dessin, toutes les crudités ou les indigences de la couleur. Quant à l'exécution, c'est bien pis encore, et dans les paysages les plus impressionnistes l'intransigeance de leurs auteurs se donne librement carrière. Aux yeux de certaines gens, une exécution à peu près correcte est la marque la plus honteuse du *vieux jeu*, une tare absolument méprisable. C'est dans l'exécution qu'apparaissent avec le plus d'éclat toutes les nouveautés de l'art ultra-moderne : touches en hachures, en zizgags, en virgules, en petits ronds, en pointillages, tons empâtés, et non fondus, afin, nous dit-on, d'agir plus fortement sur la rétine... On n'a que faire des enseignements que peuvent nous procurer les maîtres du passé : c'est un poids mort, encombrant, inutile à traîner. De moins en moins on les étudiera : on n'a plus de temps à perdre pour comprendre et admirer des chefs-d'œuvre qui sont comme la condamnation vivante de l'art d'aujourd'hui, un reproche pour ceux qui le pratiquent ou qui le prônent. Les ignorer est déjà une force, en attendant que les dénigrer devienne un mérite. Ces vieux sont bien fades et trop équilibrés pour nous. Laissons-les donc et soyons modernes : l'art date d'aujourd'hui.

Certes, quelques peintres et quelques critiques donnent beau jeu à M. Michel ; mais est-il bien sûr de n'être pas tombé lui-même dans le défaut de partialité qu'il reproche à d'autres. Peut-on soutenir sérieu-

sement que Claude Monet, par exemple, n'ait rien ajouté aux moyens d'expression de son art et que depuis l'admirable Claude Lorrain, nous n'ayons pas mieux appris à voir les variations du ton local sous l'influence de la lumière et les antithèses de tons chauds et de tons froids? N'est-il pas évident que Claude Lorrain est encore monochrome par rapport à Claude Monet, et que pourtant, entre les deux Claude, le lien s'établit par les œuvres de Joseph Vernet et de Corot ? N'est-il pas évident que chacun de ces artistes a apporté quelque chose de « nouveau » ? Et peut-on aussi soutenir que les artistes contemporains ignorent les maîtres anciens ; peut-on ne pas se rendre compte de ce qu'un Charles Guérin, un Briaudeau, un Boudot-Lamotte, cet exquis intimiste, doivent à Chardin ? N'est-il pas apparent qu'un Pierre-Louis Moreau, qu'un Charles Lacoste continuent sans bruit Corot ? On en trouverait sans peine quelques autres parmi ceux que M. Emile Michel condamne en bloc et sans doute un peu trop vite. Au demeurant son livre est loin de manquer d'intérêt; et les articles du vulgarisation qu'il a consacrés aux *Paysagistes*, à *Claude Fabri de Peiresc* et à *Constantin Huygens* sont à lire.

La collection des *Classiques de l'Art*, publiée en France par la maison Hachette et qui a débuté l'an dernier par le recueil des œuvres d'Albert Durer, vient de s'enrichir d'un nouveau volume consacré à **Michel-Ange**. Il n'entre pas dans mon dessein d'apprécier à nouveau ici en quelques lignes cet exceptionnel artiste ; mais il est certes utile de signaler que le récent volume paru contient la reproduction de toutes ses œuvres et de celles qui lui sont attribuées : c'est un recueil des plus précieux pour les curieux et les amateurs, aussi bien que pour les érudits. Une préface sobre et précise donne par surcroît tous les renseignements utiles sur l'homme et sa carrière.

Il me reste enfin à signaler l'ouvrage de M. Henri Defontaine, qui raite **Du Costume civil officiel** et de l'uniforme militaire des officiers à la Cour ou auprès des chefs d'Etat français depuis, 1804 ; il est enrichi de nombreuses planches coloriées qui en complètent le caractère documentaire. Quant au livre de M. Abel Letalle sur **les Fresques de Florence**, c'est une œuvre de poète ému par la beauté des œuvres bien plus qu'une sèche critique; le littérateur s'est amusé à décrire en détail bon nombre des peintures qu'il a pu admirer et il nous fait visiter avec lui les églises Santa Croce, San Martino, etc., ainsi que les musées de Florence.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Joseph Ruederer : *Ein Verrückter ;* Munich, Süddeutsche Monatshefte, M. 3. — Joseph Ruederer : *Tragikomoedien ;* Munich, ib. id. M. 5. — Rene Schickélé :

Der Fremde; Berlin, Morgen-Verlag, M. 4. — Franz Hessel : *Laura Wunderl, münchener Novellen;* Berlin, S. Fischer, M. 2. — Arthur Sackheim : *E. T. A Hoffmann;* Leipzig, H. Haessel, M. 6. — Iwan Knorr : *Festschrift zur Feier des hundertjaehrigen Bestehens der Frankfurter Museumsgesellschaft;* Francfort, Aug. Osterrieth, M. 5. — Ignaz Jezower : *Der poetische Cicerone. Venedig;* Berlin, B. Behr, M. 2. — *Almanach der Süddeutschen Monastshefte;* Munich, Süddeutsche Monatshefte, M. 0,40. — Memento.

M. Joseph Ruederer est un auteur munichois, en passe de devenir célèbre. A vrai dire, depuis quinze ans, il n'a publié que cinq volumes : un roman, deux recueils de contes et deux comédies. Mais il est de ceux qui, sans souci du succès éphémère, tout en suivant la voie qu'ils s'étaient tracée, ont su attendre tranquillement leur heure. N'appartenant à aucune cotterie littéraire, et dédaignant les bas procédés de la réclame contemporaine, il a dû se conquérir lentement son public, un très bon public qui ne se laisse pas guider par la complaisance stipendiée des gazettes. Aujourd'hui sa réputation est fortement assise.

Les éditeurs des *Süddeutsche Monatshefte* ont donc été bien inspirés en publiant, en même temps qu'ils font paraître un recueil de nouvelles, une réédition du premier roman de M. Ruederer. **Ein Verrückter** est l'histoire d'un instituteur, d'un mauvais instituteur, comme nous dirions chez nous. Il y a cependant une nuance. Franz Gattl n'est affilié à aucune confédération du travail; il se garde même d'enseigner à ses élèves certaines théories subversives. C'est, tout au contraire, un excellent pédagogue qui fait sa classe conformément aux programmes. Seulement voilà ! c'est un rêveur épris d'indépendance qui ne s'entend pas avec le desservant de la commune et qui souffre de remplir son rôle de chantre ou de bedeau que lui impose le règlement. Déplacé à plusieurs reprises, malgré ses bons certificats, il finit par échouer dans un pauvre village, sans espoir d'obtenir jamais un poste en rapport avec son talent. Au lieu de s'accommoder de sa nouvelle situation et de s'entendre avec le curé, dont il partage la maison, il recherche la plus « mauvaise » société et prend pour compagnon un vieux garde forestier qui ne va jamais à la messe. Une charmante idylle se déroule avec la fille de ce garde, mais, dénoncé par un amoureux éconduit de la demoiselle, pour avoir tenu des propos contre la religion, le voilà avec une nouvelle histoire sur les bras. Le malheureux est prêt à perdre la tête. Ses rêves d'avenir s'évanouissent encore une fois et la jeune fille qui, depuis cinq ans, attend le mariage, dans un moment d'oubli, se donne à lui. Comme elle ne se confesse pas de sa faute qui devient publique, l'indignation de tout le village ne connaît plus de limites. L'instituteur dérobe la lettre où le curé le dénonce aux autorités. Mais sa fiancée est devenue folle, et lui-même, après avoir assommé le curé, se jette à l'eau. Une enquête rapide établit que le bonhomme n'était, après tout, qu'un fou, de sorte que son cas ne saurait intéresser davantage l'ordre public.

M. Ruederer a merveilleusement dessiné les figures de son roman. Les épisodes sont gradués avec un art infini jusqu'à la catastrophe finale. Ce brave garçon de maître d'école devient une franche canaille sous l'empire des circonstances, aussi naturellement qu'il se fût transformé en excellent père de famille, s'il avait eu la chance de vivre dans un autre milieu. Mais cette tragédie d'un instituteur n'est pas une pièce à thèse. L'auteur nous raconte son sujet avec la même impassibilité qu'il mettrait à peindre une grande fresque historique. Il y a parfois dans ces pages quelque chose comme l'ironie d'un Flaubert.

Le ton sarcastique, qui semble être la note dominante chez M. Ruederer, s'accentue encore dans un recueil de cinq contes qu'il a réunis sous le titre de **Tragikomœdien**. Il y a là l'histoire d'une jeune bourgeoise qui a volé une oie, contée dans un style sec de greffier de tribunal. Une autre nous montre la joie de vivre de Linni, la petite Munichoise qui prend le même plaisir à se confesser qu'à aller à la danse.

Mais le chef-d'œuvre de M. Ruederer paraît être son épisode de la révolution de 1848 à Munich, où, avec un admirable humour et une profonde philosophie, il montre l'agitation populaire qui naît on ne sait comment, sans qu'aucune idée l'inspire, simplement parce que quelques braillards font du bruit, et qui finit de même, parce que, après que l'on a beaucoup crié, il vient un moment où on en a assez.

§

Der Fremde. — Voici longtemps déjà que l'on attendait avec impatience l'apparition du premier roman de M. René Schickélé. A vrai dire, d'après les fragments qui en avaient été publiés dans la revue berlinoise *Morgen*, on pouvait s'attendre à toute autre chose. L'auteur semblait vouloir nous donner le roman du jeune Alsacien qui, placé dans un milieu germanique, finit par renier ses traditions et se ralie délibérément à la civilisation allemande. Nous aurions eu ainsi une intéressante contre-partie aux *Bastions de l'Est* de M. Maurice Barrès. Il faut croire cependant que l'évolution de M. Schickélé (qui fait actuellement la critique dramatique de *Morgen*), n'est pas encore complète. Nous osons le confondre avec le héros de son livre, car, dans ce récit, on retrouve indéniablement des traits autobiographiques. Toute son enfance de fils d'ancien soldat français se reflète dans les pages du début. Mais ce départ n'est apparemment qu'un décor qui permet au héros de légitimer l'incohérence de sa nature. Malgré son adhésion à un état de fait que maudissait son enfance, il reste l'*Etranger* au milieu des compagnons de son choix. Ayant débuté dans la vie par les manifestations cocardières du quatorze juillet, il aboutit à une sorte d'esthétisme douloureux qui doit justifier sa philosophie

pessimiste. Il est vrai que « le grand Pan » veillait à son berceau, de sorte que son inquiétude de poète lui a fait rejeter les solutions un peu simplistes par quoi d'autres ont fortifié leur personnalité, découvrant ainsi de nouvelles raisons de vivre. C'est du romantisme de croire que celui qui est « marqué au front » doit se consacrer exclusivement à jouir et à désespérer. Des Esseintes aboutit au cloître. Après la bohême parisienne et la fièvre de Venise, le héros de M. Schickélé doit choisir entre le suicide et une activité pratique. L' « anarchie des sentiments », c'est un peu ridicule quand on a passé vingt ans.

Laura Wunderl. — Ce joli volume de nouvelles munichoises nous révèle un jeune auteur qui sait observer et raconter avec finesse. Nous voilà loin des fadaises de Murger que M. Bierbaum a voulu faire revivre sur les bords de l'Isar. Les héros de M. Franz Hessel ont du sang et des muscles, ce ne sont pas d'aimables fantoches. Voyez cette bizarre Laura Wunderl qui offre ses charmes au coin d'une rue et qui se fait aimer d'amour par un garçon à qui les aventures pourtant ne manquent pas. Voyez « Peterchen », femme peintre sans talent, mais qui offre si gentiment le thé et qui n'est pas encore revenue de son étonnement d'avoir fait un jour un enfant. C'est de l'observation précise de la vie, présentée dans une langue brève et aisée. M. Hessel écrira, quand il le voudra, des œuvres de plus longue haleine.

§

E. T. A. Hoffmann. — Les monographies consacrées à l'auteur des *Contes fantastiques* se multiplient en Allemagne. Voici, certes, l'une des meilleures. M. Arthur Sakheim étudie en critique avisé la situation d'Hoffmann dans la littérature européenne, puis il analyse tour à tour le « sujet », le « style », les « types » de l'écrivain, ainsi que son « genre littéraire ». Un précieux chapitre sur les « sources » contribue beaucoup à ramener Hoffmann dans le domaine des réalités. Les pages consacrées à « Hoffmann en France » ont pour nous un intérêt particulier. L'auteur montre comment la vogue singulière dont jouirent autrefois les *Contes fantastiques* correspondait assez à l'état d'esprit des premiers romantiques. Il passe ensuite en revue les différentes traductions françaises et indique qu'elles ne sont presque toujours que de simples adaptations du texte original. On néglige complètement et le style et le récit de l'écrivain pour s'attacher uniquement au sujet qu'il traite. C'est le goût des « diableries » qui fit aussi, au début, tout le succès du premier *Faust* de Gœthe. Les meilleurs traducteurs restèrent encore entièrement dans la tradition du dix-huitième siècle et ne tendirent jamais à une interprétation fidèle du texte. Néanmoins l'influence d'Hoffmann sur notre littérature du dix-neuvième siècle fut énorme. M. Sakheim en poursuit les traces, à travers Musset, Balzac et Baudelaire, jusqu'à nos jours.

Pour conclure, le critique allemand s'étonne qu'aucun de nos écrivains contemporains ne se soit attaché à l'étude d'Hoffmann. « On chercherait vainement, conclut-il, dans les dernières années du *Mercure de France*, revue qui occupe une situation prépondérante, une remarque de quelque importance au sujet d'Hoffmann. » Nous rappellerons à M. Sakheim la tentative intéressante que fit naguère, pour réacclimater Hoffmann, M. Gustave Kahn, dans la *Revue indépendante*. Cet effort est, croyons-nous, demeuré isolé.

Mentionnons encore pour finir deux aquarelles inédites d'Hoffmann qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Bamberg et dont la reproduction accompagne le volume de M. Arthur Sakheim.

Festschrift der Museumsgesellschaft. — Une des nombreuses institutions qui doivent leur origine à l'influence bienfaisante de la domination française en Allemagne, vient de célébrer son centenaire. C'est la Société de concerts, dite du « Museum », de Francfort. Napoléon Ier avait ramené l'ordre et la prospérité dans les villes du Rhin moyen. La Confédération germanique leur offrait une barrière derrière laquelle elles pouvaient tranquillement se livrer aux travaux de la paix. Presque toutes les sociétés artistiques et littéraires datent de cette époque. Les lycées et les chambres de commerce témoignent de ce que fit il y a un siècle la civilisation française. Plusieurs monographies ont été publiées, au cours des dernières années, commémorant ces anniversaires. M. Ivan Knorr a écrit le texte pour un beau volume consacré à la fondation de la Société musicale de Francfort. De nombreuses vues, ainsi que des portraits, dont ceux du conseiller de légation Vogt, de l'architecte Coudray, du Sénateur Brœnner et du prince-primat de Dalberg, accompagnent l'ouvrage.

Der poetische Cicerone. — L'éditeur B. Behr de Berlin commence la publication d'une collection de monographies consacrées aux villes célèbres qui ont été chantées par des poètes. Venise ouvre la série de ces *Cicerone poétiques*. M. Ignace Jezower, dans une pompeuse préface, célèbre la ville des lagunes et rappelle les poètes allemands qui l'illustrèrent de sa présence. Rappelons que ce furent Gœthe, Conrad Ferdinand Meyer, Platen, Nietzsche, Hugo von Hofmannsthal et bien d'autres dont le volume contient des poésies. Des vers d'écrivains étrangers, Byron, Musset, Stecchetti, ont été ajoutés en traductions.

Almanach der Süddeutschen Monatshefte. — L'excellente revue munichoise, dont nous avons souvent l'occasion de parler ici même, a fondé une maison d'édition qui, depuis quelques semaines, commence à avoir de l'importance sur le marché de la librairie. De même que la *Insel*, de même que la maison Zeitler, elle publie un almanach, où l'on trouve d'intéressantes appréciations sur les auteurs

de la maison, ainsi que des spécimens de leurs œuvres. Le petit volume est illustré de portraits de Hans Thomas, R. de Hornstein, Vischer, J. Ruederer, etc.

Memento. — *Nord und Süd* (décembre) publie un article sur l'art espagnol, de M. Alfred Demiani, accompagné de fort belles reproductions. M. H. Schoen consacre une étude à Sully-Prud'homme. Une reproduction en héliogravure du célèbre portrait de Hans von Bülow, par Lenbach, sert de frontispice au fascicule.

Hochland (décembre) contient une étude de M. Fritz Hœber sur les compositions de l'autel de Torgau, avec des reproductions de Cranach le vieux.

Dans *Süddeutsche Monatshefte* (décembre), M. J. Hofmiller étudie les deux derniers drames de Frank Wedekind, *Censure* et *Oaho*, qu'il considère comme des œuvres autobiographiques. Il rappelle certains événements de la vie de l'auteur qui corroborent cette affirmation.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Giovanni Pascoli : *Le Canzoni di Re Enzio*, Zanichelli, Bologne. — Memento.

M. Giovanni Pascoli vient de donner à l'Italie les premiers chants d'une Epopée nationale. Ce sont, dit-il, des « tentatives et essais épiques ». Ce sont, dis-je, des chants d'un grand poème épique où l'âme italienne se retrouvera peut-être, des chants du poème de sa race que l'Italie attend encore. La conception de l'épopée de M. Pascoli est d'une tendresse et d'une évocation sentimentale très neuves. Il ne chante pas seulement la haine antique, la haine puissante et féconde du Moyen-Age, c'est-à-dire de ce temps de mœurs militaires, qui nous a façonné une âme occidentale parfaitement caractérisée encore aujourd'hui. Il évoque toute une époque avec tendresse, avec cette tendresse de l'enfant qui sourit à un rêve composé de toutes les légendes éparses dans le rayonnement de son foyer. Semblable à un enfant fasciné par le vieillard qui lui dépose au fond du cœur les signes de la tradition, M. Pascoli regarde le passé avec une âme nouvelle, oubliant sa culture pour n'écouter que le bourdonnement séculaire du sang de sa race. Et son esprit est émerveillé et ému, et tout souvenir y devient sentiment.

Il y a deux manières de « sentir » l'épopée. Et il ne s'agit pas des deux manières scolastiques, qui consistent à séparer l'*épopée nationale*, sorte de génération spontanée au milieu d'une multitude, de l'*épopée littéraire*, sentie et exprimée par un homme seul, un poète. Il y a donc la *manière pathétique*, qui se résout dans une exaltation monotone des signes extérieurs, derniers, des totaux triomphants d'un fait historique. Et il y a la manière toute intérieure, une sorte de manière vraiment et profondément *tragique*,

qui évoque des états d'âme anciens, plus que des conclusions historiques. L'une se borne continuellement à chanter la « gloire » d'une collectivité en face d'une autre, et le pathétique de ce contraste est d'une écrasante banalité. L'autre chante l'amour et chante la haine, en eux-mêmes, dans leur rayonnante fécondité, source de grand lyrisme. Tandis que Carducci, tout gonflé par le « pathos historique » de Hugo, fut et demeure lourdement pathétique, M. Pascoli recherche d'autres rythmes pour de plus subtiles évocations, et chante l'âme ancienne, concentrant son inspiration dans le grand point d'orgue de la vie médiévale italienne : la fin d'un Empire.

Puisque j'ai nommé Carducci, j'insiste sur la comparaison. Carducci fut presque toujours plus historien que poète. N'est-ce pas de lui ce vers que tout poète doit réprouver énergiquement pour la profession de foi, vraiment « professorale » et fort peu « poétique », qu'il annonce :

Qui cherche les papillons sous l'arc de Titus ?

Tout poète peut chercher les « papillons » dans les pierres animées par la palpitation énorme de l'histoire ; Carducci, historien, professeur d'université, n'y cherchait, lui, qu'une gloire, une date et un nom, un total de signification immédiate et pratique. Le mal que Carducci a fait, ou fait, aux jeunes générations de la péninsule est grave. Il alourdit sur les jeunes poitrines tout le poids de l'histoire et de l'histoire adaptée à un parti pris d'exaltation, toute gonflée par un implacable pathos, dont la culture italienne, restreinte aux faits et gestes de la péninsule, interprétés de façon à satisfaire les plus aigus chauvinismes, esthétiquement se ressent et souffre. Et comme Carducci se révéla aussi, sans nul doute, et à plusieurs reprises, grand poète, son influence n'en est que plus redoutable.

La gloire italienne est en effet apprise dans les écoles, avec les dogmes inflexibles qui affirment l'éternité de Rome comme capitale du monde, la supériorité à nulle autre comparable de l'art italien, voire même de l'architecture gothique florentine ou de la musique moderne... M. Gabriel d'Annunzio subit aussi, et à son tour imposa, l'exaltation de l'Urbs, du Mare Nostrum, etc. Mais le pathos de M. d'Annunzio étant surtout et particulièrement « esthétique », le rayonnement de son art fut certes plus beau et plus fécond, en un mot plus lyrique que celui de son maître.

Cependant, l'œuvre de Carducci a une signification historique qu'il ne faut point méconnaître. En renouvelant la langue, en cherchant d'autres rythmes, des rythmes latins, à la poésie, reprenant en cela des tentatives qui ont leur origine au xv[e] siècle, avec Léon Battista Alberti, en redonnant au poète le goût du classicisme originaire, Carducci servait à affermir le sentiment national nouveau-né de l'Italie

réorganisée politiquement. Mais il dépassa la mesure. M. d'Annunzio d'abord, et M. Pascoli aujourd'hui, plus profondément ou plus exclusivement poètes que leur prédécesseur, ont reconduit la poésie dans ses domaines. Et après avoir tenté la transposition lyrique des gestes révolutionnaires italiens du XIXe siècle, ainsi que Carducci lui-même et un autre poète de talent, M. Marradi, l'ont fait, M. d'Annunzio a écrit un grand et beau poème, *Laus Vitae*, où il chante en poète, très subtilement, très profondément, les louanges de sa terre, de sa mer, de ses héros. M. Pascoli commence à chanter devant le peuple et devant le monde un autre aspect de la vie intérieure de son pays, un aspect qui n'est pas historique, mais symbolique, quoique le symbole soit choisi dans l'histoire. Et il ne chante pas la gloire ancienne, mais l'âme ancienne. Et son poème, si exubérant de beauté et aussi de graves défauts lyriques, fera lentement un grand bien aux poètes italiens jusqu'ici détournés de la poésie par l'exaltation de l'histoire, mais ce bien ne s'insinuera que fort lentement dans les esprits, aussi lentement que celui de la *Laus Vitae*, poème qu'on ne lit pas, mais qu'on lira, qu'on ne comprendrait pas, mais qu'on comprendra.

M. Pascoli a créé deux symboles : un homme et une ville, le roi Enzo, le malheureux fils du Roi-Poète, et Bologne, « mère des études ». Autour de ces deux symboles, se déroulent les **Canzoni di Re Enzo**. Contrairement à toutes les épopées, dont les événements semblent encercler un homme, le héros, et en l'encerclant le soulèvent au sommet d'une pyramide d'âmes, dont les côtés prennent tous les attributs de la haine et de l'amour, M. Pascoli met son héros loin des *événements*, au centre des *évocations*, au centre d'un rêve de langueurs et de mort. Le roi prisonnier des Bolonais, le roi vaincu, est le dernier roi de la dynastie de Souabe, qui féconda l'Italie merveilleusement, avec la semence de l'incomparable « Bête Blonde », le Mâle du Nord. A la cour tudesque de Sicile jaillirent, en effet, les premiers rythmes de la poésie italienne, et là fut façonnée la première élégance de l'âme chevaleresque de toute la péninsule. Le roi Enzo représente l'Empire vaincu — l'Empire qui fut ensuite le rêve désespéré de Dante. Il représente aussi le dernier mâle subjugué par l'insatiable femelle — la louve dantesque, l'église, Rome. Et tandis que son frère Manfred, celui qui fut, dit Dante, « blond et beau et de gentil aspect », tombait à Bénévent, trahi, sous les coups des troupes angevines, le roi Enzo regarde de sa prison la ville de Bologne, dont les tours solennelles et tristes s'élèvent en escorte vigilante et inexorable. Et le roi Enzo entend le bruit terrible du « Carroccio », qui lui rappelle l'âpre lutte dont il saigne, corps et esprit prisonniers. Le poète évoque d'abord les bœufs, qui conduisirent le grand char hérissé de pointes mortelles, et furent sacrés nouvellement, par les guer-

res, ainsi qu'ils l'avaient été par le culte de tout l'Orient avant même d'être divinisés devant le Nil. Puis le poète fait défiler devant l'esprit du prisonnier les images de l'Empire dompté, les images du souvenir glorieux et des pressentiments douloureux, et l'image de l'Empereur, son père, et du Pape vainqueur, et de Rome triomphante tandis que

les bœufs courbent la tête aux cris
du bouvier, et tirent, et le Carroccio
va : le mât sublime est secoué, secoué,
et le drapeau se dénoue dans le ciel.
Toutes les cloches sonnent dans le ciel,
sur le Carroccio. C'est la ville qui part :
elle part en levant un chant lent, aérien,
avec toutes ses tours.

C'est dans la première chanson, la *Canzone del Carroccio*. Dans la *Canzone dell'Olifante*, l'ordonnance du poème change, la poésie devient plus subtile, l'évocation atteint un degré de puissance que M. Pascoli n'avait peut-être pas rêvé. Car ici c'est vraiment l'exaltation la plus profonde de la race méditerranéenne, qu'on ait conçue jusqu'à nous. Le poète, qui a choisi un moment caractéristique de la vie de son pays, une conclusion qui est un commencement : la fin de la lutte entre l'Empire et la Papauté, reprend la première épopée de la lutte chrétienne et en fond ensemble les esprits et les formes. Le roi Enzo prisonnier entend sur la place un jongleur qui chante la chanson de Roland ! Le premier chant du poème chrétien, où l'Empereur à la barbe fleurie menait la première grande lutte de la nouvelle Foi, se complique ici d'un élément historique dont le symbole est grand : la lutte de domination, la guerre inexorable du vicaire de Dieu pour la domination de la terre.

Et les laisses de Roland, composées plutôt en strophes, mais à l'instar des anciennes, non rimées et assonancées, se complètent et se transforment dans le cœur triste du roi, et s'adaptent étrangement aux événements qu'il a vécus ou qu'il pressent, choisissant l'admirable lyrisme de la « matière de France », du cycle carlovingien, plutôt que celui de « Bretaigne ou de Rome la Grant », le poète a-t-il voulu montrer l'unité absolue de la race qui étend la puissance de la Méditerranée à la Manche et à l'Océan ? Il est certain que peu de poèmes, et non seulement modernes, sont plus émouvants que celui-ci, où deux aspects symboliques et synthétiques de l'âme occidentale sont mis en présence, et sont intimement fondus, et presque confondus, dans des rythmes nostalgiques et évocateurs. Roland, le neveu et Enzo, le fils évoquent dans leur malheur, dont le lyrisme de la race s'émeut, la même vision, celle vers laquelle tend toute notre volonté de conquête : l'Empereur. Et Charlemagne sourit à la mélancolie du

fils de Frédéric. Et le poète nouveau chante aussi pour deux peuples l'éternité de leur identité lyrique.

Qu'importe si le souffle manque souvent à ce poète? Si l'ordonnance de la *Canzone del Carroccio* faiblit à chaque instant? S'il n'a pas su choisir tous les sujets de ses évocations, pour qu'ils fussent tous naïvement synthétiques, et que d'autres qui l'étaient et étaient supérieurement représentatifs, il les ait laissés dans l'ombre? Son œuvre est belle et neuve, sa langue est précise et sa « musique » est émouvante. Le poète des jardins et des joies domestiques et paysannes, qu'une poétesse française encore récemment à la mode semble avoir imité, sait être épique sans cris, et chanter amours et haines des temps lointains, sans gonfler les joues à la manière scolastique. Et il émeut, car il invente des harmoniques pour la poésie épique nouvelle.

Memento. — *Giordano Bruno della storia della cultura*, Sandro, Palerme. — Aldo De Rinaldis : *La conscienza dell' Arte*, Perrella, Naples. — Gina Martegiani : *Il romanticismo italiano non esiste*, Seebar, Florence. — Felice Tocco : *Studi Francescani*, Perrella, Naples. — A. Farinelli : *Dante e la Francia*, Hoepli, Milan. — Annibale Tenneroni : *Inizii di antiche poesie. — italiane religiose e morali*, Olschki, Florence. — *Questioni filosofiche* : par la Societ à Filosofica Italiana, Formiggini, Bologne. — Federico Enriques : *Problemi della Scienza*, Zanichelli, Bologne. — Giovanni Amadori-Virgili : *La Questione rumeliota e la politica italiana*, Garofalo-Bitonto.

Grazia Deledda : *Il Nonno*, Nuova Antologia, Rome. — Grazia Deledda : *Le Fantôme du Passé*, G. Hérelle tr., Calmann-Lévy. — V. Aganoor-Pompilj : *Nuove Liriche*, Nuova Antologia, Rome. — Salvatore Farina : *Il, Signor Io*, S T. E. N., Turin. — Cesare Castelli : *Venezia*, Voghera, Rome. — Bruno Cicognani : *La Crittogama*, . Lumachi, Florence. — Luigi Siciliani : *Arida Nutrix*, Modes, Rome. — Clarice Tartufari : *Fungaia*, Voghera, Rome. — Massimo Bontempelli : *Odi Adriatiche*, Nuova Antologia, Rome. — Carola Prosperi : *La Profezia*, Lattes, Turin.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES SCANDINAVES

Johan Bojer : *Vort rige*, Gyldendal, Kristiania. — Suarès : *Le Portrait d'Ibsen*, Paris, Ed. des « Cahiers de la Quinzaine ».

Le roman de M. Johan Bojer, paru le mois dernier, a immédiatement obtenu en Norvège un remarquable succès, et atteint en quelques semaines la quatrième édition, chiffre considérable surtout pour un petit pays. C'est la première fois qu'un ouvrage de M. Johan Bojer réussit aussi franchement dans son propre pays, car jusqu'ici cet auteur s'était conquis surtout la faveur d'un public étranger, allemand d'abord, puis français, et sans doute la succession rapide des éditions norvégiennes de son nouveau roman doit être attribuée, pour une part, au renom qu'il s'est acquis au dehors par ses œuvres antérieures. Cela n'aurait pas suffi, toutefois, pour soutenir un suc-

cès aussi grand, qui s'adresse bien à l'œuvre nouvelle elle-même, celle où l'on retrouve le mieux les tendances d'esprit en même temps que la manière de l'auteur de *la Puissance du mensonge*.

Le nouveau livre s'appelle : **Vort rige**, littéralement : Notre empire, c'est-à-dire le domaine, le bien propre, illusoire ou réel, auquel chaque homme est particulièrement attaché — souvenir, idée, but lointain, sentiment — c'est un empire qui gouverne chacun de nous, plutôt qu'un domaine où nous sommes les maîtres, mais c'est le centre de notre vie individuelle, le moteur de nos actes les plus importants.

Ainsi, un paysan, trop pauvre pour fonder une famille, est resté fiancé de longues années avec une femme qui habite de l'autre côté du fjord, dans une maison qu'il aperçoit de la terre où il travaille. Toute réflexion, toute pensée est pour lui associée à cette vue familière, et son Ingeborg est devenue un être irréel, idéal, bien plus réel pour lui que la véritable Ingeborg, et lorsqu'enfin il se marie, son regard et son esprit continuent à se tourner vers la maison de l'autre côté du fjord et vers l'image que la réalité n'a pas effacée.

Notre empire, cela peut être une marotte, ou une vocation, cela peut être noble ou mesquin, cela peut exiger du dévouement et des sacrifices, ou bien satisfaire les passions les plus égoïstes, mais toujours c'est l'affirmation d'un désir intime de notre nature personnelle, et par là l'égoïsme y a toujours une part essentielle, ou, plutôt, l'empire, le domaine de chacun de nous, c'est son égoïsme même, cet égoïsme, si variable de nature et d'objet, par où s'affirment nos individualités.

Et ces individualités, véritables solitudes juxtaposées, vivent, chacune enfermée dans son empire, tellement séparées qu'elles sont, en général, aussi peu capables de se comprendre elles-mêmes que de pénétrer la vie, c'est-à-dire l'empire, le bien propre des autres. Et la vie générale imperturbablement s'écoule, noyant au cours du temps la vaine contingence de ces individualités aveugles.

L'inconscience de l'égoïsme humain ne pouvait être mieux marquée que lorsqu'il s'agit d'un homme aux idées généreuses, soucieux du bien des autres. Tel est Erik Evje, le héros de « Notre Empire ». Ardent croyant, lorsqu'il se préparait à devenir prêtre, une déception personnelle lui fit abandonner sa foi. Il chercha une foi nouvelle dans la science, puis dans le socialisme. Une accusation fausse, mais pour un fait dont il a été en effet la cause, et contre laquelle il ne peut se défendre, l'oblige à renoncer à sa propagande. Ses convictions, cette fois, demeurent, mais sa vie, naguère si active, lui apparaît vide. Il est hanté par le remords des fautes anciennes, pas plus graves que n'en commettent habituellement les jeunes gens, mais qui ont causé des victimes. Ces fantômes troublent ses nuits. Rien ne l'intéresse, rien ne l'occupe. Car il ne peut pas vivre sans un idéal, il a besoin

de consacrer son activité à une œuvre, à quelque chose qui soit hors de lui, au bien des autres. Il en a besoin d'autant plus qu'il lui semble ainsi payer pour les fautes qui le tourmentent. C'est le moyen de retrouver la sérénité, tout en s'ouvrant un champ d'action qui convient à sa nature. La propagande, c'était son « empire » ; il l'a perdu, sa vie est sans but, il s'adonne à la boisson.

Peu à peu l'idée d'une nouvelle raison de vivre se forme en son esprit. Sa mère, veuve, est une riche propriétaire. Il est fils unique. Puisqu'il ne peut, ou ne veut plus retourner dans les milieux socialistes, il pourra, sous une forme plus pratique, dans les limites de la propriété familiale où nul ne viendra l'inquiéter, exercer encore une action sociale. Il fondera, en défrichant les terres qui entourent les champs cultivés, une colonie agricole, et il y installera, notamment, Olina, victime de l'une de ses fautes de jeunesse.

Il rentre chez sa mère. Elle lui repasse la gestion d'une grosse entreprise agricole. L'activité lui revient. L'instinct du propriétaire renaît en lui, et lui rend pénible de donner des morceaux de sa terre, même de peu de valeur. Il s'y résout cependant, et retrouve ainsi sa tranquillité perdue. Il ne boit plus. Il s'absorde dans la direction de la ferme, de la scierie, du moulin, et de temps en temps va voir, satisfait, les progrès du travail des nouveaux colons sur les terres concédées.

C'est alors que le drame se noue. La colonie est installée sur des terrains glaiseux, dont la couche mince recouvre le roc. L'eau, en s'infiltrant entre la pierre et la terre, peut produire des glissements, et parfois des étendues considérables, des fermes entières, peuvent alors être englouties dans quelque fente de rocher ou dans un torrent. Les risques sont augmentés par le défrichement des bois.

Erik Evje, en fondant la colonie agricole, ne croyait pas faire un si dangereux cadeau. Il est informé trop tard de la nature de ce sol. D'ailleurs, est-ce vrai ? Il a besoin de croire que ce n'est pas vrai, il accueille aisément les paroles rassurantes, et laisse aller les choses. Car il faut que sa colonie existe et prospère. Elle n'occupe guère son temps, c'est la direction de sa ferme, de ses ouvriers, qui a vraiment redonné à sa vie un intérêt ; mais la colonie est pour lui à la fois le paiement d'une dette pour ses fautes passées, et la justification de son activité nouvelle de propriétaire, la part faite à des idées qu'il ne pourrait abandonner entièrement sans déchoir à ses propres yeux. Elle est tout ce qu'il lui reste de son ancien idéal. S'il est obligé d'y renoncer, ce sera de nouveau, et définitivement, sans doute, le vide affreux de jadis, — et bientôt la boisson, recours du désespoir. L'horreur même de la conclusion lui donne une sorte de confiance, mais inquiète.

S'il est inquiet, c'est pour lui-même. Il ne songe pas au malheur

possible des pauvres gens qu'il a placés là. Et s'il se décide un jour à les informer de l'avertissement qu'il a reçu, c'est dans l'espoir qu'ils voudront rester, et qu'il n'aura plus une si lourde responsabilité. Il restent, en effet, jusqu'au jour où ils sont engloutis.

Cette catastrophe grandiose, par laquelle cinq familles périssent victimes des caprices de conscience d'un croyant qui cherche à rattraper au péril d'autrui sa foi perdue, est en rapport avec la grandeur du sujet, car il s'agit bien ici de la croyance en général, ramenée au besoin qu'ont certains hommes de se donner un idéal. Il semble même, et ce serait le défaut que l'on pourrait reprocher à ce roman, que M. Johan Bojer a glissé d'un sujet à un autre, en l'écrivant. Voulant parler de « notre empire », c'est-à-dire de ce domaine intime auquel chacun rattache ses pensées et ses sentiments essentiels, il a bien caractérisé chacun de ses personnages par la nature de son « empire » particulier — l'amour de la propriété familiale chez la mère d'Erik d'Evje, le souvenir de ses succès de jeune fille chez sa femme, etc., — mais il a été naturellement entraîné à étudier principalement le domaine particulier de son héros, c'est-à-dire ce besoin de se donner un idéal, d'en faire une croyance, et de la propager ou de la mettre en action. L'unité du sujet est certaine, en ce que ce besoin d'idéal provient chez Erik Evje de la même disposition naturelle que le respect presque religieux de sa mère pour le domaine de famille. Seulement la croyance à un idéal, et l'égoïsme tyrannique avec lequel le croyant peut vouloir l'imposer ou le réaliser, a conduit l'auteur à des considérations qui dépassent singulièrement l'étude de psychologie très générale où il semblait tout d'abord, d'après son titre, vouloir se limiter.

On voit qu'il se montre, à l'égard de la croyance en général, très sceptique. Elle est simplement une disposition naturelle à certains hommes, une forme, particulière à ceux-là, d'une disposition universelle à se créer un « empire », un domaine personnel. Et ces hommes agiront conformément à cette disposition, même si leurs actes, en fait, doivent arriver à contredire la doctrine même dont ils se réclament. Les croyants sont tyranniques, car ils veulent agir sur autrui. M. Johan Bojer ne les blâme pas, car il se soucie peu de distribuer l'éloge ou le blâme : il les trouve dangereux.

« Peux-tu me donner un idéal ou deux ? » demande Ulrik Brendel à Rosmer, dans le *Rosmersholm* d'Ibsen, et l'on sent de l'amertume dans son ironie. Chez M. Johan Bojer, il n'y a pas d'amertume ni d'ironie.

Plusieurs critiques étrangers ont cru voir, dans la pensée de M. Johan Bojer une sorte de réplique à celle d'Ibsen. Cela vient sans doute de ce que les critiques étrangers sont trop portés, en face d'un écrivain norvégien, à évoquer leurs souvenirs du grand drama-

turge qui pour eux représente, presque seul, la littérature norvégienne, et à faire des rapprochements qui ne s'imposent pas. Cela tient aussi à une certaine tendance, commune à Ibsen et à M. Johan Bojer, mais aussi à un grand nombre d'écrivains scandinaves : la tendance à traiter des problèmes moraux et des cas de conscience. Mais peut-on dire que la pensée ibsénienne soit contredite par l'œuvre de M. Johan Bojer ? Il est bien difficile de contredire Ibsen, car il s'est trop contredit lui-même. Il voyait trop le pour et le contre de toute doctrine. Il croyait les vérités humaines, les idéals, trop éphémères. Il disait : « Je questionne surtout, mon rôle n'est pas de répondre. » Si M. Johan Bojer manque de confiance en la valeur pratique et morale des croyances que se forgent les hommes, n'est-il pas, au fond d'accord avec le scepticisme d'Ibsen, qui n'a guère manqué de montrer la vulgarité et les funestes effets des idéals mêmes qu'il avait paru exalter ?

En un discours adressé aux étudiants, le 10 septembre 1874, Ibsen disait : « Quel est celui d'entre nous qui, au moins quelquefois, poursuivant des fins égoïstes, n'a pas embelli sa conduite, aux yeux des autres et aux siens, moitié consciemment, et moitié de bonne foi ? » Cette simple observation, qui n'est, certes, pas la révélation d'une découverte, exprime, en somme, sous une forme toute terre-à-terre, le sujet même et la conclusion du roman de M. Johan Bojer. Cela n'empêche que l'œuvre d'Ibsen laisse l'impression que l'auteur admire une foi robuste, et aussi qu'il est lui-même un croyant, encore que d'une foi assez indéterminée. Au contraire, M. Johan Bojer, dans tous ses romans (moins dans son théâtre) suggère un scepticisme presque absolu, et fait penser que l'auteur regarde les individus et les drames humains avec une objectivité, on pourrait dire, indifférente.

Je n'examinerai pas si l'impassibilité d'Ibsen n'est pas, en réalité, beaucoup plus grande que celle de M. Johan Bojer. Qu'il me suffise d'avoir indiqué, et c'est là le seul rapprochement qui vraiment nous importe, combien l'histoire d'Erik Evje est vivante, et par moments poignante, et combien elle suggère, sans vaines dissertations de l'auteur, de réflexions profondes. Je ne sais si l'observation courante et presque banale qui est le thème de ce livre avait déjà été prise comme sujet. Il fallait un écrivain de sa valeur pour en tirer une étude aussi pénétrante, en un roman d'une beauté aussi tragique.

§

Les Cahiers de la Quinzaine viennent de publier **le Portrait d'Ibsen**, par Suarès. C'est une étude qui porte la date : 1901. L'auteur y développe des idées personnelles suggérées par ses réflexions à propos d'Ibsen, plutôt qu'il n'étudie soit la personne, soit l'œuvre du grand dramaturge. On n'y trouve, en effet, ni biographie, ni ana

lyse des drames, c'est-à-dire ni faits, ni textes, mais une construction philosophique curieuse, qui aboutit à dresser une sorte d'Ibsen symbolique, imaginé par l'auteur.

L'ouvrage comprend deux parties, dont la première est intitulée : « Morale de l'Anarchie », et la seconde : « Sur les glaciers de l'intelligence ». L'anarchie dont il s'agit ici se concilie avec une morale rigoureuse et pure, qui réalise la liberté par l'exercice d'une volonté forte soumise à la raison. Elle développe un moi excessif et solitaire. La vérité est le guide, l'intelligence est le moyen d'action par excellence. De froids idéals peuvent être conçus. Cela conduit à trembler de tous ses membres, « couché dans le désert glacé où l'empire du moi ne connaît pas de limites ». Etre « soi-même » de la sorte, c'est renoncer à l'amour, qui consiste essentiellement à n'être pas soi-même. « Pour se rendre plus noble, et pour croire à sa noblesse, le moi se fait tout esprit. Il abdique volontiers les passions, et, loin de l'instinct, il s'intronise dans le royaume mort de la connaissance. » Et nous voilà sur ces glaciers de l'intelligence, où nous est représenté un Ibsen vieilli, impassible dans sa solitude, amer, insoucieux du succès, redoutant la mort, et regrettant de n'avoir pas vécu.

Pour compléter ce portrait, celui de Tolstoï lui est opposé, grand par le cœur et non par l'intelligence, heureux et souriant à la mort prochaine.

Il est curieux de constater avec quelle facilité se forment les légendes sur Ibsen. Celle-ci n'est pas sans intérêt, et même il arrive parfois que certains détails de sa nature ou certains aspects de son œuvre sont biens saisis et nous présentent un Ibsen vrai. Mais dans l'ensemble elle n'offre qu'un portrait imaginaire, qui sert à l'exposition d'une théorie assez confuse, où Ibsen aurait eu peine à se retrouver.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Les femmes auteurs en 1840. — Je me suis souvent étonnée qu'à notre époque où les femmes auteurs accaparent toute l'attention — les *femmes de plume*, comme m'écrivait un correspondant — je me suis étonnée donc qu'il ne se trouvât pas un ingénieux industriel de littérature pour réunir en un volume et offrir à l'avide curiosité du public leurs biographies, ou autobiographies, avec portraits et autographes. Si chacune des intéressées souscrivait seulement pour un exemplaire, le tirage serait déjà respectable, et la vente de la publication assurée.

Cette idée d'ailleurs ne m'appartient pas. Elle a été mise à exécution pour leurs sœurs aînées dans un ouvrage édité en 1841 : *les Femmes*

élèbres contemporaines, dont la lecture ne saurait qu'augmenter ncore l'admiration générale pour le génie féminin. Cinq cent trente ages serrées — quarante-huit biographies. Se fût-on douté qu'il eût déjà tant de « femmes de plume » fameuses vers 1841 !

Un avant-propos nous apprend que celui qui a édité cet ouvrage n a été récompensé par le plus vif succès. En même temps on nous évoile le but qu'il s'est proposé :« D'esclaves qu'étaient les femmes, exposées à la satire la plus amère lorsqu'elles essayaient de prouver que leurs facultés les rendaient aptes à la culture des Lettres, elles sont arrivées au point d'exciter aujourd'hui le plus grand enthousiasme par leurs écrits... » — Mais il leur restait encore es luttes à soutenir : « Battu par les Amazones Littéraires sur le terrain de l'inspiration et du talent, le vieux préjugé masculin s'est réfugié derrière le rempart des Convenances. » — Fièrement 'auteur proclame : « Nous le suivrons pour le débusquer ! » Grâce ce recueil, « nous aurons fait briller d'un vif éclat des noms méconnus par les efforts de la jalousie masculine... les voici arrachés de l'oubli...—A nous, déclare-t-il, l'honneur d'avoir rompu le *silence homicide* qui laisse tant d'illustrations féminines *sans statues !...*» A ce lyrisme pourtant,une légère sourdine : « Il faut bien avouer que l'enthousiasme a causé chez quelques-unes une sorte d'enivrement qui leur a fait franchir les limites que le ciel semble avoir assignées à leur sexe dans la Société... »

L'auteur de la préface ne termine pas sans remercier les dames ui ont mis tant de bonne grâce à fournir sur elles-mêmes les détails es plus copieux — à un renseignement près toutefois : celui de leur ge. Là, il avoue « s'être heurté à un écueil infranchissable », et, on sans une pointe d'amertume : « Mes efforts, dit-il avec candeur, n'ont eu d'autre résultat que de me faire qualifier *d'homme sans tact et sans galanterie!* » et il prend sa revanche avec cette pointe : J'ai dû me retirer honteux et convaincu que si le progrès a passé par là, ça a été pour y empirer la faiblesse, si faiblesse il y a,à une femme de vouloir paraître toujours jeune. » Aussi prie-t-il le ecteur de ne pas lui en vouloir « si l'on trouve la description abondante des qualités et agréments de toutes ces dames célèbres, mais pas le plus petit renseignement qui puisse les amener à comprendre si *l'on n'a* que vingt-cinq ans ou passé la quarantaine ».

Quelques-unes de ces femmes célèbres ont signé leurs biographies. Mais c'est l'exception. La majorité a préféré charger de ce soin le zélés admirateurs que rien n'oblige à faire pour elles de la modestie. Les pauvres femmes écrivains d'aujourd'hui sont entrées rop tard dans la carrière. C'est en 1840 qu'il faisait bon être uthoresse ! que de fleurs, que d'encens, que de dithyrambes ! Le mot « réputation » est trop mesquin quand il s'agit d'elles. Il n'est

question que de leur gloire. Pourtant, si l'on retrouve des noms comme ceux de Mmes Tastu, Ségalas, Salm-Dyck, Genlis, Abrantès, Guizot (sans parler de George Sand), les autres, il faut l'avouer, n'étaient point parvenus jusqu'à nos oreilles, et c'est incroyable le nombre de femmes qui auront été des génies sans que nous nous en soyons doutés.

Quand on ne peut vanter leur style, — ce qui arrivait déjà en 1840, — on loue leurs sentiments, lesquels sont toujours sublimes. D'ailleurs les unes écrivent avec leur cœur, — avec leur sensibilité, — avec *leurs larmes!* d'autres avec *l'aile d'un ange*, et même d'un archange ! Ainsi explique qu'après tout elles n'écrivent pas toujours très bien.

Et toutes manifestent dès la plus tendre enfance « des aptitudes extraordinaires ». L'histoire de leur vocation est pour le moins aussi intéressante que leurs écrits — telle cette Mme DE BRADI, « dont le « père, financier par besoin, mais soldat par goût, l'oblige à con- « tracter dès son enfance l'habitude du travail de tête, tandis que sa « mère, Suédoise de Stockholm, l'obligeait au travail des mains ». De cette éducation par un père financier par besoin et une mère Suédoise de Stockholm, il résulte « des inclinations religieuses qu'un « vieil ami de la famille entretient soigneusement ». Là-dessus elle épouse un « gentilhomme de Calvi; se croyant Corse, agit comme si « elle l'était » et de toutes ces prémisses sort, comme il était à prévoir, « une vocation de femme de Lettres ». Mais disons-le bien haut, « ce « n'est pas une femme de Lettres ordinaire ». Ce n'est pas une femme de Lettres ordinaire, en ce sens qu'elle est modeste. Elle convient sans détours que les éditeurs qui publièrent son premier roman firent faillite — ceux des suivants achetèrent ses manuscrits si bon marché « que ce serait pitié d'en parler » — que le quatrième de ses ouvrages ne lui fut pas payé du tout — que le cinquième la fit passer pour « folle et sotte » — et elle n'en a pas moins continué à écrire sur « la religion, la philosophie, l'histoire, la politique, la « littérature et l'éducation, persuadée qu'il ne faut qu'un sens droit « et un peu d'instruction pour traiter ces sortes de sujets ». — Pour tant de franchise, de confiance et de persévérance, plus encore peut-être que pour son « génie », cette dame assurément méritait de passer à la postérité.

Le milieu où éclosent ces « plantes choisies » préoccupe toujours le biographe. Ainsi apprenons-nous que Mme ARAGON, autre femme célèbre, « naquit au sein de la philanthropie » et que, du sein de cette philanthropie, elle puisa, sans que l'on puisse bien saisir le rapport, « les matériaux pour des ouvrages de géologie, propres à rendre cette « science aimable. » Voilà plus qu'il n'en faut pour être célèbre.

Pour Mlle DE MEULAN, ce n'est pas au sein de la philanthropie, mais

dans celui « des idées et des habitudes du monde distingué qu'elle vit le jour ». Son père « jouissait d'une grande fortune à laquelle il « faisait honneur avec générosité et bon goût ». Plus tard cette demoiselle devait écrire « l'histoire d'Héloïse, l'abbesse savante qui a exprimé « les soupirs de Sapho en traits de Sénèque ». Et il faut croire que, pour parler des femmes qui écrivent, par contagion on adopte un style à hauteur ; car toute la biographie de Mlle de Meulan (Mme Guizot) continue sur ce ton, et celui qui la signe n'est autre que Sainte-Beuve.

Le père de Mme DÉNOIX (FANNY-LOUISE) « lui a inspiré dès l'enfance « le goût de la Littérature », et ce goût est devenu par la suite « une « source de délices enivrantes pour cette dame ». Elle a composé « quelques poèmes légers et plaintifs, entre autres *Jeanne Hachette*, « ou *le Siège de Beauvais* ».

Pour Mme DE CARLOWITZ, on nous apprend qu'à l'âge de sept ans elle fut saisie d'une fièvre maligne qui mit ses jours en danger... Le Dr Gall sauva cette tête « qui offrait à la phrénologie le champ d'ob-« servations le plus intéressant, et, l'année suivante, elle put se livrer « à l'étude de l'histoire, des mathématiques, de la physique, de l'his-« toire naturelle, de la géographie, de la littérature, des beaux-« arts, et surtout de la philosophie, pour laquelle ses auteurs favoris « étaient Aristote, Platon, Sénèque, Kant, et Leibnitz, dont elle exa-« minait et jugeait les pensées avec une logique judicieuse ».

Ayant usé, sans doute, à l'âge de huit ans, toute sa logique judicieuse sur les écrits des philosophes, il ne lui en resta pas la moindre quand il s'agit de mariage. Elle se laisse berner par « un escroc de « grand genre, qui s'empara de la fortune de cette jeune personne », se tourne vers « les Belles-Lettres », — et il en résulte un roman philosophique : *L'Absolution, ou Jean le Parricide* — 3 vol. in-8 — qui n'est pas moins qu'un chef-d'œuvre, cela va sans dire.

Mlle CONSTANCE PIPELET, qui manifeste également des aptitudes littéraires prodigieuses et naît en outre « au sein de l'opulence », ce qui vaut mieux, « a prêté son talent à tous les principes généreux, « car elle voyait dans l'art d'écrire l'heureux moyen de mettre en « circulation les pensées utiles — et quand les partis se heurtaient, « quand la jalousie divisait les hommes de talent, elle les invitait « à se disputer la plume, mais à ne point la briser (???)... Aussi, son « *Epître sur les dissensions des gens de lettres* est accueillie avec « le plus vif enthousiasme, ainsi que plusieurs autres pièces toutes « empreintes du cachet de ses grands sentiments ».

L'universalité aura été l'apanage de Mme D'ARCONVILLE, nous dit avec simplicité son biographe. — Histoire, morale, *ostéologie*, rien ne l'embarrasse — le tout signé du nom de Dr Sue « par une mo-« destie féminine bien remarquable ». Elle couronne son universa-

lité par un *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* où l'auteur, « entrant dans un système » que le biographe déclar prudemment s'abstenir de juger, « semble considérer la putréfaction comme la source, la base et le mot de toutes les sciences ». Cet ouvrage « se distingue surtout par l'originalité des idées ». Simultanément avec le traité ci-dessus, elle fait paraître un roman épistolaire qui de quelque façon s'y rattache encore, car il est intitulé *l'Amour éprouvé par la mort*, dans lequel cette fois « elle est des-« cendue très profondément jusqu'aux plus secrets replis du cœur « humain ». Par la suite, ses ouvrages « seront toujours empreints « d'une mélancolie lugubre » et l'on ne sait si cette mélancolie provient du Traité de la Putréfaction ou des réflexions que lui suggère « le spec-« tacle des résultats funestes des passions indomptées ». Ces ouvrages, « dont les titres se trouvent en parfaite harmonie avec les sujets », sont : *Estentor et Thérisse* — *Dona Gratia* — et *Abaïde*.

Toutefois son biographe, M. de Tourreil, avec une louable impartialité, reconnaît qu'elle n'est pas sans avoir encouru quelque blâme pour la critique qu'elle a faite... de Sully. « On regrette qu'elle n'ait « pas été plus modérée dans ses jugements sur un homme que l'on « s'était habitué avant elle à admirer ». Infortuné Sully! se remettra-t-il jamais des critiques de Mme d'Arconville !

Il s'en faut que toutes les femmes célèbres se présentent à la postérité avec une œuvre aussi considérable. Et quelques-unes n'y arrivent qu'avec un assez mince bagage. Mais la qualité supplée à la quantité, ce qui n'est peut-être pas le cas chez nos romancières actuelles. C'est ainsi que Mlle ROBERT (CLÉMENCE) s'est surtout fait connaître par « un court article sur le suicide où se trouvent cepen-« dant réunis les aperçus de l'imagination et les appréciations de la « la raison ». Ce morceau lui a valu, avec la Renommée, d'être nommée Membre de l'Athénée des Arts « établissement littéraire connu « par l'esprit distingué et le ton plein de convenances qui y règnent ».

Pour Mme DE VILLIERS, ses œuvres principales sont : *le Portrait de Chateaubriand* — *l'Hirondelle, historiette morale* — et *Conseils aux jeunes filles sur le maintien*. Mais dans une œuvre plutôt courte, elle a trouvé moyen, comme on voit, « d'effleurer la « diversité ».

Mlle DE LERNAY, qui a surtout donné à la peinture « des soins assi-« dus et sévères », s'est fait connaître dans le monde littéraire par un morceau de prose : *le Sommeil en diligence*, et des morceaux de poésie, où l'on distingue *les Stances à Mme Adèle Janvier* (que du coup elle fait passer à la postérité avec elle), *le Torticolis*, et *Stances sur le départ de Maroncelli pour le Nouveau-Monde*.

De même il a suffi à Mme DE BRÉCY (ADÉLAÏDE-JULIETTE-JEANNE), pour atteindre la gloire, d'écrire quelques articles dans la *Gazette*

de Paris. Mais aussi, tous sont empreints « du sentiment qui n'a « jamais cessé de l'inspirer dans les dangers qu'elle a courus, dans « les traits de dévouement qu'elle a faits, et dans les combats qu'elle « a livrés ». Mais quel est ce sentiment? fâcheux oubli. Voilà ce que l'on eût aimé savoir.

Mme ADÈLE CHEMIN a écrit *le Courrier Russe ou Cornélie de Justal*, 3 vol. in-12, « dans le noble dessein d'être utile à son sexe « en prenant la défense des femmes laides et en les rassurant sur leur « sort ». Je doute fort qu'un si noble dessein ait trouvé autre chose que l'ingratitude. Quelle est celle qui aura cru que ce livre la concernait?

Mme BABOIS (VICTOIRE), « conduite et inspirée par la douleur, a com- « posé des Elégies admirables, notamment sur *la mort de Ducis* et « sur *la Spoliation stupide de notre museum* » qui « ont fait *couler « des larmes partout!...* ». On nous apprend, en outre, que cette dame était trop supérieure « pour ressentir jamais ce sentiment de « rivalité qui, dit-on, divise les femmes de Lettres, et heureuse au « contraire d'avoir à leur donner des éloges, elle s'est fait un noble « plaisir d'adresser une Epitre à... Clotilde de Surville » !

Mlle DE GÉVAUDAN n'a presque rien écrit non plus. Mais on nous dit qu'elle est jolie, ce qui vaut assurément un long poème. Et l'on ajoute que si ses productions sont rares, elles sont « l'œuvre d'une « âme de feu », car « elle n'écrivait *que* sous l'influence *de* l'inspira- « tion *du* souffle *de* cette sublime portion *de* notre être » ! Espérons qu'elle écrivait mieux que son biographe, qui est d'ailleurs une dame — de génie aussi, bien entendu.

Pour Mme AGIER-PREVOST, peu s'en est fallu qu'elle ne ratât le coche de la célébrité, car elle mourut à l'âge de soixante-dix ans, et c'est seulement l'année de sa mort que parut un roman de sa composition : *Eléonore de Cressy*, 2 vol. in-12.

Mme DELABARRE n'a guère que des « fragments » à nous offrir, composés à l'âge de vingt-deux ans, « où se trouvent réunis la « grâce et l'intérêt ». Mais on annonce qu'elle prépare un grand ouvrage : *la Chambre nuptiale*. Cet ouvrage « est le résumé d'une pen- « sée philosophique que l'on sera surpris de voir traitée par une femme ». Est-il resté à l'état de projet, et sut-on jamais la pensée philosophique qui devait y présider? Le biographe augmente encore nos regrets en citant au hasard un fragment de « fragment » pour faire juger du style de cette dame :

Moi je réponds devant Dieu et devant les hommes de l'avenir de mon fils. Il a un beau nom à porter, il a un rang élevé à soutenir, et tous mes efforts se réuniront sans cesse pour le maintenir dans le chemin de l'honneur et des obligations que la société impose à tous ses membres, mais

plus impérativement à ceux qui, par leur naissance, doivent donner l'exemple de toutes les vertus...

Après cet échantillon, on reste inconsolable de n'avoir pas connu le reste.

Que dire du génie de Mme d'Altenheym? Ici le biographe a épuisé toutes les formules laudatives, l'enthousiasme devient du délire, le dithyrambe atteint la frénésie... Elle a moissonné mille palmes dans le champ de l'art, elle s'est emparée d'un trône dans la République des Lettres. Et comment a-t-elle conquis tout cela? tout bonnement avec trois morceaux de poésie et quelques pages détachées d'un chapitre d'un roman. Tout de même on était femme de génie à moins de frais en 1840 qu'aujourd'hui. « Sans doute il y a dans le seul ou- « vrage qu'ait publié Mme d'Altenheym peu de prose et peu de « vers... » (Qu'y a-t-il donc alors?) Mais ne donnerait-on pas mille « amphores de liqueur vulgaire pour une goutte de nectar? Son œu- « vre est *grande* sans être *longue*... Lorsqu'elle quitte le ton de la « poésie, elle n'a qu'à replier ses ailes pour s'abattre en aigle dans le « champ de la prose. » Quant aux quelques pages du chapitre de roman, « l'auteur y a trouvé place pour des pensées aussi neuves que « saisissantes sur les Arts — l'Ame humaine — la Destinée — trois « abîmes que sa plume (la plume d'Archange) a sondés *à toute pro- « fondeur* » ! Enfin jusque dans les *erratas* de son volume, n'a-t-elle pas trouvé moyen « de cacher des trésors que l'on irait chercher « comme les pépites jusque dans les Mines du Pérou »!...

Après cela je pense qu'il faut tirer l'échelle. Aussi bien la monotonie viendrait. On se lasse de tout, même d'admirer. Mais n'est-il pas triste de se dire que si tant de femmes géniales sont tombées dans l'oubli, il en sera peut-être de même de celles qui écrivent aujourd'hui des choses non moins sublimes, qui font ou se disposent à faire « un beau livre » ? — Ah ! que du moins quelque admirateur se hâte de rassembler leurs noms en un volume semblable à celui-ci ! Ainsi les découvrant un jour à l'étalage du bouquiniste, on pourra les faire revivre et briller de nouveau d'un éclat non moins mérité que celui de leurs devancières.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Gabriel Faure : *Paysages Passionnés;* Sansot. 3 »

S. A. R. le Prince Louis-Amédée de Savoie : *Le Ruwenzori et les Hautes Cimes de l'Afrique centrale;* trad. de Alfred Poizat; Plon. 15 »

A. Moret : *Au temps des Pharaons;* Colin. 3 50

Paul Niedieck : *Mes Croisières dans la Mer de Behring;* Plon. 10 »

Jean Pacart : *L'Art Egyptien;* Choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques ; Guilmoto. » »

Histoire

Ardascheff : *Les Intendants de Province sous Louis XVI;* Alcan. 10 »
Ch. de Batz-Trenquelléon : *Le Vrai baron de Batz;* Mulot. » »
Commandant de Bouillane de Lacoste : *Autour de l'Afghanistan;* Hachette. » »
Dr Cabanès : *Mœurs Intimes du passé;* Albin Michel. 3 50
Arthur Choquet : *Episodes et Portraits*, 1re série ; Champion. 3 50
A. Debidour : *L'Eglise Catholique et l'Etat* sous la troisième République, II ; Alcan. 10 »
Duchesse de Dino : *Chronique de 1831 à 1862*, publiée par la Princesse Radziwill ; Plon. » »
Baron de Méneval : *Marie-Louise et la Cour d'Autriche;* Emile-Paul. 5 »
Albert Savine : *La Vraie Reine Margot;* Louis Michaud. 1 50
Charles Vellay : *Discours et rapports de Robespierre;* Fasquelle. 3 50

Littérature

Gustave Allais : *Lamartine en Toscane et les Harmonies poétiques et religieuses ;* Soc. française d'imprim. et de libr. » »
Charles Callet : *Un oublié du XIXe siècle.* Auguste Callet ; Daragon. 1 50
A. de la Valette-Monbrun : *Autour de Montaigne et de la Boétie. L'Enigme du « Contr'un » ;* Picard. » »
Antonin Meyniel : *Auvergne et Auvergnats ;* Ficker. 2 50
P.-N. Roinard, V.-E. Michelet, Guillaume Apollinaire : *L'Après-midi des Poetes. La Poésie Symboliste ;* « L'Edition ». 3 50
Ad. van Bever : *Les Poètes du terroir, du XVe siècle au XXe siècle, textes choisis, accompagnés de Notices biographiques, d'une bibliographie et de cartes*, I ; Delagrave. 3 50

Musique

Michel Brenet : *Haydn ;* Alcan. 3 50

Poésie

Marguerite Berthet : *Dans les Brumes des Cités;* Bibliothèque Générale d'édition. 3 50
Fernand Divoire : *Poètes ;* « Entretiens Idéalistes ». 2 »
Georges Millandy : *Les Frêles Chansons ;* Messein. 3 50
René Turpin : *La Rose entr'ouverte;* Plon. » »
Robert Veyssié : *Houles et Sérénités ;* « Renaissance du Beau ». 3 50
Emilie de Villers : *Les Ames de la Mer ;* Rudeval. 3 »

Questions coloniales

Louis Casabona : *São Paulo du Brésil. Notes d'un colon français ;* Guilmoto. 3 »

Questions religieuses

Edouard Dujardin : *Les Prédécesseurs de Daniel ;* Fischbacher. 2 50
Mgr Mignot : *Lettres sur les Etudes ecclésiastiques ;* Lecoffre. 3 50

Roman

MMmes d'Aulnoy, de Murat, Mlles de La Force, L'Héritier de Villandon, Mme Pauline Beaumont : *Bonnes fées d'Antan.* Intr. par Ed. Pilon ; Sansot. 3 50
Brenn : *Les Rebelles ;* « Pages Libres ». 2 »
Arch. Clavering Gunter : *Criminelle par Amour*, trad. de l'anglais par Mlle L. Zeys ; Hachette. 3 50
Gaston Derys : *Cruelle Tendresse ;* Michaud. 3 50
G. Erastoff : *La Déroute*, trad. de Marie Redgar et Iann Karmor ; Nourry. 3 50
Charles Fénestrier : *La Vie des Frelons ;* Bruxelles, « Société Nouvelle ». 3 50
L. Mayola : *Mémoires d'un Commis-Voyageur. Messieurs les Vendeurs ;* Lyon, Impr. réunies. 3 50
Meredith Nicholson : *La Maison des Mille Flambeaux ;* Librairie Universelle. 3 50
Henri Pagat : *La Colère ;* Fayard. 1 35
Didier de Roulx : *Roosje ;* B. Grasset. 3 50
Robert Veyssié : *Deux pailles au torrent ;* Dujarric. 3 50

Sciences

P.-G. Charpentier : *Les Microbes ;* Vuibert et Nony. » »

Sociologie

Georges Deherme : *La Démocratie Vivante ;* Grasset. 4 50

F. de Donville : *Guide pour le Choix d'une profession à l'usage des jeunes filles et des Dames ;* Garnier. 3 50

Edouard Driault : *Le Monde actuel ;* Alcan. 7 »

Paul Lafargue : *Le Déterminisme économique de Karl Marx ;* Giard et Brière. 4 »

Théâtre

Henri Hertz : *Les Mécréants*, mystère en 4 actes ; Grasset. 2 »

Divers

Almanach Hachette 1909 ; Hachette. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Léon Pineau. — Les Troubles de Prague. — L'Aviation et ses conséquences. — L'Art au Parlement de Berlin.— Le Succès en amour. — L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — *Les Marges*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Léon Pineau.

18 déc. 1908.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je viens de recevoir le compte-rendu que le *Mercure de France* du 16 a consacré à mon *Evolution du roman en Allemagne au XIXe siècle*. Les appréciations que j'ai reçues d'hommes comme MM. Michel Bréal, A. Chuquet, A. Mézières, Schuré et autres personnalités me consoleraient facilement des choses désobligeantes qu'il contient et je ne les eusse certainement pas relevées, si M. Henri Albert n'avait écrit en terminant : « Mais il est arrivé à M. Pineau une aventure singulière. Imaginez un critique allemand qui publierait un volume sur le roman français moderne et qui oublierait Flaubert. Eh bien ! M. Pineau, à force de remuer des bouquins et d'aligner des notes, a tout simplement oublié de parler de Fontane. Qu'il ne l'intéresse pas, ce serait après tout son affaire. Mais il ne le NOMME même pas. On va bien rire en Allemagne ! » Je ne sais si l'on rira en Allemagne. Ce qui est sûr, c'est que l'on pourrait s'y faire une bien piètre opinion de la façon dont de soi-disant critiques jugent les ouvrages qui leur sont confiés. Si M. Henri Albert, qui me reproche d'avoir tant remué de bouquins, eût, lui, seulement lu la table des matières de mon livre, il y eût vu, au chap. X, que j'y mentionne Fontane comme « le classique » du réalisme, et s'il eût pris le temps de parcourir le volume avec quelque attention, il eût constaté que Fontane y occupe près de cinq pages, de 204 à 208.

Vraiment, M. Henri Albert a dépassé le droit de faire de l'esprit.

Et c'est parce que je suis assuré que vous serez de cet avis que je compte sur votre courtoise équité pour insérer ces quelques lignes dans votre prochain numéro.

En vous remerciant à l'avance, je vous prie d'agréer, etc.

LÉON PINEAU,
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont.

§

Les troubles de Prague. — Pas de politique ; quelques faits et une réflexion.

Les Allemands n'admettent pas que Prague soit ville slave et se sont emportés contre Hermann Bahr qui a eu la franchise de constater qu'elle l'est, mieux informé en cela que M. Richepin, qui se croyait arrivé en *Hongrie*... Mais ces mêmes Allemands prétendent pouvoir s'y comporter comme en pays conquis et bien témoigner aux Tchèques qu'ils sont l'élément supérieur, — ce qui n'est certainement le cas ni comme nombre, ni comme valeur. Tout le conflit, qui a amené les dernières bagarres, vient du droit que s'arrogent les étudiants allemands de la ville, de parcourir le boulevard appelé *Prikopy* ou *Graben* en couleurs et en corps, c'est-à-dire en une colonne compacte qui balaie tout sur son passage, au plus grand détriment des commerçants sur tout le parcours ; pour cette belle manifestation, leur nombre s'augmente des députations qui accourent à dessein des Universités les plus voisines d'Allemagne et de tous les éléments pan-germanistes qui sont ravis de « chahuter ». Or ce *bummel* ne serait et n'est en réalité toléré dans aucune ville de l'Empire, fût-ce la plus patriote et la plus bourrée d'étudiants. Pourquoi permettre de pareilles provocations justement dans la capitale des Tchèques ? et comment faire à ceux-ci un grief de ce qu'ils s'y opposent ?

Le gouvernement autrichien n'a le courage de se prononcer ni pour les uns, ni pour les autres ; mais les hommes au courant de la situation, le Dr Lueger, les députés baron Chiari, comte Kolowrat, le prince Lichtenstein, le consul allemand à Prague, comte Hardenberg lui-même, savent bien que la Bohême est foncièrement tchèque aujourd'hui, malgré toutes les manœuvres politiques.

Ce qu'il faut néanmoins admirer, c'est la levée de l'Allemagne comme un seul homme à l'appel du *Verein für das Deutschtum im Auslande*, la société protectrice (lisez propagatrice) du germanisme à l'étranger, pour louer et encourager les étudiants de Prague et les soutenir même financièrement dans leur lutte pour la culture allemande. Un pareil enthousiasme dans l'union nationale est une force avec laquelle il faudra encore compter longtemps.

M. M.

§

L'Aviation et ses conséquences. — Depuis les progrès de l'aviation ;

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine
Et revient ruminer sur un sillon pareil ;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage
Et remonte affronter, de nuage en nuage,
Les plus hauts rayons du soleil !

LAMARTINE.

Parmi les quelques personnes qui ont trouvé depuis quelque temps le moyen définitif de voler, M. Jean Muneudes, dans sa brochure : *le Problème de la Locomotion aérienne. Une solution nouvelle. L'homme peut imiter par des moyens mécaniques simples le vol de l'oiseau.* (*St-Dizier, imp. de A. Bruillard, in-8*) — fait justice de l'*hélice*, moyen indigne de ceux qui peuvent avoir des ailes, et envisage hardiment le problème de l'aviation sous un jour nouveau :

... Comme un mode de transport particulièrement hygiénique et même comme

moyen efficace de traitement pour certaines catégories de malades, les tuberculeux et les neurasthéniques spécialement.

L'auteur espère enfin que l'aviation développera « le sens critique et l'esprit scientifique... » et que « le voyage aérien augmentera d'un degré chez les humains, comme il fait chez les oiseaux, la chaleur du cœur, et qu'il les transportera loin des terre-à-terre égoïstes et mesquins, sur ces hauteurs sereines où, selon le poète antique, règne la sagesse et habite la paix. La paix... ! elle finira peut-être bien par résulter de cette élévation des esprits et de ce réchauffement des cœurs ! »

§

L'Art au Parlement de Berlin. — Il y est peu chanceux, surtout quand il arrive de Munich. Différentes œuvres déjà de Franz Stuck, de Adolf Hildebrand dorment dans les greniers de l'édifice. Voici que les dernières peintures de M. Angelo Jank trouvent une majorité pour les refuser.

Il s'agit d'un triptyque pour la salle des séances : au milieu, Guillaume Ier sur le champ de bataille de Sedan ; de chaque côté, des scènes empruntées aux premiers siècles de l'Empire germanique : à gauche, Charlemagne reçoit à Paderborn les ambassadeurs du Khalife de Cordoue ; à droite, les envoyés des cités lombardes acclament Barberousse.

Les esquisses de ces peintures ont figuré à deux concours où elles ont eu deux fois le prix, entre cent autres. Aujourd'hui qu'elles sont achevées, ces MM. les Députés les criblent de critiques, s'attaquent à tous les détails, reprochent au peintre depuis le choix de ses sujets, cependant agréés par la Commission spéciale, jusqu'à l'emploi de ses couleurs, et s'avisent même d'invoquer l'honneur chatouilleux de la France, qui pourrait se sentir froissée parce que, sur le champ de bataille, un soldat allemand incline un drapeau pris à l'ennemi devant son souverain qui passe ; ces Messieurs poussent la sollicitude jusqu'à estimer que ce drapeau français *semble* traîné dans la boue. M. Ant. von Werner, un des rivaux tombés au concours, ne craint pas d'avancer que ces peintures ne sont pas décoratives, et tel autre regrette que M. Jank n'ait pas plutôt représenté la séance d'ouverture du premier Parlement allemand, autrement dit une séance peinte sur les murs mêmes de la Chambre !... Dans « l'intérêt de l'Art allemand », le goût berlinois déclare impossible le maintien de l'œuvre sud-allemande.

Fort de son contrat et de son bon droit d'artiste, M. le Prof. Jank, un des meilleurs dessinateurs et des plus beaux coloristes de l'Ecole munichoise, ne reculera pas devant la nécessité d'en référer aux tribunaux.

§

Le Succès en amour. — Quelles sont les qualités physiques et morales qui sont le plus recherchées par les femmes chez l'*Amant ?* Les psychologues nous renseignent peu à ce sujet, malgré leur subtilité. Cependant, il y a des chances que ceux qui se livrent le plus aux passions de l'amour soient ceux qui y réussissent le mieux, pour cette seule raison qu'ils ont plus d'occasions de s'y livrer.

S'y livrant plus, ils sont sujets à certaines incommodités qui, soigneuse-

ment enregistrées, pourraient peut-être faire l'objet de comparaisons moins vagues que celles faites jusqu'ici.

Aucune statistique n'a été encore tentée des succès auprès des femmes.

La statistique médicale de l'armée que le Ministère vient de publier pour l'année 1906 comble ce vide en offrant un élément précis d'appréciation dans ce tableau des maladies de l'amour « par arme », page 160. La conclusion du tableau est formulée par le livre même :

Le classement varie peu dans ses grandes lignes. Les sapeurs-pompiers et la garde républicaine présentent toujours un chiffre hors de proportion avec les autres armes.

La moyenne de l'armée est, en effet, de 7,03 pour mille pour le cas le plus grave. La garde républicaine atteint 14,70 et les pompiers au beau casque le chiffre effrayant de 17,38. Ils ne sont dépassés que par les prisons et pénitenciers et les spahis et autres beaux burnous d'Algérie. La même supériorité spéciale pour le cas bénin, où la garde républicaine (44,78) enfonce les pompiers (43,74) Les zouaves se révèlent peut-être au-dessous de leur réputation avec les chiffres mesquins de 8,37 (cas grave) et 29,54 (cas bénin).

Le mépris pour l'infanterie s'atteste par le chiffre de 7,02, qui descend à 5,37 pour les petits chasseurs à pied. Quant à la bureaucratie, le dédain est complet et les secrétaires d'état-major et de recrutement n'atteignent que 2,76 (cas grave) et 10,59 (cas bénin) pour mille.

§

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Nous rappelons que c'est le dimanche 10 janvier prochain, à 11 heures, que les amis de Paul Verlaine se réuniront au Cimetière des Batignolles.

Le déjeuner aura lieu au restaurant Vantier-Vedrine, 7, avenue de Clichy, sous la présidence de Léon Dierx. Prix : 5 francs. Les adhésions sont reçues au *Mercure de France.*

§

Les Marges, la gazette littéraire de M. Eugène Montfort, vont, nous annonce leur fondateur, reparaître au mois de janvier. Cette nouvelle série sera conçue sur un plan nouveau. M. Eugène Montfort s'est adjoint plusieurs collaborateurs choisis. Mais de même qu'il était bien chez lui aux *Marges*, ils y seront bien chez eux! Chacun d'eux y possédera son domaine dont il sera le maître absolu.

Dans ces nouvelles *Marges*, M. Jean Viollis s'occupera régulièrement des romans et M. Edmond Sée du théâtre. M. Louis Rouart parlera des œuvres d'art et M. Emile Vuillermoz de la musique. Enfin une de nos jeunes femmes de lettres célèbres critiquera la littérature féminine.

Quant à M. Eugène Monfort, en une chronique dont le titre *Mélanges* indique à l'avance la variété, il parlera, tour à tour, de vieux ouvrages et de nouveaux. Et dans chaque numéro le lecteur trouvera en outre un conte romanesque ou de beaux vers.

Les Marges paraîtront six fois dans l'année. On peut dès maintenant écrire au bureau, 5, rue Chaptal, si l'on désire se renseigner sur les conditions de l'abonnement.

§

Le Sottisier universel.

Qui ne se rappelle la morne stupeur qui frappa tout l'empire britannique quand on connut que, pour la première fois depuis vingt siècles, les deux plus grands paquebots du monde, les deux plus rapides, les deux plus puissants, allaient s'appeler le *Furst-Bismarck* et le *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse* et battre pavillon germanique ? STÉPHANE LAUZANNE. *Le Matin,* 2 décembre.

Et le sultan lui-même, que l'on aimait à se représenter sous les apparences d'un massacreur de premier ordre, est resté tout tranquillement à sa place, comme un bocal de cornichons sur une étagère. — Bruxelles, *Le Soir,* 20 décembre.

Son père, capitaine de dragons, originaire de l'Agenais, était décédé des suites de ses blessures alors qu'il était encore en bas âge. — *Dictionnaires départementaux,* département du Gard, p. 109, note.

GOSSELIN (Louis-Léon-Théodore)... Pseudonyme : G. Lenôtre. Officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie Française. — *Qui êtes-vous ? Annuaire des Contemporains,* 1908, p. 215.

Une bande de Hottentots... s'est attaquée au parc de bestiaux de la 6e batterie d'artillerie à Fonteinlust, auquel elle a tué un sous-officier et deux hommes. — *Le Temps,* 23 décembre.

LE NOUVEL AMBASSADEUR D'ALLEMAGNE A ROME. — On télégraphie de Saint-Pétersbourg au *Berliner Tageblatt* qu'on nomme comme successeur probable de M. Mouraview, à Rome, l'adjoint de M. Isvolsky, M. Tchanikow. — *L'Eclair,* 19 décembre.

Coquilles :

LE BON (G.). *Psychologie des poules.* — Catalogue Lebodo frères, Tours, décembre 1908.

Dans l'affaire des Folies Royales, la cour a montré également son horreur du « nu au théâtre ». Par défaut, elle a condamné les prévenues qui, en première instance, avaient bénéficié d'un acquittement, savoir : le directeur à trois mois de prison, etc.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la situation actuelle du marché, près la longue période de crise que nous venons de traverser. A plusieurs reprises, on a ru aux complications les plus graves. L'affaire des déserteurs de Casablanca avait pris, un moment donné, une mauvaise tournure. Heureusement, l'Allemagne et la France nt eu le bon sens de la soumettre au tribunal arbitral de La Haye. Quant à la proclamation de la royauté Bulgare et à l'annexion par l'Autriche de la Bosnie et de l'Herzérovine, une conférence internationale aura à en décider.

Donc, après l'orage, nous connaissons le calme.

Le 3 o/o français, coupon détaché, est à 96,72, l'Extérieure espagnole à 96,92, le Turc nifié à 93,65. Les fonds russes sont fermes : le 4 o/o consolidé à 86,40, le 4 o/o 1901 84, le 5 o/o 1906 à 100,40, le 3 o/o 1891 à 72,90, le 3 o/o 1896 à 70,70, le Bon du résor à 515.

Les établissements financiers accusent une hausse sensible : le Crédit Lyonnais s'avance à 1218, le Comptoir à 702, le Crédit foncier à 735, la Société générale à 667. Quant aux affaires, quelques-unes viennent de voir le jour. Le 16 décembre, la Banque e Paris et la Société Générale ont procédé notamment avec un plein succès à un emprunt e 125 millions pour l'Etat de Sao-Paulo.

Le Crédit foncier prépare pour le 9 janvier prochain une émission de 1.400.000 obligaons de 250 fr. portant un intérêt de 3 o/o. Ces obligations seront offertes à 247 fr. 50, ayables 15 fr. en souscrivant, 15 fr. à la répartition et, ensuite, par versements semesriels de 20 fr. jusqu'en 1912. Ces obligations participeront à des tirages mensuels pourus de gros lots de 50.000 et 100.000. Le public fera certainement un bon accueil à et emprunt. D'ailleurs nous donnons ci-dessous les renseignements les plus détaillés. De on côté, le Crédit Lyonnais prend ses dispositions pour procéder au grand emprunt usse de 1.250 millions dans le courant de janvier ou de février.

LE MASQUE D'OR.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Emissions de 1.400.000 obligations foncières de 250 fr. 3 °/o avec lots

— Le samedi 9 janvier 1909 aura lieu l'émission, par le Crédit Foncier, de titres très éduisants. Il s'agit de 1.400.000 obligations foncières 3 o/o, d'un type nouveau, recomandables tout à la fois par la légèreté du capital nominal, les grandes facilités d'acquition et l'abondance aussi bien que l'importance des lots dont elles seront dotées.

En effet, ces nouveaux titres, au capital nominal de 250 francs seulement, remboursales en 70 ans au plus tard, et rapportant 7 fr. 50 d'intérêts par an, payables par moitié s 1er février et 1er août, seront émis à 247 fr. 50, dont le paiement s'effectuera à des ates échelonnées sur un espace de trois ans. Ainsi, on ne versera, en souscrivant, que 5 fr. par titre ; on versera encore 15 francs à la répartition, puis 20 francs du 15 au 20 ai prochain et le reste en huit libérations, dont la dernière devant être effectuée le 21 ars 1912.

Mais ce n'est pas seulement leur accessibilité pour toutes les bourses qui caractérisera s nouvelles obligations. Les lots auxquels elles concourront constitueront aussi un trait puissant. Qu'on en juge : il y aura, pendant les vingt premières années, douze rages par an, un par mois. Un gros lot de 100.000 francs un mois, un gros lot de .000 francs le mois suivant, alternativement, accompagnés l'un comme l'autre d'un lot 10.000 francs, de dix lots de 1.000 francs et de soixante lots de 500 francs, c'est-à-dire e, chaque année, 864 obligations seront remboursées par 1.500.000 francs de lots, nt six gros lots de 100.000 francs chacun et six de 50.000 francs chacun. Pendant les nquantes dernières années, 432 obligations seront remboursées par 800.000 francs de ts, dont quatre gros lots de 100.000 francs et deux de 50.000 francs.

On remarquera que, moyennant le seul versement de 30 francs, chaque obligation rticipera aux quatre premiers tirages fixés : le premier, exceptionnellement, au 22 vrier prochain, et les trois autres aux 5 mars, 5 avril et 5 mai.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.